

SUR LE PARTAGE ACTUEL

DE LA RHÉTORIQUE

C'est la différence dans l'intensité, non pas la contrariété dans la qualité, qui constitue l'être "du" sensible. (...) C'est l'intensité, la différence dans l'intensité, qui constitue la limite propre de la sensibilité.

G. Deleuze

La rhétorique appelle et retient la réflexion à plusieurs titres : (i) son ancienneté, sinon son antiquité, ne peut que nous étonner aujourd'hui puisque l'évanescence est l'une des catégories avouées et assumées par les vécus contemporains ; par ailleurs, la rhétorique fait mieux que résister aux condamnations, aux disqualifications qui ont été portées contre elle ; si, en français, l'adjectif "rhétorique" permet à moindres frais de récuser un discours qui n'a pas eu l'heur de convaincre ou de plaire, la rhétorique a cependant trouvé une nouvelle jeunesse dans les secteurs dits de la "communication", de la publicité, de la politique, de l'enseignement,... (ii) le statut paradigmatique de la rhétorique fait problème aujourd'hui non moins qu'hier ; ce statut peut être approché à partir de deux interrogations élémentaires : la rhétorique fait-elle ou non partie d'un ensemble à préciser ? si la réponse est positive, quelle est la composition de cet ensemble ? On sait que la réponse à la seconde question est doublement incertaine. D'abord le nombre des grandeurs rapprochées varie suivant les époques et les auteurs par application d'opérations de tri expulsives et d'opérations de mélange intégrantes. Dans son étude, R. Barthes indique que le *Septennium* a été ici porté de sept à neuf par adjonction de la médecine et de l'architecture, là scindé en deux sous-groupes : le *Quadrivium* comprenant la musique, l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie, et le *Trivium* comprenant la grammaire, la dialectique et la rhétorique.¹ En second lieu, les grandeurs, qu'elles soient comprises ou exclues du domaine de référence, sont sujettes à la virtualisation ou à la marginalisation : la théologie et la métaphysique ont perdu la centralité monarchique qu'elles détenaient dans les discours ; de même, "dialectique" est au mieux aujourd'hui un adjectif ; comme nom, il a perdu toute spécificité ; par

¹ R. Barthes, *L'ancienne rhétorique*, in *Communications* 16, 1970, pp.185-186.

ailleurs, certaines disciplines latentes ont été autonomisées. Bref, le sens d'une grandeur dépend de la "physionomie" de son groupe de référence, et cette "physionomie" est sous le signe d'un arbitraire diachronique, erratique, que l'historien, avisé ou de hasard, "raconte", mais qu'il n'explique guère, parce que sans doute il est inexplicable. (iii) la rhétorique, que l'on adopte le point de vue des doctes ou celui des usagers, qui, à l'instar de M. Jourdain dans *Le Bourgeois gentilhomme* vis-à-vis de la prose, se servent des ressources de la rhétorique sans un instant le soupçonner, nous est familière, mais ce n'est que la nôtre ; son extension géographique et sa longévité, quelque remarquables qu'elles soient, n'accèdent pas à l'universalité. Pour les sciences dites humaines, le relativisme n'est pas abandonné au scrupule de l'analyste, mais doit être regardé comme constitutif de l'objet, tellement que toute proposition avancée reste provisoire et incertaine aussi longtemps que les comparaisons nécessaires n'ont pas été engagées.

Pour le titre que nous avons retenu, le terme énigmatique est moins le substantif "rhétorique" que l'article défini "la" qui impose une double hypostase. L'emploi même de l'article défini fait d'abord silence sur les corrélats paradigmatiques de la rhétorique : il masque le fait que l'objet de la réflexion a porté, depuis que la notion a été placée au centre du champ discursif, sur le couple [rhétorique—dialectique], chacun des termes s'efforçant, selon les penseurs, ici les philosophes, de prévaloir au détriment de l'autre, conformément à la dynamique interne des paradigmes. Il fait silence également sur les mutations définitionnelles de la rhétorique qui sont le fait du point de vue diachronique et qui s'inscrivent sous les rubriques immédiates et incertaines de la permanence et du changement. Discursives, les notions ont une histoire qui oblige. Dans le cas qui nous occupe, les deux aspects sont solidaires dans la mesure où la rhétorique et la dialectique ont, au fil du temps "occidental", coexisté et rivalisé pour s'assurer la prépondérance. C'est ce que nous allons rappeler brièvement.

1. LA DERIVE DIACHRONIQUE DE LA RHETORIQUE

Il est malaisé d'appréhender d'un point de vue sémiotique ces monuments imposants que sont la dialectique platonicienne et la rhétorique aristotélicienne. En premier lieu, nous avons le sentiment, mais sans plus, qu'ils mettent en jeu des tensions paradigmatiques et des progressions syntagmatiques que la sémiotique présente davantage qu'elle ne les connaît. En second lieu, ces grands discours philoso-

phiques proposent des syncrétismes concernant des modalités que la sémiotique “disperse” : les modalités aléthiques ayant pour pivot le **nécessaire**, les modalités épistémiques ayant pour pivot le **certain**, enfin les modalités véridictoires ayant pour pivot, nous semble-t-il, au moins autant le **secret** que le **vrai**² ? Il convient encore de mentionner que les temporalités projetées par ces deux grands discours semblent symétriques et inverses l’une de l’autre : le temps anachronique, inactuel de la réminiscence platonicienne, temps manifestement isomorphe du temps mythique, “n’a rien à voir” avec le temps chronique, avec l’urgence admise par la rhétorique aristotélicienne.

Il est admis que la dialectique élevée par Platon au rang de “Science” n’est plus qu’un “art” pour Aristote. Nous sommes donc en présence de deux entreprises discursives insignes, la première ayant pour visée l’attribution de la **superlativité** à la dialectique [D₁], la seconde pour visée son déport de la dialectique [D₁] et son report vers la science [D₂]. Dans ses grandes lignes, la problématique est donc celle d’un **transfert de valeur**, [D₁ → D₂], dans le plan du contenu et elle est comparable à ces déplacements de l’accent tonique — Cassirer parlerait sans doute à ce propos d’«*accent de sens*» — que l’on constate dans le plan de l’expression et qui, pour l’heure inexplicables par eux-mêmes, expliquent les changements morphologiques.

Selon les historiens de la philosophie, Aristote conserve la base consensuelle (*omologia*) de la dialectique, mais abaisse sensiblement la valeur des résultats auxquels elle prétendait atteindre³. Pour Aristote, l’universel n’est plus garanti par le fait que telle proposition est partagée par seulement l’ensemble des sujets concernés, mais précisément par le fait qu’elle relève du syllogisme lequel fait des sujets discursifs moins des acteurs que les spectateurs d’un déploiement discursif qui les oblige. La dialectique demeure comme chez Platon indépendante des savoirs particuliers, mais elle a perdu le titre de connaissance absolue pour n’être que la somme des «*opinions communément reçues (endoxa)*». Corrélativement, la rhétorique,

² Pour la définition sémiotique de ces modalités, voir A.J. Greimas & J. Courtés, *Sémiotique 1*, Paris, Hachette, 1979.

³ «À l’inverse de Platon, Aristote est convaincu que la vérité à laquelle on parvient dans la forme d’un accord et au terme d’un échange discursif ne présente aucune garantie de scientificité. (...) Puisque celle-ci [la dialectique] repose sur un accord tacitement reconduit à partir des réponses explicites des interlocuteurs, il lui suffit de prendre appui sur des prémisses probables ou plausibles : (...)» in Encyclopédie philosophique universelle, tome 1, Paris, P.U.F., 1990, p.635.

discréditée mais surtout quasiment superflue chez Platon, retrouve chez Aristote une légitimité relative.

Dans la hiérarchie tacite des discours propre à notre aire culturelle, le discours philosophique occupe toujours pour certains, encore pour d'autres, une place enviable, mais cette spécificité du discours philosophique n'entame en rien le fait qu'il demeure, "génériquement parlant", un discours ; il s'agit donc en présence du syntagme "discours philosophique" de reconnaître les contenus sémiotiques respectifs des composantes générique et spécifique. Plus prosaïquement : le "non-philosophe" peut-il dire quelque chose de consistant à propos du discours du philosophe ? ou bien le discours philosophique doit-il demeurer à jamais la chasse gardée du philosophe ?

La sémiotique discursive n'a pas, jusqu'à ce jour, bénéficié de la même attention que la sémiotique narrative. Il est même permis de penser que la centralité sans partage accordée au récit a retardé l'investigation des structures discursives. Le rabattement des structures sémiotiques sur le récit a abouti à une virtualisation relative du discours. Tout ce que l'on peut avancer, c'est que les catégories discursives ont nécessairement rapport aux catégories sémiotiques les plus générales que nous puissions concevoir. Pour l'heure, faute de disposer d'un **système** des catégories discursives, nous proposons une **liste** incertaine de cinq alternances discursives en attente de réponse : **(i)** l'alternance portant sur le style sémiotique pour autant qu'il incombe à tout un chacun, philosophe ou autre, de faire savoir si la direction sémiotique retenue et maintenue par le micro-univers exprimé est celle du **provenir** ou celle du **parvenir** ; eu égard à la narrativité, cette alternance catégorielle concerne le programme de base ; **(ii)** la seconde alternance est aspectuelle dans une acception élargie du terme et concerne le discours lui-même ; elle se laisse ainsi formuler : le discours est-il sous le signe de la suffisance ou de l'insuffisance ? existe-t-il ou non un au-delà raisonnable du discours ? **(iii)** la troisième alternance intéresse la dimension de l'intensité, ici le degré de certitude qu'il convient d'accorder à la dialectique ; **(iv)** la quatrième alternance porte sur la dimension de l'extensité et fixe le nombre souhaité des destinataires du discours philosophique : totalité ou partitivité ? **(v)** la dernière interrogation concerne le type de valeur sémiotique qui a la préférence pour tel ou tel discours : valeur d'absolu ou valeur d'univers ? Comme nous l'envisagerons plus loin, ces catégories ont entre elles certains liens de présupposition réciproque dans le plan du contenu et de redondance dans le plan de l'expression. Ceci posé, nous entrevoyons entre Platon et Aristote, à propos du

contenu et du crédit qu'il convient d'accorder à la dialectique, les oppositions suivantes. Si nous transformons ces alternances en interrogations "scolaires", il semble que les réponses suivantes se profilent que nous confrontons avant de les commenter :

	PLATON	ARISTOTE
style sémiotique : [parvenir vs provenir]	parvenir conduisant à un provenir	parvenir
composante fiduciaire : [suffisance vs insuffisance du discours]	insuffisance du discours	suffisance du discours
dimension de l'intensité : [degré de certitude]	le nécessaire	le probable
dimension de l'extensité : [totalité vs partitivité]	totalité de droit + limitation de fait	spécificités
type de valeur : [valeur d'absolu vs valeurs d'univers]	valeur d'absolu	valeur d'univers

Examinons brièvement les oppositions ainsi provoquées. Le style sémiotique a pour paradigme élémentaire l'alternance entre le **parvenir** et le **provenir** ; le premier place l'«*accent de sens*» sur la **visée**, le *pas encore* et, sous le rapport des modes de présence, sur l'actualisation et l'attente ; à l'inverse, le second fait prévaloir la **saisie**, le *déjà*, enfin pour le mode de présence la potentialisation et la rétrospection. Contrairement à ce que le binarisme a laissé entendre, l'exclusivité, au titre de relation possible, n'est justement pas exclusive : la complémentarité, la subordination, la latence, la participation,... peuvent également opérer. La dialectique comme

procès discursif et comme démonstration convoque le parvenir ; l'efficience de ce parvenir est aisément mesurée par le progrès que les participants reconnaissent, mais pour Platon ce parvenir débouche sur l'«*anamnèse*», c'est-à-dire la reconnaissance de l'antécédence des «*Idées*», de sorte que le parvenir s'efface *in fine* devant un provenir.

Si le style sémiotique fait signe au programme de base, la composante fiduciaire intéresse le programme d'usage et plus particulièrement la confiance qu'il convient d'accorder au discours. Pour Platon, le discours se dirige vers son effacement, sinon son extase : «*De plus, si le discours est la voie exclusive vers l'être en vérité, il n'est peut-être pas ce à quoi il conduit. Il nous ferait parvenir ainsi à son contraire, au silence de la vision contemplative, theoria.*»⁴

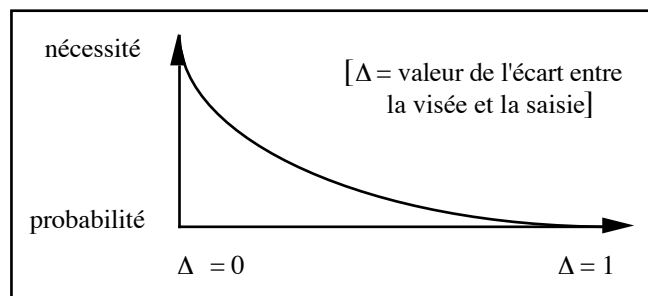
La troisième opposition est bien connue : si la dialectique platonicienne n'entend connaître que la modalité aléthique de la **nécessité**, que *Sémiotique 1* définit comme *devoir-être* et comme *ne pas pouvoir ne pas être*, pour Aristote la dialectique, parce qu'elle est justement intersubjective, se limite, "se contente" de la modalité épistémique de la **probabilité**, laquelle, selon *Sémiotique 1*, relève du faire interprétatif de l'énonciataire. Pour les commentateurs, les participants au dialogue platonicien sont moins des individus en conflit que les membres "bien intentionnés" d'un actant collectif, tandis que la dialectique aristotélicienne a vocation à fournir à des antagonistes, engagés dans les champs à jamais polémiques du judiciaire, du politique et de l'épidictique, des arguments susceptibles de l'emporter.

Est-il possible d'appréhender d'un point de vue sémiotique le déficit décevant qui se creuse quand on passe du **nécessaire** au seulement **probable** ? Nous aimerions faire état de deux suggestions plausibles : (i) tel discours pense être en droit d'affirmer la nécessité aussitôt qu'il a reconnu l'**identité parfaite de la visée et de la saisie**, proposition qui subordonne la nécessité à la temporalité ; l'«*Idee*» hier, la «*loi*» aujourd'hui procèdent de la même façon⁵ ; (ii) il est tentant d'homologuer la

⁴ Cl. Bruaire, *La dialectique*, Paris, P.U.F., Que sais-je ?, 1985, p.12.

⁵ La dégradation de la nécessité en simple probabilité statistique, la "revanche" du nombre sur la structure peuvent être rendues par le diagramme suivant :

tension entre le nécessaire et le probable avec celle qui advient entre *savoir* et *croire*, mais comme nous-même ne *croyons* guère aux oppositions exclusives, nous préférons reconduire la nécessité vers un [croire-savoir] et la probabilité vers un [savoir-croire]⁶, dans la mesure où nombreux sont les cas où telles nécessités affirmées haut et fort comme définitives ont été démenties, dénoncées, voire reniées par ceux qui avaient cru de bonne foi les démontrer. Nous rattachons cette problématique à l'intensité, mais le détail précis de cette dépendance nous échappe, si ce n'est que la nécessité est bi-isotope en ce sens qu'elle concerne autant — sinon plus — les vécus du sujet que ses énoncés. Si Durkheim et Cassirer n'hésitent pas à affirmer que la «force» pour le premier,⁷ l'«*efficience*» pour le second⁸ sont au principe du “religieux”, ce serait faire preuve de naïveté que de supposer que les énoncés théoriques de conviction, de “raison”, soient tout exempts de cette force, qu'on la dise perlocutoire ou autre, devant laquelle, interdit, le faire interprétatif s'incline. N'est-t-il pas courant de faire état de la **force** non résistible d'une argumentation ?



Il est permis de penser que la tension entre la nécessité et la probabilité relève du plan du contenu et les variations repérables de Δ du plan de l'expression et que la sémiosis ainsi établie est **motivée**.

⁶ Selon Greimas : «*Tout se passe comme si le croire et le savoir étaient justiciables d'une structure élastique qui, au moment de l'extrême tension, produisait en se polarisant une opposition catégorique ais qui en se relâchant, allait jusqu'à confondre les deux termes.*», in *Du sens II*, Paris, Les Editions du Seuil, 1983, p. 116.

⁷ Selon Durkheim : «*Le culte proprement totémique ne s'adresse ni à tels animaux ni à telles plantes déterminées, ni même à une espèce végétale ou animale, mais à une sorte de vague puissance, dispersée à travers les choses. (...) Si le Soleil, la Lune, les étoiles ont été adorés, ils n'ont pas dû cet honneur à leur nature intrinsèque, à leurs propriétés distinctives, mais à ce qu'ils ont été conçus comme participant de cette force qui, seule, confère aux choses leur caractère sacré, et qui se retrouve dans une multitude d'autres êtres, voire même les plus infimes.. (...) La légèreté, la fluidité ne suffisent pas à conférer la sainteté ; mais elles [les âmes des morts] n'ont été investies de cette dignité que dans la mesure où il y avait en elle quelque chose de cette force, source de toute religiosité.*», in *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, P.U.F., 1994, pp. 284-285.

⁸ Pour Cassirer : «*On a commencé à voir se dessiner de plus en plus nettement une intuition mythique primitive qui ne partirait ni d'un concept inné de Dieu ni d'un concept inné d'âme et de personne, mais d'une intuition encore indifférenciée de l'effet magique, de l'intuition d'une force substantielle, de nature magique, qui habiterait au cœur des choses.*» in *La philosophie des formes symboliques*, tome 2, Paris; Les Editions de Minuit, 1986, p.32.

On est fondé à se demander si la distinction traditionnelle entre *conviction* et *persuasion* n'est pas largement illusoire dès lors qu'on admet la prégnance définitive de la force que la définition conceptuelle de la nécessité elle-même, comme poussée dans ses retranchements, reconnaît moins qu'elle ne la recueille. Durkheim insiste sur le fait que, lorsqu'il est question de force, le syncrétisme s'impose : « *Quand nous disons de ces principes que ce sont des forces, nous ne prenons pas le mot dans une acception métaphorique ; ils agissent comme des forces véritables. Ce sont même en un sens des forces matérielles qui engendrent mécaniquement des effets physiques. Un individu entre-t-il en contact avec elles sans avoir pris les précautions convenables ? Il en reçoit un choc que l'on a pu comparer à l'effet d'une décharge électrique.* »⁹

La quatrième opposition fait signe au réquisit toujours réclamé, peut-être déraisonnable, de l'**universalité**. La collusion de l'intensité et de l'extensité, selon leur définition sémiotique bien sûr, se fait entendre à travers le couple de référence : nécessaire **et** universel ; la conjonction "et" est ici une litote dérochant la présupposition réciproque maintenant ensemble les deux prédicats. Là encore les oppositions simplistes ne sont pas de mise dans la mesure où la saisie de l'universalité diffère de sa visée. Pour Platon, il est légitime de viser la totalité de droit des énonciataires, le *tous sans exception*, mais dans les faits la quête de la vérité, c'est-à-dire la détermination discursive des genres et des espèces, n'intéresse **que** le groupe tout à fait minoritaire mais consensuel des philosophes dialecticiens. En revanche, le sujet implicite de la dialectique aristotélicienne est l'«*opinion*», c'est-à-dire *tout le monde et personne* : «*En philosophie, il faut traiter des choses en vérité, mais en dialectique, il suffit de s'attacher à l'opinion*¹⁰ Il convient d'ajouter que cette «*opinion*» se scinde à l'occasion en groupes d'acteurs distincts selon les trois directions indiquées dans la rhétorique.

Les filtrages que nous venons d'opérer permettent l'identification des valeurs sémiotiques prévalant pour chacune des options. La dialectique platonicienne est apparemment plus "sensible" à l'**éclat** qu'à l'**étendue**, c'est-à-dire, eu égard à l'alternance entre la valeur d'absolu affirmant l'éclat et la valeur d'univers affirmant l'étendue, elle marque sa préférence pour la valeur d'absolu et les valences qu'elle sous-tend, à savoir la tonicité pour l'intensité et la fermeture pour l'extensité, celle-ci — selon l'imaginaire sémiotique — garante de celle-là. La réfère-

⁹ E. Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, op. cit., p.271.

¹⁰ Aristote, *Topiques*, 105 b 30.

rence à l'«*opinion*» propre à la dialectique aristotélicienne indique une orientation à l'avantage de la valeur d'univers, atone quant à l'intensité et diffuse quant à l'extensité. À la limite, la transcendance de l'«*Idee*» est telle qu'elle admet une extensité nulle, tandis qu'à l'inverse l'extension d'une valeur d'univers est toujours susceptible d'être augmentée en raison du caractère statistique de l'«*opinion*».

2. PARTAGE DE LA RHETORIQUE

Il importe de rechercher ce que Hjelmslev appelle dans *La stratification du langage* les «*bifurcations*» décisives sous le double rapport de leur nombre et de leur ordre d'exercice¹¹. mais ces dernières ne sont pas abandonnées à la fantaisie. Ces «*bifurcations*», pour se situer dans une perspective grammaticale, doivent être catégorielles et s'attacher prioritairement à la dimension syntagmatique des discours.¹² Et précisément il est d'usage de scinder la rhétorique en deux volets : une rhétorique argumentative, dont le patron demeure Aristote, et une rhétorique tropologique centrée sur les figures.

2.1 partage structural

Ce qui frappe au départ, ce sont l'inégalité et l'asymétrie de ces deux volets. La rhétorique argumentative présente trois caractéristiques manifestes : **(i)** elle relève du faire persuasif : «*La rhétorique semble, sur la question donnée, pouvoir considérer, en quelque sorte, ce qui est propre à persuader*»¹³ ; elle s'attache autant au sensible, à la «*passion*»¹⁴ qu'à l'intelligence ; quitte à anticiper quelque peu, nous admettrons que la rhétorique argumentative fait autant de cas de l'**éclat** que de l'**étendue** ; **(ii)** elle est coextensive au discours et non cantonnée à une partie du discours ; **(iii)** elle admet des partages de spécificité, puisqu' «*Il y a donc, nécessairement, trois genres de discours oratoires : le délibératif, le judiciaire et le démonstratif.*»¹⁵ Sous ces mêmes rapports, la rhétorique tropologique a des visées

¹¹ L.Hjelmslev, *La stratification du langage*, in *Essais linguistiques*, Paris, Les Editions de Minuit, 1971, p. 52.

¹² À partir de la remarque de Hjelmslev : «*Tout ce qui est d'ordre grammatical est d'ordre syntagmatique.*» (in *Principes de grammaire générale*, Copenhague, R. Host, 1928, p.154) et sans entrer ici dans le détail, le grammatical, le catégoriel et le syntagmatique sont de notre point de vue des grandeurs réciproques.

¹³ Aristote, *Rhétorique*, Paris, Le Livre de poche, 1996, p. 82.

¹⁴ *ibid.*, p. 83.

¹⁵ *ibid.*, p. 93.

bien différentes : (i) elle s'adresse plutôt à la sensibilité, le *movere* des Anciens, puisqu'elle doit "toucher" l'auditeur ou le lecteur, ou comme le dit Fontanier, il s'agit de «*frapper immédiatement notre âme*¹⁶.» ; bien évidemment l'intelligence et la sensibilité ne sont pas ici des "facultés" hypostasiées, mais des régimes astreints à conditions et réciproquement transcodables dans l'espoir de traiter — enfin — affectivement les concepts et conceptuellement les affects. (ii) dans l'esprit des Anciens, la rhétorique tropologique intervenait lors de l'*élocution* ; dans la mesure où elle préfère, en principe, l'éclat à l'étendue, la rhétorique tropologique a une extension réduite puisque l'inscription d'une figure dans le discours est comparable à une **accentuation** qui détache du continuum discursif tel segment et le galvanise ; toutefois deux tempéraments doivent être prévus : en premier lieu, certaines figures peuvent, pour le pire et pour le meilleur, être "filées" ; cette possibilité ne devrait pas être réservée à la métaphore ; en second lieu, il est admis que le style d'un créateur reconnu comporte souvent une composante tropologique identifiable : selon Proust, les passages les plus remarquables de la poésie de Baudelaire sont reconnaissables à leur direction hyperbolique¹⁷ ; Hugo a apparemment abusé de l'antithèse et de l'oxymoron¹⁸ et, selon R. Jakobson, l'œuvre de Pasternak marque une prédilection certaine pour la métonymie : «*Malgré leur raffinement et leur richesse, ce ne sont pas les métaphores utilisées par Pasternak qui déterminent le thème poétique et lui servent de fil conducteur. Ce sont les réseaux de métonymies, non de métaphores qui confèrent à son œuvre une "expression bien particulière". Son lyrisme — prose ou poésie — est pénétré d'un principe métonymique, gouverné par la précellence de l'association par contiguïté.*»¹⁹ mais plutôt que de produire d'autres exemples, il conviendrait de se demander s'il existe des exceptions à cette "règle non écrite" ; (iii) la spécificité de la rhétorique tropologique, si elle existe, se présente en des termes différents de ceux avancés pour la rhétorique argumentative, à moins d'admettre que la distinction des trois styles (*sublime, médiocre et bas*) soit

¹⁶ P.Fontanier, *Les figures du discours*, Paris, Flammarion, 1968, p.41.

¹⁷ Dans l'article intitulé *À propos de Baudelaire*, Proust écrit : «*Et pourtant nul poète n'eut [mieux] le sens du renouvellement au milieu même d'une poésie. Parfois c'est un brusque changement de ton. (...)*», in *Contre Sainte-Beuve*, Paris, Gallimard/La Pléiade, 1971, pp. 625-626.

¹⁸ En adoptant la distinction proposée par Ed.Sapir, il est possible de préciser cette formule en indiquant que si l'antithèse et son dépassement dans l'oxymoron opèrent avec des sous-contraires, l'antithèse et l'oxymoron hugoliens opèrent avec des contraires.

¹⁹ R.Jakobson, Sur la prose de Pasternak, in *Questions de poétique*, Paris, Les Editions du Seuil, 1973, p.133.

à cette rhétorique tropologique ce que la typologie — restreinte — des discours citée plus haut est à la rhétorique argumentative.

Mais ce partage lui-même proprement **rythmique** et **prosodique** entre l'éclat et l'étendue, c'est-à-dire entre l'intensité et l'extensité, n'est guère interrogé. Certes, ces notions ne sont nouvelles ni en linguistique ni en sémiotique mais si elles ont été enregistrées sous la rubrique "élasticité du discours", elles n'ont guère été éclaircies. Est-il possible de rendre compte **en immanence** de l'expansion et de la contraction, sinon de la rétraction, du discours ? Cette formulation analogique n'est d'ailleurs pas sans défaut, et la question devrait plutôt, nous semble-t-il, être libellée ainsi : par-delà la pression de circonstances retenues seulement comme aggravantes ou atténuantes et que nous ne perdons certes pas de vue, de quelle **justesse existentielle** cet ajustement incessant du discours procède-t-il ?

Cette contraction peut se présenter sous deux aspects : (i) un aspect quantitatif et didactique ; dans ce cas, la contraction est obtenue par soustraction, retranchement, ou abrègement de segments qui sont ou non potentialisés par l'énonciataire ; cette contraction est plutôt **circonstancielle** ; (ii) un aspect qualitatif et syncrétique, et dans ce cas elle intervient par fusion, sommation ou superposition ; nous la disons en l'occurrence plutôt **conditionnelle**. Ce partage recoupe en partie celui des dimensions constitutives du schématisme tensif ainsi que celui des deux rhétoriques : la rhétorique argumentative est plutôt du côté de l'extensité, c'est-à-dire de la quantité **dénombrée**, tandis que la rhétorique tropologique fait signe à l'intensité, c'est-à-dire à la qualité **mesurée** : la rhétorique argumentative, si l'on accepte l'hypothèse de son rabatement tendanciel sur l'extensité, a pour plan de l'expression — et par recours méthodique au syllogisme et à l'enthymème — l'entretien d'une continuité discursive, et pour plan du contenu la persuasion, le mystère de la persuasion ; le répondant fiduciaire de cette rhétorique est, une fois desserrée l'étreinte que le verbe exerce sur l'aspect, manifestement la catégorie de l'**aspectualité**, tantôt le "suivi", le "glissé", tantôt le "pas à pas" aspectuel. La rhétorique tropologique procède autrement : au lieu de servir la continuité discursive, elle s'en sert ; en effet, c'est la **détonation accentuelle** qui pose, impose, accuse la figure en discours, tantôt par la force si son avènement est annoncé, tantôt par la soudaineté s'il a été dissimulé²⁰. Du point de vue tensif, la rhétorique argumentati-

²⁰ Proust, toujours lui, a relevé la poétique de l'**interruption** propre à certaines des plus belles pièces des *Fleurs du Mal* : «*Et pourtant nul poète n'eut [mieux] le sens du renouvellement au milieu même d'une poésie. Parfois c'est un brusque changement de ton. Nous avons déjà cité la pièce satanique **Harpagon qui veillait sur son père agonisant** finissant par **Le son de la trompette est si***

ve “préfère” l’étendue, le lissage de l’étendue à l’éclat, cependant que la rhétorique tropologique apprécie l’éclat, puis la profondeur, la résonance, l’«aura» selon W. Benjamin, qui l’inaugure. Ce qui nous permet de poser la communication entre les définitions linguistiques reçues et les définitions sémiotiques à recevoir :

	définitions linguistiques	définitions sémiotiques
rhétorique argumentative	sylogisme + enthymème	prévalence de l'étendue
rhétorique tropologique	figure	prévalence de l'accent

*délicieux... Un exemple plus frappant (et que M.Fauré a admirablement traduit dans une de ses mélodies) est le poème qui commence par **Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres** et continue tout d’un coup, sans transition, dans un autre ton, par ces vers qui, même dans le livre, sont tout naturellement chantés :*

J’aime de vos longs yeux la lumière verdâtre.

*D’autres fois la pièce s’interrompt par une action précise. Au moment où Baudelaire dit : **Mon cœur est un palais...** , brusquement, sans que cela soit dit, le désir le reprend, la femme le force à une nouvelle jouissance, et le poète à la fois enivré par les délices à l’instant offertes et songeant à la fatigue du lendemain, s’écrie :*

Un parfum nage autour de votre gorge nue...

Ô Beauté, dur fléau des âmes, tu le veux !

Avec tes yeux de feu, brillants comme des fêtes,

Calcine ces lambeaux qu’ont épargnés les bêtes.

(in *Contre Sainte-Beuve*, op. cit., pp. 624-625) A propos d’un quatrain des *Petites Vieilles*, Proust avait précédemment affirmé :

Le son de la trompette est si délicieux.

Dans ces soirs solennels de célestes vendanges

Qu’il s’infiltré comme une extase dans tous ceux

Dont elle chante les louanges.

(*ibid.*, p.623 — nous reviendrons sur ce passage). Sans doute Proust est-il un lecteur incomparable, mais la raison ? Il nous semble que sa divination réside dans le fait d’identifier l’une des clefs prosodiques des moments les plus hauts de la poésie baudelairienne comme la relation d’interdépendance entre une direction tensive canonique, à savoir la quête du paroxysme, de l’excès, et une morphologie exemplaire, l’interruption, la béance subite du discours, contemporaine de cette “ascension aux extrêmes”, qui a été posée ailleurs comme une clef interprétative tout à fait certaine.

Sur le partage actuel de la rhétorique/1999

L'écart entre les premières et les secondes est à la fois ténu et considérable : après recours à la terminologie hjelmslevienne, les définitions sémiotiques seraient du ressort du «schéma», tandis que les définitions linguistiques relèveraient de la «norme» et de l'«usage²¹.» En termes plus parlants, nous aimerions suggérer que les définitions linguistiques énoncent *la forme de quelque chose*, alors que les définitions sémiotiques disent, autant que faire se peut, *la forme de rien du tout*. Tout se passe comme si le «schéma» était accessible une fois opérée la suspension, la virtualisation des génitifs.

Dans *La philosophie des formes symboliques*, Cassirer indique, à propos de la possibilité d'émergence de la "pensée théorique", qu'elle doit dépasser la perception et reconnaître que «[la] connexion suppose la division, de même que la division de son côté n'a d'autre but que de préparer et rendre possible cette connexion²².» Mais le partage n'est pas entre la pensée scientifique, distinguée par sa continuité, sa cohérence et son efficacité, et "les autres" sujettes aux changements, à l'arbitraire et à l'incertitude : le partage passe entre les pratiques significatives opérant avec des unités et des règles de composition précisées, en un mot une grammaire, et celles qui ne disposent par comparaison, c'est-à-dire "pas encore", ni d'une morphologie stable ni d'une syntaxe régulière. Une pratique occupe cependant une position intermédiaire entre les sciences "dures" ayant accès à l'universalité²³ et les pratiques enracinées dans une singularité irréductible : la **musique**. Et c'est sans doute la raison pour laquelle les autres arts, au dix-neuvième siècle notamment, mais pas eux seulement — que l'on songe aux conclusions des *Mythologiques* de Lévi-Strauss — ont jalousement regardé cette musique qu'ils prenaient pour modèle.

2.2 exemplarité de la musique

Nous en voulons pour preuve les réflexions d'une musicologue perspicace, G. Brelet. Dans le dernier chapitre de son livre, *Le temps musical*, elle écarte l'approche transcendante, métronomique du *tempo* et met en relation ce dernier avec la «densité musicale» du devenir de l'œuvre : «*Tout se passe comme si la vivacité devait remédier à une faible densité musicale, s'accorder au mouvement de*

²¹ L.Hjelmslev, *Langue et parole*, in *Essais linguistiques*, Paris, Les Editions de Minuit, 1971, p.80.

²² E. Cassirer, *La philosophie des formes symboliques*, tome 2, Paris, Les Editions de Minuit, 1986, p. 53.

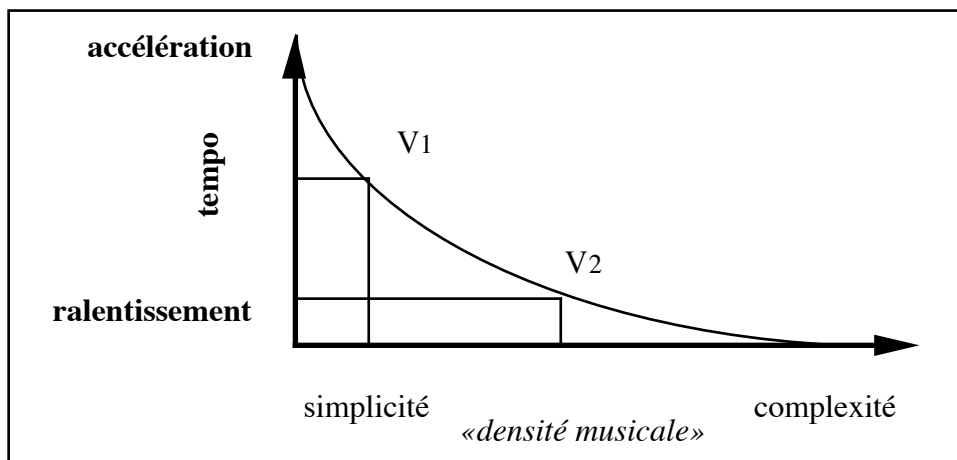
²³ C'est l'universalité en droit et non la prévisibilité de fait qui distingue les sciences "dures" et les "molles" sciences humaines. En effet, la prévisibilité n'est qu'un corollaire de l'universalité.

*l'attention qui glisse avec abandon et facilité sur des harmonies et des rythmes immédiatement intelligibles. De la lenteur l'on peut dire inversement qu'elle est en rapport avec la complexité harmonique et rythmique, avec la densité musicale de l'œuvre, sa subtilité, sa richesse*²⁴.» Pour la constitution d'une sémiotique du trope, cette analyse permet d'enrichir et de moduler la notion de continuum : à côté de la linéarité, à laquelle Hjelmslev semble s'en tenir, et qui réfère **seulement** à l'étendue du «*continuum non analysé, mais analysable*» selon la formule des *Pro-légomènes*, il convient de prévoir une place pour le **nombre**, pour la modulation discursive du nombre. Ce qui revient à constituer le **rythme** en point de vue : en effet, qu'est-ce que le **rythme** sinon ce commerce, cette négociation obscure de la mesure et du nombre ? laquelle n'est peut-être, en dernière analyse, que celle de l'espace, notre for extérieur, et du temps, notre for intérieur.

Pourvu de ces deux latitudes opératoires, d'une part l'allongement et l'abrègement pour la mesure, chacune devenant objet pour l'autre, d'autre part la raréfaction et la génération pour le nombre, le continuum sémiotique devient une forme, si nous définissons une forme d'abord, peut-être seulement par sa **déformabilité**, par l'importance des déformations canoniques qu'elle autorise, de ce que Valéry appelle heureusement ses «*modulations morphologiques*²⁵.» Une interprétation schématique peut être avancée en constituant : (i) le *tempo* et ses valences, c'est-à-dire ses possibles : l'accélération et le ralentissement, en catégorie régisante ; (ii) la «*densité*» en catégorie régie, cette dernière admettant pour valences extensives, selon G. Brelet dans le texte cité, la simplicité et la complexité. Les avatars que les changements de *tempo* déterminent pour cette «*densité musicale*» peuvent être exprimés sous une forme graphique simple :

²⁴ G.Brelet. *Le temps musical*, tome 1, P.U.F., 1949, p. 378. Nous devons la connaissance de cet ouvrage au musicologue M.Guillot.

²⁵ Dans un hommage à Goethe, qui devient bientôt un autoportrait implicite, Valéry, à propos des travaux des investigations de Goethe sur les formes végétales, écrit : «*Il recherche les forces sous les formes, il décèle les modulations morphologiques ; la continuité des causes lui apparaît sous la discontinuité des effets.*» (in *Œuvres*, tome 1, Paris, Gallimard/La Pléiade, 1968, p. 543.)



De cette transposition graphique élémentaire deux enseignements peuvent être déduits : (i) du point de vue paradigmatique, la relation disjonctive, le «ou..., ou...», tient à la complexité valencielle des valeurs $[V_1]$ et $[V_2]$: dans l'univers de discours, qui est ici celui de la musique européenne, $[V_1]$ conjugue un *tempo* vif et la simplicité, définie comme «faible densité musicale», cependant que $[V_2]$ conjugue un *tempo* lent et la complexité phénoménologique reconnue comme «subtilité [et] richesse» ; l'autorité systémique du «ou..., ou...» est donc inhérente, subordonnée à la **commutation**, laquelle, du fait qu'elle lie ensemble la vivacité et la simplicité, interdit, du même coup, de composer la vivacité et la complexité ; le double «si... alors...» de la dépendance soutient, et lui seul, le «ou..., ou...», propre à la relation paradigmatique ; (ii) du point de vue syntagmatique, nous comprenons sans peine que $[V_1]$ et $[V_2]$ vaillent comme **attracteurs**, puisque chacune de ces valeurs comporte une valence **supérieure** — donc désirable — dans une dimension, cependant qu'une valeur moyenne plausible $[V_3]$, qui se situerait «à mi-chemin» de $[V_1]$ et $[V_2]$, conjoindrait deux valences **médiocres**,²⁶ c'est-à-dire médiocrement attractantes pour le sujet ; sous ce préalable, nous comprenons également que, pour la musique occidentale, les indications impérieuses concernent le *tempo* et que l'alternance vif-lent s'avère inexpugnable, puisque la forme dominante, la sonate, n'a fait que substituer l'ordre [lent-vif-lent] à l'ordre [vif-lent-vif]. Observons en-

²⁶ Nous exploitons ici le syncrétisme «profond» de la médianité et de la médiocrité. C'est dire que les *qualités* seraient à l'objet ce que les *modalités* sont au sujet.

fin que le binarisme porte bien mal son nom : l'existence des oppositions [vif vs lent] et [simple vs complexe] apparaît comme une condition, ou une pré-condition, du sens, mais seule l'intersection des deux oppositions, prise en charge en discours par un double et impérieux «*si..., alors...*», instruit le sens. De sorte que le terme de “quaternarisme” respecterait davantage le “génie” sémiotique qui stabilise la dérive d'un signifié, toujours susceptible d'être repris par ce que Cassirer appelle la «*masse chaotique des sensations*», en l'amarrant à un signifiant.

Dans un autre passage, G. Brelet indique que l'objet est en instance du *tempo* qui l'informerait : «*De ce point de vue l'on pourrait dire que la lenteur incarne plus particulièrement l'exigence d'individualisation des sons ; aussi leur liaison y devient-elle plus précaire, et l'interprète toujours y risque de rompre la continuité du dessin mélodique et d'anéantir la durée musicale en la livrant à l'éparpillement. (...) Inversement dans les mouvements rapides, c'est la liaison et l'élan qui sont primitifs : les sons y doivent faire figure par leur nombre et être appréhendés par un acte indivisible, si longue que soit leur succession ; alors il faudra que l'interprète trouve ce mouvement juste qui, sans briser l'élan, sauvegarde pourtant l'individualité des sons*²⁷.» La consistance de l'objet, tantôt reçu comme **impact**, tantôt offert comme **délicatesse**, est donc de l'ordre du *-able* ; l'objet n'est pas un “quelque chose” imposant son évidence, mais l'unité imaginaire et problématique de ses «*variétés*», de ses chatolements, pour autant que le changement de *tempo* suspend la continuité intelligible de ses manifestations. Le partage proprement grammatical des catégories directrices entre ainsi dans la dépendance des aléas et des limites du *tempo* : «*Plus simplement, l'allegro, c'est le rythme et la danse ; l'andante, c'est la mélodie et l'expression. Une liaison intime unit l'“expressif” et le “lent”. Jouez ce trait lentement : il tend à devenir mélodie expressive, la souplesse d'un phrasé s'y insinue, ses sonorités diverses ressortent, chantent chacune pour elle-même*²⁸.» La **phorie**, au titre de constante et de manifestée, et la **morphologie** de l'objet, au titre de variable et de manifestante, entrent en réseau, en résonance l'une avec l'autre, mais cette problématique n'est autre que celle de la langue. En effet, l'intrication de la paradigmatique et de la syntagmatique, reconnue comme centrale par Jakobson et Lévi-Strauss, se présente ainsi du point de vue de la praxis énoncive : le paradigmatique fait entendre que l'éclat et l'étendue ne sauraient, en raison de la contrariété des valences qui les sous-tendent, coexister, de

²⁷ G. Brelet. *Le temps musical, op.cit.*, p. 380.

²⁸ *ibid.*, p.389.

sorte que le locuteur attentif, averti, s'il **se saisit** de l'une des dimensions, est conduit à **viser** l'autre dimension. Si nous revenons à l'analyse de G. Brelet, et en admettant que l'«*individualité des sons*» soit du ressort de l'éclat et la «*liaison des sons*» du ressort de l'étendue, nous sommes en mesure de procéder à la mise en structure canonique de son raisonnement :

si	prévalence paradigmatique	si prévalence de la lenteur	si prévalence de la vitesse
alors	direction syntagmatique	objet saisi : « <i>l'individualité des sons</i> » objet visé : « <i>la liaison des sons</i> »	objet saisi : « <i>la liaison des sons</i> » objet visé : « <i>l'individualité des sons</i> »

Il est clair que le principe d'immanence, cher à Hjelmslev, est ici mis à l'épreuve : le primat de l'esthésie, lui-même situé dans le sillage de la phorie²⁹, soutient l'inconciliation paradigmatique des valences propre au style décadent, à partir de laquelle le syntagmatique fait choix d'une direction, c'est-à-dire détermine la duplicité de l'objet à la fois comme **bien**, en quelque sens qu'on l'entende, et comme **manque**. Une précision s'impose : ce disant, nous assumons l'univers de discours de la *doxa*, c'est-à-dire que nous adhérons au style implicatif en usage lequel pose le bien, c'est-à-dire la jouissance de tel bien, comme désirable et le manque comme indésirable, mais selon le style concessif, toujours possible, le bien peut être assigné comme indésirable, encombrant, haïssable, et le manque comme seul désirable :

*Ma faim qui d'aucuns fruits ici ne se régale
Trouve en leur docte manque une saveur égale* :³⁰

²⁹ Relativement au devenir de la sémiotique, le passage au premier plan de l'esthésie peut être considéré comme une **catalyse** de la phorie déclarée par le modèle transformationnel dans, dès *Sémantique structurale* et que Greimas devait par la suite confier à une incertaine «*masse thymique*» .

³⁰ Mallarmé.

3. ASPECTS DE LA COMPLEXITE

Rien n'est plus habituel pour la pensée conceptuelle contemporaine que de procéder par couplage de notions données d'emblée comme exclusives : nature vs culture, idéalisme vs réalisme, transcendance vs immanence, diachronie vs synchronie, etc. Cette présentation qui se donne volontiers comme évidente manque pourtant de franchise à un double titre : (i) elle retient comme clef de pertinence le *ou*, le dilemme, sans même se demander si le *et*, la collusion, ne pourrait pas se substituer avantageusement au *ou*, à l'antagonisme, qu'elle préconise ; (ii) cette virtualisation de la possibilité même du *et* se fonde, sans le clamer, sur une interprétation flatteuse et douteuse de la diachronie, à savoir que le "progrès" de l'esprit humain consisterait à substituer le *ou* au *et*, la distinction au syncrétisme.

3.1 Installation de l'espace tensif

L'un des mérites d'une théorie qui se donne comme terme *ab quo* la collaboration ininterrompue du sensible et de l'intelligible est de concevoir la pensée, le travail de la pensée comme scrupule et inquiétude. Bien entendu, l'activité de chacune de ces deux composantes doit être précisée et nous admettons, à titre d'hypothèses directrices, que la sensibilité **mesure** et que la connaissance **dénombre**, ce qui signifie ici que la sensibilité mesure les affects tantôt survenant, tantôt expectés, et que la connaissance dénombre les grandeurs que les classes sémantiques qu'elle projette accueillent ; la première composante traiterait ainsi les "états d'âme", la seconde les "états de choses" ; les premiers comme les seconds pénètrent dans le champ discursif, le désertent, parfois y reviennent. Si cette collusion du sensible et de l'intelligible intrigue continûment le sujet, c'est dans la mesure où les "à-coups" de la sensibilité sont réflexifs et la connaissance transitive, dans la mesure où les "à-coups" de la sensibilité bousculent les classes sémantiques "qui ne les avaient pas vus venir". La prévalence subjectale du sensible dans l'économie du sens tient sans doute à l'ampleur des démodalisations que sa soudaineté opère. Jusqu'à un certain point, il est permis de penser que ce que l'on nomme le sens n'advient qu'en raison de la précarité des compétences diverses que les sujets croient devoir s'attribuer.

L'élévation de l'opposition [s_1 vs s_2] au rang de prémisse inconditionnée ne va pas sans difficultés. La première tient au fait que l'on pose en un premier moment des unités stables, puis en un second des opérations traitant ces mêmes unités,

comme si celles-ci avaient le pas sur celles-là. La seconde difficulté tient au fait que le paradigme des opérations est restreint à des opérations logiques, sans que cette limitation soit jamais questionnée, alors qu'il est clair que cette limitation des opérations n'est que la conséquence de la décision de n'admettre que l'opposition $[s_1 \text{ vs } s_2]$ et "rien au-delà". Bien évidemment, il est demandé à $[s_1]$ et $[s_2]$ de différer l'un de l'autre, ce qu'ils peuvent certes faire **en s'opposant** l'un à l'autre, mais tout aussi bien **en voisinant** l'un avec l'autre. Nous proposons le double déplacement épistémologique suivant : (i) $[s_1]$ et $[s_2]$ sont moins déterminés par l'opération logiciste permettant d'émaner une grandeur à partir de l'autre que par la mesure de l'**intervalle** menant **de** $[s_1]$ **à** $[s_2]$; (ii) selon la terminologie avancée dans *Tension et signification*,³¹ $[s_1]$ et $[s_2]$ sont, en vertu de leur bivalence tensive, complexes.

La définition-analyse de la valeur que nous préconisons ici est en continuité avec la décision de nous donner comme objet spéculatif la coalescence du sensible et de l'intelligible, quitte à faire état pour certains discours "hors normes" de la possibilité de la **nullité** de l'une ou l'autre composante. Dans la mesure où nous approchons l'espace tensif comme ce théâtre mental où l'intensité et l'extensité s'avancent à la rencontre l'une de l'autre, nous définissons une valeur en discours comme l'«*intersection*³².» de deux valences, l'une intensive attestant le sensible, l'autre extensive attestant l'intelligible, soit naïvement et provisoirement :

$$\text{valeur [V]} \approx \text{valence intensive [v']} (r) \text{ valence extensive [v'']}$$

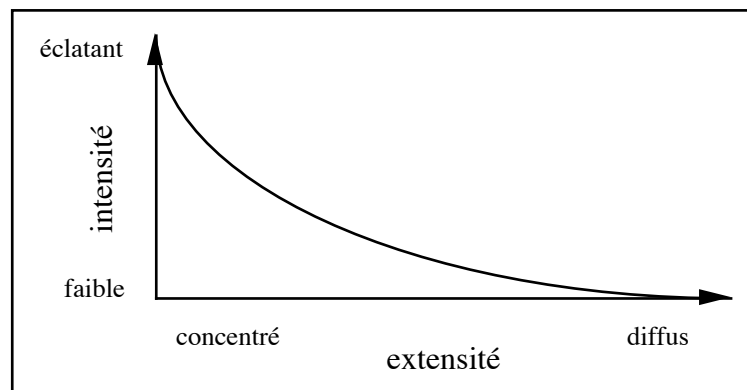
Du point de vue paradigmatique, cette formule est envisageable comme définition, du point de vue syntagmatique, comme recette. Trois autres précisions doivent être aussitôt mentionnées : (i) les valences sont, à un titre ou à un autre, ou des usages ou des points remarquables situés sur des gradients orientables et orientés, de sorte qu'elles peuvent être constituées en **séries** croissantes ou décroissantes : $[v'_1 \rightarrow v'_2 \rightarrow v'_3 \rightarrow v'_n]$ pour l'intensité et $[v''_1 \rightarrow v''_2 \rightarrow v''_3 \rightarrow v''_n]$ ³³. pour

³¹ J. Fontanille & Cl. Zilberberg, *Tension et signification*, Liège, P. Mardaga, 1998.

³² Selon Hjelmslev : « (...) Les "objets" du réalisme naïf se réduisent alors à des points d'intersection de ces faisceaux de rapports ; cela veut dire qu'eux seuls permettent une description des objets qui ne peuvent être scientifiquement définis et compris que de cette manière. Les rapports ou les dépendances que le réalisme naïf tient pour secondaires et présupposant les objets, deviennent pour nous essentiels : ils sont la condition nécessaire pour qu'existent des points d'intersection. » (in *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1971, p. 36).

³³ Nous réservons pour l'instant l'identification des indices $[1]$ et $[n]$.

l'extensité ; **(ii)** les valences intensives et extensives peuvent varier les unes à l'égard des autres en raison directe ou bien en raison inverse ; **(iii)** la croissance ou la décroissance des valences ne sont pas des constantes inconditionnées, ou ce qui revient au même : ontologiques, mais — seulement — des **points de vue**³⁴. Les deuxième et troisième précisions éloignent, nous semble-t-il, le concept de valence aussi bien du trait phonologique que du trait sémantique. La correspondance entre la structure de l'espace tensif et la définition de la valeur par les valences peut être représentée graphiquement :



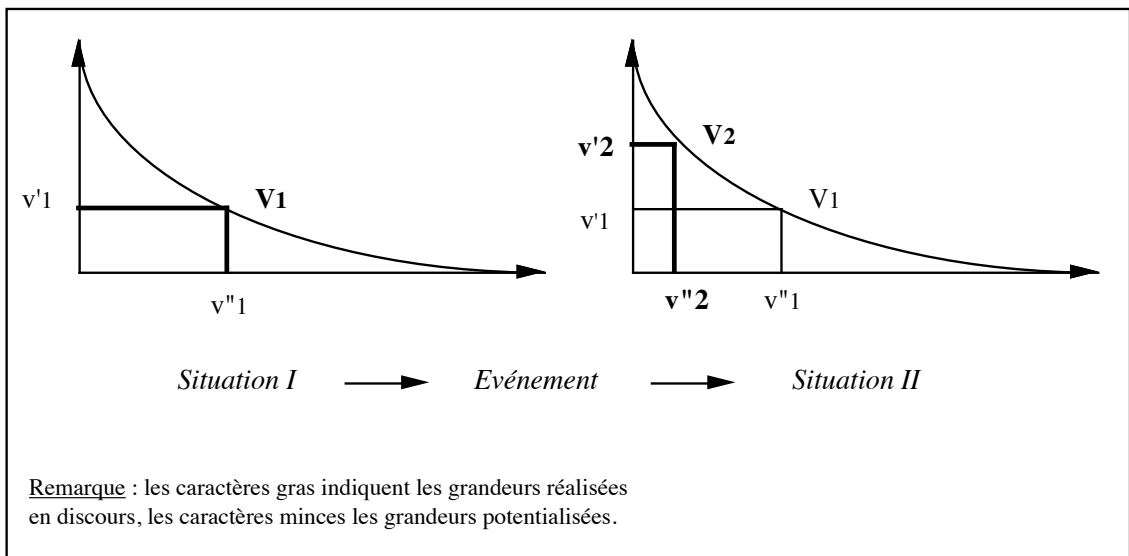
La complexité de V est **sémiosique**, c'est-à-dire que l'intensité — par catalyse : l'intensité de l'affect — peut être regardée comme la manifestée, et l'extensité comme la manifestante, celle-ci permettant l'accès au discours de celle-là. Autrement, nous n'aurions affaire qu'à ce que Cassirer appelle les «*interjections primaires de la conscience [lesquelles] n'ont encore aucune fonction de signification ou de présentation : (...)*»³⁵. En second lieu, cette complexité est structurale, c'est-à-dire sous-tendue par une relation de dépendance laquelle affirme l'intensité comme **régissante** et l'extensité comme **régie**, ce qui revient à affirmer, toutes précautions renoncées, que les affects ont le pas sur les "représentations" — ne serait-ce que parce que les premiers sont moins nombreux que les secondes.

De ce fait, que se passe-t-il si nous enregistrons le déplacement **événementiel** de la valence intensive régissante : $[v'_1 \rightarrow v'_2]$? Si ce déplacement n'est pas un leurre aussitôt déjoué par le sujet, il doit, en vertu de la dépendance $[v'_1 (r) v''_1]$, entraî-

³⁴ Selon Hjelmslev : «*En vertu de la sélection qui existe entre le schéma et l'usage sémiotiques, il n'y a pour le calcul de la théorie , aucun système interprété, mais seulement des systèmes interprétables.*» (in *Prolégomènes à une théorie du langage*, op. cit., pp.140-141).

³⁵ E. Cassirer, *La philosophie des formes symboliques*, tome 2, Paris, Les Editions de Minuit, 1986, p.104.

ner la mutation $[v'_2 (r) v''_2]$; la valeur V_1 ne quitte pas le champ de présence, mais seulement son centre que vient maintenant occuper V_2 :



Les symboles n'étant que des commodités de présentation de la labilité des grandeurs en discours, un bref commentaire est nécessaire : (i) pour la dimension intensive, le déplacement $[v'_1 \rightarrow v'_2]$ signifie un accroissement subit de tonicité affectant le sujet, une «tonalisation» selon G. Bachelard ; (ii) pour la dimension extensive, le champ discursif étant défini par le nombre des grandeurs qui l'occupent à l'instant t , nous supposons que la survenue de l'affect expulse hors du champ discursif au moins provisoirement, les grandeurs qui nourrissaient sa prolixité ; la véhémence extatique de l'affect opère une raréfaction extéroceptive, tant il est vrai que le sujet affecté, aussi longtemps que l'empire de l'affect se maintient,³⁶ a pour objets prioritaires son propre désarroi et la réappropriation urgente des programmes destinés à rétablir l'état initial, désirable du seul fait d'être momentanément hors de portée. Ces préalables nous permettent de préciser l'identité des valeurs sémiotiques : (i) du point de vue paradigmatique, la valeur est définie par sa complexité, c'est-à-dire par l'intersection de ses valences ; (ii) du point de vue syntagmatique, la valeur est définie par la mesure de l'intervalle $[V_1 \Leftrightarrow V_2]$, ce qui revient à ad-

³⁶ Selon P.Valéry : «L'intensité de la sensation est mesurée par sa durée après la cessation de la cause apparente, après la dissociation des sensations concomitantes.» (in Cahiers, 1894-1914, Gallimard, 1988, p.88)

mettre, en vertu de l'ininterruption de la **phorie**,³⁷ que la signification de telle grandeur en discours est résumée par le parcours, voire l'élan, qui a été le sien.

3.2 analytique de l'intervalle

Nous avons ainsi dégagé un intervalle $[V_1 \hat{U} V_2]$ que nous désignerons désormais par [D]. Nous avons laissé entendre plus haut qu'une sémiotique de l'intervalle était, pour la sémiotique discursive, plus pertinente qu'une sémiotique de l'opposition. Nous pouvons maintenant en proposer les raisons. En premier lieu, l'intervalle appartient, par référence aux valences tensives de ses définissants, à l'espace schématique, ce qui permet de pourvoir les affects irrécusables de morphologies justiciables du discours. En second lieu, l'analytique de l'intervalle est plus fouillée, plus "poétique" que celle de l'opposition.

En effet, l'appareil formel de l'aspectualité peut être maintenant mobilisé. Du point de vue paradigmatique, nous pouvons reprendre la distinction défendue par Saussure et Hjelmslev entre les syllabes et les constituants de syllabes : (i) les constituants de l'intervalle sémiotique sont de deux sortes : les **limites** et les **degrés** ; du point de vue formel l'inventaire des limites est à jamais clos, puisque leur nombre ne saurait excéder deux ; par conséquent, une limite *ab quo* n'a pas de précurseur, de même qu'une limite *ad quem* n'a pas de successeur ; le nombre des degrés est facultatif, puisque le continuum du gradient autorise sa divisibilité et donc l'"invention" de nuances inédites par et pour tel univers de discours. En référence à Sapir,³⁸ l'inventaire minimal comprend deux limites et deux degrés s'intercalant entre ces limites ; dans son étude, Sapir désigne les premières comme contraires et les seconds comme sous-contraires.

À partir de ces distinctions, nous pouvons proposer la liste finie des combinaisons possibles :

- de limite à limite ;
- de limite à degré ;
- de degré à degré ;
- de degré à limite.

Au passage, ces combinaisons élémentaires rendent compte des catégories aspectuelles ordinaires, mais la réification courante de l'aspect n'est pas notre préoccupation. Ce qui nous importe ici, c'est la possibilité apparue d'un traitement

³⁷ Du point de vue tensif, un état se définit, s'autorise et se soutient par sa lenteur extrême.

³⁸ Ed. Sapir, *La gradation*, in *Linguistique*, Paris, Folio-essais, 1991, pp.207-248.

sémiotique raisonné de l'intervalle valuatif $[V_1 \text{ vs } V_2]$ et de l'intervalle intensif $[v'_1 \text{ vs } v'_2]$ qui lui est associé.

Du point de vue syntagmatique, nous pouvons produire quatre “syllabes” aspectuelles intéressantes :

- la défection “amont” obtenue par virtualisation de la limite *ab quo* ; les mythes de fondation auraient pour point de départ cette possibilité même dans la mesure où ils ne la supportent pas ;
- la défection “aval” obtenue par virtualisation de la limite *ad quem* ;
- la saturation obtenue par passage d'une limite à l'autre ;
- la progressivité obtenue par passage d'un degré au suivant.

À chacune de ces possibilités peuvent être rattachées des formes de vie singulières plaçant leur «*accent de sens*» sur l'**ouvert** ou sur le **fermé**. Il importe de marquer avec force que la mise en discours de chacune de ces “syllabes” aspectuelles appelle une opération qui est comme sa **réciproque**, et non, comme pour le carré sémiotique, sa redondance ; en effet, le carré sémiotique recourt, pour “tourner, à une phorie que sa constitution ne prévoit pas, mais on sait que, du point de vue épistémologique, les suppléments valent, sitôt reconnus, comme raisons et principes. Sous ce rapport :

- les défections appellent et attendent le comblement et le dépassement ;
- la saturation appelle et attend la modération ;
- la progressivité appelle et attend l'arrêt ou la continuation.

À partir de la tension entre contraires et sous-contraires, nous sommes également en mesure d'esquisser le paradigme des **directions sémiotiques élémentaires** ; en cette phase à peine exploratoire, nous retenons, en concordance avec l'intuition, ou l'«*adéquation*» selon Hjelmslev, l'**expansion** et la **contraction** ; à partir de la convention représentative suivante :



- une expansion advient en discours si un intervalle de contraires $[S_1 \text{ vs } S_4]$ se substitue à un intervalle de sous-contraires $[s_2 \hat{U} s_3]$;

- une contraction advient si un intervalle de sous-contraires $[s_2 \text{ vs } s_3]$ se substitue à un intervalle de contraires $[S_1 \text{ vs } S_4]$.

Cette analytique, moins originale que canonique, nous permet d'envisager un traitement sémiotique de l'intervalle émané $[D]$, sous un préalable toutefois, c'est

qu'il soit défini, c'est-à-dire identifié par le sujet en termes de limites et de degrés, c'est-à-dire en traits démarcatifs et en traits segmentatifs. Les styles sémiotiques prennent appui sur les directions sémiotiques indiquées, soit pour les épouser et les accomplir, soit pour les prendre à revers et, pour ainsi dire, les retourner contre elles-mêmes ; en continuité avec *Tension et signification*, le premier style concevable est dit **implicatif**, le second **concessif**.

Dès lors, les vécus intimes du sujet, ses sentiments pour le dire d'un mot dont les sciences dites humaines à tort s'effrayent, peuvent être formellement approchés. Selon le point de vue que nous préconisons, le non-dépassement et le dépassement deviennent des opérations critiques à la merci des évaluations du sujet ; en présence de telle série orientée, de telle progression, deux possibilités se présentent pour le sujet : **(i)** le non-dépassement lequel, dans le plan de l'expression, signifie que les contraires sont bien assumés comme contraires et pour le plan du contenu nous admettrons être en présence de la **félicité**, que le Micro-Robert définit — en termes tensifs ! — comme “bonheur calme et durable” ; **(ii)** le dépassement dans le plan de l'expression signifie que les contraires sont assumés comme sous-contraires, ce qui revient à considérer que les contraires sont, dans ce cas de figure, **excédés** ; pour le plan du contenu, l'**extase**, en raison des valences intensives de *tempo* et de tonicité qu'elle implique, peut être retenue comme corrélat paradigmatique de la félicité. Du point de vue aspectuel, ici fondateur, la félicité dans le plan du contenu renvoie dans le plan de l'expression à une **progression implicative** stipulant que le dernier et le meilleur d'une série sont bien conformes à ce qui a été contractuellement annoncé, tandis que l'extase suppose une **progression concessive**, de l'ordre du *bien que...*, faisant et sentir et connaître que le dernier et le meilleur admettent un au-delà en principe exclu, ce que la définition du Micro-Robert laisse entendre : “Etat dans lequel une personne se trouve comme transportée hors de soi et du monde sensible”. Soit :

<i>sémiosis</i>	plan de l'expression	plan du contenu
<i>aspect</i>		
progression implicative	“perfection” ≈ réalisation des contraires comme contraires	félicité
progression concessive	“ imperfection ” ≈ réalisation des contraires comme sous-contraires	extase

Cette déhiscence affective renvoie à un “théorème” sémiotique que l’on peut énoncer à peu près ainsi : toutes choses étant égales, c’est-à-dire quelle que soit la substance de l’expression, la progression concessive l’emporte en **efficience**³⁹ illocutoire sur la progression implicative. De là vient sans doute que la rhétorique argumentative recommande la progression implicative et prêche ouvertement en faveur d’une sorte d’abstention, d’abstinence, voire de répression affective, en arguant, par exemple, qu’il faut se garder de mêler le “sentiment” au “raisonnement”, alors que la rhétorique tropologique fait fond sur la progression concessive, ce qui est recevable si l’on fait du survenir, de la surprise, le pivot de nombreuses figures. Ajoutons que les “théorèmes” et les principes deviennent, pour les locuteurs en mal d’inspiration, des ressources, des “recettes”, et que du point de vue de Sirius il est plus que douteux que les traités de rhétorique fameux se distinguent des recueils de recettes culinaires estimés...

³⁹ Dans *La philosophie des formes symboliques*, Cassirer place la signification dans la dépendance de l’efficience : «Car toute réalité effective que nous saisissons est moins, dans sa forme primitive, celle d’un monde précis de choses, érigé en face de nous, que la certitude d’une **efficience** vivante, éprouvée par nous.» (in tome 3, Paris, Les Editions de Minuit, 1988, p. 90.)

Ainsi que *Sémiotique I* le précise, l'efficiencia des opérations syntaxiques est dans la dépendance de la mnésie : «*En linguistique, les choses se passent autrement: le discours y garde les traces d'opérations syntaxiques antérieurement effectuées : (...)*⁴⁰ »; Nous aimerions préciser que cette caractéristique n'est pas descriptive, mais impérative : le discours **doit** garder les traces d'opérations syntaxiques antérieurement effectuées, non seulement à hauteur des "chapitres", des "parties" qui le scindent, mais jusque dans les "syllabes" auxquelles l'analyse aboutit. Comme le discours en dehors de la rhétorique argumentative n'a pas reçu la considération qu'il appelait, la phrase minimale, c'est-à-dire l'énoncé prédicatif centré sur la copule *être*⁴¹, a été, sans trop le publier, retenue comme cellule discursive, mais si l'intervalle tensif est bien la clef épistémologique que nous supposons, alors le destin de l'intervalle, assumé dans la phrase déclarative ou excédé dans la phrase exclamative,⁴² peut prétendre à cette place : mais ces relations, respectivement conservatrice dans la progression implicative mais subversive dans la progression concessive, n'adviennent qu'en raison de l'opération discrète de mémoire effectuée par le sujet.

3.3 centralité du superlatif

La clef de pertinence articulant les deux styles réside dans le statut de l'**excès** : (i) selon le style implicatif, souvent sociolectal, l'intervalle des contraires [S₁ ⇔ S₄] est évalué comme **excessif**, placé sous le signe du **trop**, cet immense adverbe

⁴⁰ A.J. Greimas & J.Courtés, *Sémiotique I*, Paris, Hachette, 1979, p.31.

⁴¹ Si l'on admet que la coupure saussurienne entre la diachronie et la synchronie a été poussée trop loin, qu'elle réserve à tort, selon une mesure à déterminer, la "totalité" du sens à la synchronie, alors on peut estimer, à partir des pages "profondes" sur lesquelles s'achève le second tome de *La philosophie des formes symboliques* de Cassirer, que la place dévolue à la copule par la linguistique contemporaine est plus que problématique : «*Ce que l'on appelle la chute, du verbe et sa transformation en copule eurent lieu lorsque l'accent se porta sur le nom qui servait à la prédication, si bien que le contenu de représentation du verbe devint secondaire et se volatilisa. Le verbe devint alors un mot purement formel (...)* Au début de l'époque indo-européenne, c'est certainement *es-* "être" qui faisait fonction de copule, peut-être aussi déjà des formes de *bheu-* "croître", "devenir", qui avait alors *es-* pour supplétif." Il semble que par la suite la différenciation dans l'utilisation des deux racines s'est faite de telle sorte que le *es (as)* en tant qu'expression de la continuité dans l'existence a servi à la construction des formes duratives à partir de la racine du présent, alors que la racine *bheu*, comme expression du devenir, fut employée de préférence dans les formes temporelles qui, comme l'aoriste et le parfait, désignent une action entamée ou achevée (cf. "*e-phu-v, pe-phu-ka*", "fui") [Brugmann, 1904, p. 627, et Curtius, 1878, p. 304, p. 375]. Le fondement sensible et la signification originaires de cette dernière racine apparaissent encore distinctement en grec dans l'utilisation de *phuô* "J'engendre", de *phuomai* "Je crois", etc. » (in *La philosophie des formes symboliques*, tome 2, op. cit., p. 292).

⁴² Dans la plupart des cas, la phrase impérative se propose comme médiation entre la phrase déclarative et la phrase exclamative, soit pour "aller" de la première vers la seconde, soit pour "revenir" de la seconde vers la première.

qui accomplit le prodige méritoire d'intégrer ce qu'il exclut ; cette dénonciation de l'exagération conduit "donc" — c'est à ce titre que nous le disons implicatif — à substituer à l'intervalle des contraires $[S_1 \Leftrightarrow S_4]$ l'intervalle des sous-contraires $[s_2 \Leftrightarrow s_3]$; pour ce cas de figure, **les degrés sont changés en limites**, généralement taxées de "raisonnables" : ainsi pour le Philinte de Molière :

*La parfaite raison fuit toute extrémité
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.*

par catalyse, ce qui est posé ici, c'est l'**excès de l'excès** ; (ii) selon le style concessif, c'est l'inverse qui advient : l'intervalle des contraires $[S_1 \Leftrightarrow S_4]$ est dénoncé comme insuffisant ; ce n'est plus le **trop** qui règle le discours comme dans le cas précédent, mais le **pas encore assez** ; aussi bien $[S_1]$ que $[S_4]$ sont **excédés** au nom de ce qu'il faut absolument dénommer l'**insuffisance de l'excès** ; cette fois, ce qui est attendu, et non plus rejeté comme dans le cas précédent, c'est la continuité délibérée d'une exagération en mesure de changer, de "sublimier", bien évidemment sous condition de *tempo*, les **limites en degrés**. Bref, le style implicatif a pour raison l'excès de l'excès, le style concessif : l'insuffisance de l'excès.

La prise en compte du sensible n'est pas sans conséquence pour la théorie elle-même. Si une approche aphorique peut se contenter du face-à-face $[S_1 — S_4]$, il n'en va pas de même dans le cas du schématisme tensif fondé sur l'évaluation et la résolution des affects en formes : ainsi que l'indique, en termes supérieurs, Bachelard, l'opération discursive n'est plus la négation, mais bien ce **dépassement**, ce **surpassement** inappréciable dont les structures élémentaires de la signification ne prévoient pas la possibilité : «*Alors tout est positif. Le lent n'est pas du rapide freiné. Le lent imaginé veut aussi son excès. Le lent est imaginé dans une exagération de la lenteur et l'être imaginant jouit non pas de la lenteur, mais de l'exagération du ralentissement. Voyez comme ses yeux brillent, lisez sur son visage la joie fulgurante d'imaginer la lenteur, la joie de ralentir le temps, d'imposer au temps un avenir de douceur, de silence, de quiétude. Le lent reçoit ainsi, à sa façon, le signe du trop, le sceau même de l'imaginaire*⁴³.»

Ce qui se profile ici, c'est la centralité du concept de **série orientée** et **segmentable** et par syncrétisme : **progressive** : $[s_1 \rightarrow s_2 \rightarrow s_3 \rightarrow s_4]$, sous une condition exprime toutefois, à savoir que $[s]$ ne désigne plus un "point", mais $[D]$, c'est-à-

⁴³ G. Bachelard, *La terre et les rêveries de la volonté*, Paris, J. Corti, 1988, p. 26.

dire un intervalle parcouru sinon “discoursu”⁴⁴, mesuré et situé par le *sentir*, c’est-à-dire traitable par le discours. En second lieu, le “centre organisateur” de la théorie, n’est plus la paire importée de la phonologie, mais par emprunt à Hölderlin ce qu’il appelle la «*beauté au superlatif*» dans son commentaire d’*Antigone* : «*Sans doute le plus haut trait d’Antigone. La présomption sublime, si le délire sacré est la plus haute manifestation de l’homme, ici plus âme que parole, dépasse tout ce qu’elle a pu dire jusqu’ici ; et il faut bien également parler ici de la beauté au superlatif parce que la tenue suprême de l’homme, entre autres, repose aussi sur le superlatif de l’esprit humain et de la virtuosité héroïque.*»⁴⁵ Le superlatif syncrétise quatre dispositions formelles : **(i)** il capitalise un accent tonique, dans la mesure où l’accent est pour toutes les théories un **supplément** ; **(ii)** son *être* potentialise un double *faire* : un parcours de $[s_n]$ à $[s_{n+1}]$ et un dépassement si $[s_n]$ a été posé comme limite ; **(iii)** reconnu comme **sublime**, le superlatif a vocation à diriger le discours, comme Longin et son traducteur Boileau l’ont marqué avec force : «*Car il [le Sublime] ne persuade pas proprement, mais il ravit, il porte, et produit en nous une certaine admiration mêlée d’étonnement et de surprise, qui est toute autre chose que de plaire seulement, ou de persuader. (...)*»⁴⁶ ; **(iv)** la résorption du **manque**, qui est pour Freud et Greimas, et sans doute encore pour quelques autres, pour le premier le mobile de l’“amour”, pour le second celui de la quête narrative, devient un cas particulier, puisque, dans cette perspective, le manque s’avère l’effet du dépassement inconditionné qu’exige le superlatif ; le dépassement au titre de la visée répond du manque au titre de la saisie.

Longin, dans l’extrait cité, indique clairement que les jugements sont seulement affaire de points de vue : le style «*persuasif*», implicatif dans notre terminologie, n’est pas examiné en lui-même, mais bien rapporté au style «*sublime*», concessif dans notre terminologie ; l’«*admiration*», à laquelle Descartes dans le *Traité des passions* rend hommage, l’«*étonnement*» et la «*surprise*» célébrés par Baudelaire⁴⁷,

⁴⁴ Selon Cassirer : «*Etant donné que les éléments du temps ne sont tels que parce qu’ils sont parcourus par la conscience et qu’ils ne se différencient que par ce mouvement de la conscience, cet acte de parcourir, ce **discursus** fait partie de la forme caractéristique du concept de temps lui-même.*» (in *La philosophie des formes symboliques*, tome 1, Paris, Les Editions de Minuit, 1985, p.172).

⁴⁵ F. Hölderlin, *Remarques sur Œdipe, Remarques sur Antigone*, Paris, 10/18, 1965, p. 73.

⁴⁶ Longin, *Traité du sublime*, Paris, Le Livre de poche, 1995, p. 74.

⁴⁷ Baudelaire écrit dans un des fragments de *Fusées* : «*Ce qui n’est pas légèrement difforme a l’air insensible ; – d’où il résulte que l’irrégularité, c’est-à-dire l’inattendu, la surprise, l’étonnement sont une partie essentielle et la caractéristique de la beauté.*» (in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard/La Pléiade, 1954, p.1194). De son côté, dans l’ouvrage qu’il consacre à Mahler, Adorno

surviennent parce que les valences du style concessif gravitent autour du superlatif toujours insuffisant et qu'elles rompent indiscutablement avec celles du style implicatif ; le style concessif, «*héroïque*», “héroïsant” selon Hölderlin, est au service de l'improbabilité irréductible de l'événement⁴⁸, tandis que le style implicatif, lequel ne sait qu'attendre ou faire attendre l'attendu, retient, précautionneux, pusillanime ? aveugle ? les valences qui autorisent la seule pérennisation de l'état.

3.4 le cas du joueur

C'est sans doute Baudelaire, en raison de sa lucidité impitoyable, qui a pris la mesure de l'abîme existentiel séparant les deux styles sémiotiques. Dans le poème en prose intitulé *Le joueur généreux*, le narrateur, après avoir déclaré d'entrée : «(...) je me sentis frôlé par un Être mystérieux que j'avais toujours désiré connaître, et que je reconnus tout de suite, quoique je ne l'eusse jamais vu.», pénètre dans une superlative, “excessive”, suprême maison de jeux : « Je le suivis attentivement, et bientôt, je descendis derrière lui dans une demeure souterraine éblouissante, où éclatait un luxe dont aucune des habitations supérieures de Paris ne pourrait donner un exemple approchant. » À propos des personnages présents en ce lieu, il précise : « Si je voulais essayer de définir d'une manière quelconque l'expression singulière de leurs regards, je dirais que jamais je ne vis d'yeux brillant plus énergiquement de l'horreur de l'ennui et du désir immortel de se sentir vivre. » Dans l'une des études qu'il consacre à Baudelaire, W. Benjamin fait état d'une analyse tout à fait saisissante de l'«*enivrement*» immanent à la pratique du jeu, analyse due à un auteur du dix-neuvième siècle apparemment oublié, Gourdon : « (...) *Le temps est l'étoffe où sont tissées les fantasmagories du jeu : “Je soutiens que la passion du jeu est la plus noble de toutes les passions, parce qu'elle les comprend toutes. Une suite de coups heureux me donne plus de jouissances que ne peut en avoir, en*

fait état de *l'horreur de savoir à l'avance comment la musique va continuer.*» (in *Mahler, une physiologie musicale*, Paris, Les Editions de Minuit, 1988, p. 96.) Tout se passe comme si le plaisir esthétique avait pour assiette et condition non suspensive la dissociation de la visée et de la saisie — au moins depuis Baudelaire.

⁴⁸ Selon Valéry : in *Cahiers*, tome 1, Paris, Gallimard/La Pléiade, 1974, p.533. Boileau dans son introduction rapproche le sublime du “merveilleux” : «*Il faut donc entendre par Sublime dans Longin, l'Extraordinaire, le Surprenant, et comme je l'ai traduit, le Merveilleux dans le discours.*» (op. cit., p.71). L'historiographie a toujours lieu aux dépens du surgissement de l'événement, puisque le discours historique s'efforce de montrer, à partir des codes qu'il reconnaît, la dépendance du “court terme” à l'égard du “moyen” et du “long terme”, d'établir que le “court terme” était, sans que les sujets en nourrissent le moindre soupçon, **déjà** “là”. À la limite, il est permis de considérer que le discours historique prive l'événement de l'«*accent de sens*» inouï que ceux qui l'ont vécu à juste titre lui reconnaissaient.

Sur le partage actuel de la rhétorique/1999

*plusieurs années, l'homme qui ne joue pas. Je jouis par l'esprit, c'est-à-dire de la façon la mieux sentie et la plus délicate. Vous croyez que je ne vois que le gain dans l'or qui m'arrive ? Vous vous trompez. J'y vois les joies qu'il procure et je les savoure véritablement. Ces joies, vives et brûlantes comme des éclairs, sont trop rapides pour me donner du dégoût, et trop diverses pour me donner de l'ennui. J'ai cent vies dans une seule. Si je voyage, c'est à la façon de l'étincelle électrique. (...) Si je tiens ma main fermée et si je garde mes billets de banque, c'est que je connais trop bien le prix du temps pour le dépenser comme les autres hommes. Un plaisir que je prendrais me ferait perdre mille autres d'autres. (...) J'ai les jouissances en esprit et je n'en veux pas d'autres.» (Les faucheurs de nuit, Paris, 1860, pp.14-15). On trouve des remarques du même genre dans les belles pages du **Jardin d'Epicure** où Anatole France parle du jeu⁴⁹.» Ce texte décrit une **forme de vie** historiquement située : le jeu d'argent tel qu'il est pratiqué dans la classe dirigeante au dix-neuvième siècle. Cette forme de vie se présente au plan de l'expression comme une praxis codifiée et au plan du contenu comme l'éloge de valeurs analysables en valences canoniques. Le narrateur prend soin de préciser que le «*gain dans l'or qui [lui] arrive*» n'est qu'un leurre s'il est tenu pour le plan du contenu. Ce dernier, de l'ordre de la sommation selon la terminologie adoptée dans *Tension et signification*, est identifiable à une **frénésie prosodique** laquelle, si l'on en croit le narrateur reconnaissant qu'il accède selon ses propres termes à des «*joies, vives et brûlantes comme des éclairs*», électrise le fragment.*

La cohérence sémiotique du passage se laisse ainsi décliner : (i) le style sémiotique est ici **ascendant** et du point de vue aspectuel : **paroxystique**, dans la mesure où l'accélération et la tonalisation se multiplient, se renforcent, sans doute fort obscurément, l'une l'autre ; (ii) le régime de vie désigne ici les corrélats extensifs du style, c'est-à-dire la "physionomie" du partage afférent aux grandeurs admises dans le champ discursif ; plus simplement, il est question de caractériser l'état du résultat des inéludables opérations de tri et de mélange qui singularisent le donné ; le régime de vie affirmé par le narrateur est sous le signe de la **participation**, entendue comme limite reçue des opérations de mélange : en effet, la supériorité proclamée de la «*passion du jeu*» n'est pas motivée par une séparation, c'est-à-dire par la mise en place et la préservation d'un *templum*, mais bien par une intégration : «*Je soutiens que la passion du jeu est la plus noble de toutes les passions, parce qu'elle*

⁴⁹ W.Benjamin, *Charles Baudelaire, un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1982, p.187.

*les comprend toutes. (...) J'ai cent vies en une seule.» (iii) la forme de vie, nous l'avons définie ailleurs comme la primauté accordée par le discours à telle sous-dimension intensive ou extensive ; pour le texte de Gourdon il est clair que sa grammaire propre est : (i) plutôt intensive qu'extensive ; (ii) plus sensible dans ce passage à la célérité qu'à la tonicité ; (iii) plus attentive au resserrement extrême de l'«étoffe du temps» — «Une suite de coups heureux me donne plus de jouissances que ne peut en avoir, en plusieurs années, l'homme qui ne joue pas...» — qu'à la spatialité. À ce sujet, c'est le poème en prose de Baudelaire qui nous fournit une piste : l'adresse sémiotique de l'espace du jeu est celle de ce que *Sémiotique 1* désigne comme l'espace utopique : à propos de la «demeure souterraine, éblouissante, où éclatait un luxe dont aucune des habitations supérieures de Paris ne pourrait fournir un exemple frappant.» Baudelaire ajoute aussitôt : «Il me parut singulier que j'eusse pu passer si souvent à côté de ce prestigieux repaire sans en deviner l'entrée.» Nous retrouvons ici le motif pascalien de l'**invisibilité de l'éclat** tel qu'il est développé dans le texte intitulé *L'ordre des corps, l'ordre des esprits, l'ordre de la charité*⁵⁰. motif que nous concevons comme un corollaire de la partition de l'espace tensif en régions contrastées et possiblement étrangères l'une à l'autre. Précisons enfin, puisque ce travail se voudrait une contribution à la sémiotique discursive, que ce motif de l'invisibilité de l'éclat est un oxymoron pour le style implicatif, mais un enthymème pour le style concessif : le style implicatif recevra ce motif en l'enregistrant comme concessif : **bien que telle grandeur soit éclatante, elle demeure invisible**, tandis que pour le style concessif elle sera admise comme nécessaire : **telle grandeur demeure invisible précisément parce qu'elle est éclatante**. Les figures dites de rhétorique sont sujettes à vicissitudes en raison de leur appartenance à l'espace tensif, lui-même différencié. Nous y reviendrons. Dans la même perspective, la problématique des points de vue est n'est subjectale qu'en apparence : c'est la position occupée dans l'espace tensif qui détermine le point de vue — et non l'inverse⁵¹.*

La tripartition [style ® régime ® forme] n'est pas sans ressemblance avec la tripartition chère aux historiens [long terme ® moyen terme ® court terme] en ce sens

⁵⁰ Pascal, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard/La Pléiade, 1954, pp.1341-1342.

⁵¹ Il en va de même du point de vue subjectif. Selon Bachelard : «*Le rocher est indispensable pour contempler la mer. La contemplation est mal fixée sur les plages. Il faut nichier dans un trou de la falaise pour dominer les puissances de l'Océan. Ainsi le veut la dialectique élémentaire du centre et de la contemplation.*» (in *La terre et les rêveries de la volonté*, Paris, José Corti, 1988, p.383.)

que : (i) le style sémiotique est coextensif au discours envisagé, qu'il est isotopant si ce n'est que l'isotopie greimassienne est du ressort de la seule extensité, tandis que le style fait ici fonction de clef intensive, ou si l'on veut "musicale" ; (ii) le régime de vie en statuant sur l'extensité arrête une partition, accusée ou récusée, ici assertant le fossé séparant l'homme qui joue de celui qui ne joue jamais ; (iii) la forme de vie formule la règle présumée par la direction stylistique, ici une accélération, une impatience affirmant l'**indispensabilité** de l'excès : «*Ces joies, vives et brûlantes comme des éclairs, sont trop rapides pour me donner du dégoût, et trop diverses pour me donner de l'ennui.*» Ces catégories s'interdéfinissent les unes les autres en ce sens qu'elles saisissent des degrés distincts d'étendue discursive : (i) la catégorie du style est holistique ; (ii) celle du régime de vie rémunère ce que nous aimerions appeler la légitime attente paradigmatique : l'incommensurabilité des vécus respectifs du joueur et du non-joueur selon le joueur ; (iii) enfin, la forme de vie, comme au premier plan, "fait voir" les valences au travail, sinon en travail. La typologie des points de vue convenant à la sémiotique discursive comprendrait donc l'intégralité, la partitivité et la localité.

La peau de chagrin de Balzac développe avec le personnage du vieil antiquaire une forme de vie symétrique et inverse de celle du joueur évoquée par Gourdon. En effet, jusqu'à sa rencontre avec le vieil antiquaire, Raphaël de Valentin n'est qu'un joueur occasionnel, mais le discours du vieil antiquaire et le pacte que ce dernier propose à Raphaël représentent un changement d'échelle, le passage de l'occurrence, *jouer parfois*, à la récurrence, *jouer sans discontinuer*. C'est la persistance-persévérance de la vie elle-même qui devient l'enjeu du jeu, de même que, moyennant une révolution sans reste des valences directrices, c'est la consommation précipitée, joyeuse, extatique du temps et de la vie qui était promue comme enjeu suprême dans la vision du joueur de Gourdon.

En effet, il ne suffit pas de dire que ces deux formes de vie **s'opposent**. Toutes les oppositions sont bien loin de se valoir et les nuances distinguant les différents courants du structuralisme sont relatives à la prévalence décidée en faveur de telle ou telle opposition. Pour ce qui nous concerne, ce sont les oppositions informant tantôt telle dimension tensile, tantôt telle sous-dimension, que nous recevons comme décisives. Mais surtout nous tenons à souligner que, en vertu de la dépendance de la forme à l'égard de la déformabilité, nous substituons, après catalyse, à la notion d'opposition celle d'**intervalle** munie de son paradigme de référence, à savoir la tension entre l'intervalle joignant les sous-contraires [$s_2 \Leftrightarrow s_3$] et celui

joignant les contraires [S₁↔S₄], et nous escomptons de cette distension qu'elle émane les objets primordiaux, affectants, intimes de la syntaxe tensive, à savoir : (i) le **manque** si l'intervalle [S₁ ↔ S₄] est rabattu sur l'intervalle [s₂ ↔ s₃] ; (ii) l'**excès** si l'intervalle [s₂ ↔ s₃] est rabattu sur l'intervalle [S₁ ↔ S₄]. Le mérite de cette mise en place, s'il nous appartient de le dire, est de prolonger l'intrication de la qualité et de la quantité posée par Hjelmslev dans les dernières pages de la *Catégorie des cas*, mais absente — on peut le regretter — des *Prolégomènes*.

Selon ses propres termes, le vieil antiquaire «*âgé de cent deux ans*», mais l'âge dans son cas, loin de l'affaiblir, l'a fortifié *puisque* «*[il] se tenait debout, immobile, inébranlable comme une étoile au milieu d'un nuage de lumière...*», a préféré l'**étendue** à l'**éclat** ; le vieil antiquaire en fournit une analyse que l'on peut considérer comme déjà sémiotique, sinon même comme déjà greimassienne : «*L'homme s'épuise par deux actes instinctivement accomplis qui tarissent les sources de son existence. Deux verbes expriment ces deux causes de mort : VOULOIR et POUVOIR.*

*Entre ces deux termes de l'action humaine, il est une autre formule dont s'emparent les sages, et c'est à elle que je dois le bonheur et la longévité. Vouloir nous brûle et Pouvoir nous détruit ; mais SAVOIR laisse notre organisation dans un perpétuel état de calme. (...)*⁵²»

Il a même soin de préciser qu'il s'est interdit tout **excès** : «*Aussi, rien d'excessif n'a froissé ni mon âme ni mon corps.*» À hauteur des sous-dimensions, et pour ce qui regarde l'intensité, il a fait choix : (i) du **ralentissement** en se maintenant, aspectuellement parlant, «*dans un perpétuel état de calme*» ; nous rappellerons seulement ici que la configuration de l'**état** est, du point de vue tensif, la limite de la décélération pour autant que l'état est justiciable d'une vitesse évaluée comme **nulle** par le[s] sujet[s] ; (ii) de l'**atonisation** puisque Balzac affirme à son propos : «*En broyant les chagrins et les peines humaines sous un pouvoir immense, cet homme devait avoir tué les joies terrestres*⁵³.» Pour ce qui regarde l'extensité, notre vieil antiquaire a fait choix : (i) selon ses propres termes, de la «*longévité*» eu égard à l'anatomie et la physiologie mythiques qu'il convoque à l'appui de son propos : «*En deux mots, j'ai placé ma vie, non dans le cœur qui se brise, non dans les sens qui s'émoussent, mais dans le cerveau qui ne s'use pas et survit à tout*⁵⁴.» ; (ii) la spatialité concordante est évidemment celle de l'**ouvert** : «*Mes pieds ont foulé les*

⁵² H. de Balzac, *La peau de chagrin*, Paris, Le Livre de poche, 1992, p. 58.

⁵³ *ibid.*, p. 47.

⁵⁴ *ibid.*, p. 58.

*plus hautes montagnes de l'Asie et de l'Amérique*⁵⁵.» Afin de prévenir tout malentendu, il convient de préciser que la spatialité figurative est fermée aussi bien pour le joueur que pour le vieil antiquaire puisque c'est celle de l'espace utopique. Nous l'avons déjà indiqué en exploitant les indications fournies par Baudelaire dans *Le joueur généreux*, mais Raphaël de Valentin n'accède au "musée" du vieil antiquaire que grâce à l'intervention d'un tiers : «*Voyez, Monsieur, voyez !... Nous n'avons en bas que des choses fort ordinaires ; mais si vous voulez prendre la peine de monter au premier étage, je pourrai vous montrer de fort belles momies du Caire, plusieurs poteries incrustées, quelques ébènes sculptées, vraie renaissance, récemment arrivés et qui sont de toute beauté...*»⁵⁶ Si la spatialité figurative est close, il est difficile d'identifier la spatialité figurale habitée par le joueur dans la mesure où elle est ambiguë : en effet, il est bien question de la conjonction avec les «joies» et les «jouissances», mais ces dernières sont signifiées par la direction tensive retenue : (i) selon la **saisie** rétensive, elles sont **potentialisées** ; (ii) selon la **visée** protensive, elles sont **actualisées**. Tel est le sens que nous attribuons aux affirmations réitérées du joueur : «*Je jouis par l'esprit, c'est-à-dire de la façon la mieux sentie et la plus délicate.(...) J'ai les jouissances en esprit et je n'en veux pas d'autres.*» La spatialité est **fermée** si on la rapporte aux grandeurs réalisées, **ouverte** aux mêmes grandeurs, mais déréalisées. Compte tenu de cette incertitude relative, les polarisations tensives entre le joueur et le vieil antiquaire se présentent ainsi :

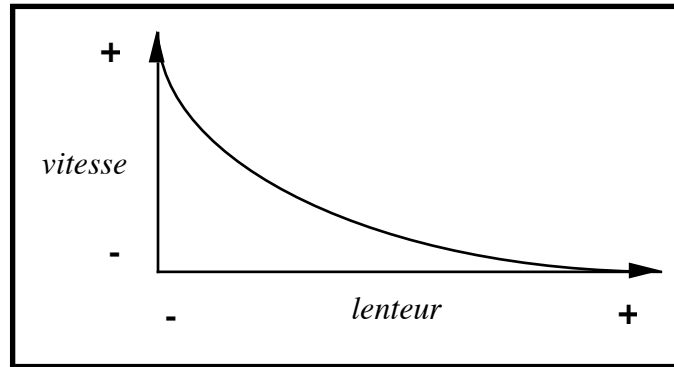
<i>acteurs</i> <i>dimensions</i>	le joueur	le vieil antiquaire
<i>intensité</i>	tempo → accélération	→ ralentissement
	tonicité → tonalisation	→ atonisation
<i>extensité</i>	temporalité → instantanéité	→ longévité
	spatialité → ?	→ l'ouvert

⁵⁵ *ibid.*

⁵⁶ *ibid.*, p.33.

La linguistique considère la phrase comme la limite “naturelle” de l’analyse, même si l’anaphore et la cataphore, les concordances diverses, la ritualisation de certains genres invitent incessamment à l’outrepasser. La sémiotique greimassienne avec notamment le concept d’isotopie s’est affranchie de cette limite, mais sans peut-être en discerner toutes les retombées. L’hypothèse du schématisme tensif admet une double assiette paradigmatique : (i) l’alternance entre les deux styles sémiotiques : l’ascendance et la décadence ; (ii) le commerce des modes d’existence en discours tel qu’il est appréhendé dans *Tension et signification*. Le recoupement de ces deux données produit des effets de discours incessants, et singulièrement le renversement réciproque de l’implication et de la concession, que nous recevons comme le point aveugle, “poïétique”, parfois redouté, de la rhétorique argumentative.

L’articulation de la valeur en valences distinctes pour ce qui regarde les dimensions et ordonnées pour ce qui regarde la transition analytique de la dimension vers les sous-dimensions qu’elle contrôle projette une **ambivalence** systémique que le procès discursif résout en arrêtant une **prévalence** qui le singularise autant qu’elle le dynamise. Examinons d’abord le réquisit de l’ambivalence. Le progrès, voire la profondeur, d’une dimension ou d’une sous-dimension peut être envisagé en concevant les traits moins comme des données fixes ou fixées que comme des opérations, à savoir comme accroissement **et/ou** comme diminution. Ce qui suppose le réajustement suivant de la notion reçue d’opposition : cette dernière demande, de notre point de vue, une double catalyse : (i) la reconnaissance d’une **direction** ; (ii) la prise en compte de la **mesure de l’intervalle** $[s_1 \hat{U} s_2]$. Ainsi, si nous nous attachons au *tempo*, l’accélération peut certes être exprimée comme telle, ou bien comme diminution de la lenteur, de même que la décélération peut être vécue et “discourue” comme accroissement (Baudelaire) de la lenteur, soit :



Bref, la concession n'est pas un supplément, mais un complément : elle est indispensable afin de ménager au discours la prérogative qui semble la sienne, à savoir la tâche de résoudre l'ambivalence de la structure en prévalence discursive assumée. Cette résolution est l'affaire de la **mélioration** et de la **péjoration** discursives, dont nous avons examiné ailleurs les ressorts. Trois arguments peuvent être invoqués : (i) cette structure est **commutative**, c'est-à-dire distensive, accomplissant ce prodige, à la fois dérisoire et inappréciable, de changer les *plus* en *moins*, les *moins* en *plus* ; (ii) elle respecte la déhiscence entre le *-able* et le *-é* : «(...) *il n'y a, pour le calcul de la théorie, aucun système interprété, mais seulement des systèmes interprétables*⁵⁷.» (iii) elle est, nous semble-t-il, conforme à l'intuition en vertu de laquelle, en dernière instance, "au bout des choses", le sens doit être exprimé positivement, doit faire "ce qu'il faut" pour s'exprimer en **plénitude**, éventuellement excessive.

Attachons-nous maintenant au rôle des modes d'existence. Les discours s'affrontent les uns les autres, se censurent, se détruisent s'ils croient être en mesure de le faire en toute impunité, se redoublent les uns les autres. L'insularité discursive n'étant pas de mise, les discours, engagés dans une mêlée discursive qui ne se relâche pas, potentialisent les prévalences autres qu'ils rencontrent, ce qui nous permet de produire une définition discursive de la concession : deux discours [D₁] et [D₂] étant donnés, la concession permet au discours [D₂] de formuler une relation de dépendance [r] dans les termes de [D₁]. Revenons au dialogue à peine imaginaire du joueur de Gourdon et du vieil antiquaire de Balzac. Si la logique de l'opposition binaire, celle du carré sémiotique, était seule en cause, le discours du joueur s'opposerait à celui du vieil antiquaire comme un discours de plénitude à un

⁵⁷ L. Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du discours*, Paris, Les Editions de Minuit, 1971, p.141.

discours de viduité, chacun muni de son enthymème péremptoire et exclusif : (i) dans le discours du joueur, [D₁], la «jouissance» est définie par la réalisation et sa potentialisation ; (ii) dans le discours du vieil antiquaire, [D₂], la «jouissance» est définie par l'actualisation : «(...) *je n'ai jamais rien désiré, j'ai tout attendu.*» Or le vieil antiquaire ne choisit pas l'implication, mais bien la concession : «*Aussi, rien d'excessif n'a froissé ni mon âme ni mon corps. Cependant, j'ai vu le monde entier. (...) J'ai tout obtenu parce que j'ai su tout dédaigner. (...) La pensée est la clef de tous les trésors. (...)*»⁵⁸ L'adverbe concessif “cependant” en position d'exposant indique que l'implication propre à [D₂] est convertie, par déférence ou révérence à l'égard de [D₁], en concession comme si cette mise en discours était justiciable de la paraphrase suivante : *je n'ignore pas la logique conjonctive immanente à [D₁] et je ne méconnaiss pas non plus que [D₁] soit le discours dominant, le discours doxal, aussi, à seule fin de concilier et la règle et l'événement, qui vient démentir la règle énoncée par [D₁], et l'événement reconnu par [D₂], j'adopte le tour concessif qui syncrétise la règle et tel démenti indiscutable.* La concession manifestée en [D₂] permet en somme de “faire coup double” : avisée, elle reconnaît la prééminence de [D₁] sur [D₂] tout en énonçant l'événement comme singularité irréductible. De sorte que dans l'emploi de la concession la part revenant à la coopération et celle revenant à l'adversité intersubjectives semblent à peu près s'équilibrer. Bref, la concession est une «variété» discursive. On comprend également pourquoi l'implication est demeurée, malgré les trésors d'ingéniosité dépensés, le “talon d'Achille” du carré sémiotique puisqu'on attendait des termes retenus qu'ils autorisent une opération qui n'était pas de leur ressort.

3.5 les deux sémantiques

Selon l'hypothèse du schématisme tensif, la signification en discours naît au point de rencontre en la valeur d'une valence intensive et d'une valence extensive. Selon un raccourci commode, nous avons admis que le sens composait l'une avec l'autre la **mesure** propre à l'intensité et le **nombre** propre à l'extensité. C'est déjà suggérer que cette rencontre ne va pas tout à fait de soi : en effet, si l'on admet que les dynamiques internes de chacune des deux dimensions tensives sont distinctes, leur ajustement en la valeur, au moins en première approximation, fait problème.

3.5.1 sémantique de l'intensité

⁵⁸ *ibid.*, pp. 58-59. (C'est nous qui soulignons.)

Envisageons d'abord le cas de l'intensité — de l'affect. Dans la mesure où l'intervalle de référence est [éclatant ↔ faible], nous admettrons être en présence d'un **principe**, à peine concevable, à peine formulable, **de démesure** qui n'entend connaître que le superlatif, «*das Höchste*» selon Hölderlin dans ses commentaires d'*Antigone* et d'*Œdipe*. Ce qui importe ici, ce n'est pas l'existence du superlatif, mais la reconnaissance de la **centralité** extatique du superlatif pour la dimension de l'intensité. Selon Greimas, l'attente et la nostalgie se partageraient la direction de la vie affective, mais seule la double catalyse : attente de l'éclat, nostalgie de l'éclat, autorise cette double royauté. Une page saisissante des *Cahiers* de Valéry retient justement l'excès comme invariant des retentissements que la violence du survenir détermine chez le sujet d'état :

«(...)

Nouveauté, Intensité, soudaineté, complexité, Excès, Ecart sont donc les improbables — subjectifs (et physiologiques) dont les uns sont improbables p[ar] rapport à l'état ou accommodation présents, les autres p[ar] rapport aux potentiels de mémoire ou d'acte, les autres p[ar] rapport à l'organisation humaine. Autant d'**attentes** de diverses espèces.

Le **nouveau** exorbite du souvenir.

L'**intense** excède les énergies et les matériaux organisés.

Le **soudain** viole les ordres de vitesse ou de transmission (agit avant accommodation).

Le **complexe** excède la coordination — et met en défaut la fonction de réduction qui abaisse le nombre des variables. (...) ⁵⁹»

Il semble que ce que l'on appelle à tort ou à raison le “sens commun” soit *grosso modo* du même avis. Ne suffit-il pas de demander : qu'est-ce qui est **à croire** : le croyable ou bien l'incroyable ? qu'est-ce qui est **à supporter** : le supportable ou bien l'insupportable ? L'intensité au titre de la dimension et la tonicité au titre de la sous-dimension sont ici hautement déterminantes. Le champ discursif propre à l'intensité fonctionne comme un filtre : qu'il les accueille ou qu'il les repousse, les objets doivent comporter un coefficient d'éclat, convertible aussitôt en «*manque de*

⁵⁹ P.Valéry, *Cahiers*, tome 1, Paris, Gallimard/La Pléiade, 1973, *op. cit.*, p. 1013). Sans traiter la question comme elle le mérite, c'est-à-dire celle relative à l'énigme de l'**inégalité** heuristique des textes, nous considérons que la relation entre le texte-objet et le commentaire doit être renversée : ce n'est pas le texte commentant qui éclaire, bien qu'il y prétende, le texte commenté, mais bien l'inverse. Pour le dire sans façon, les grands écrivains sont de grands analystes, et la sémiotique demeure leur débitrice. Leur justesse est autant affaire de contenu que d'expression.

proportion» (Pascal). Nous avons tenté ailleurs une analytique raisonnée de l'affect. Elle demeure délicate parce que la valeur intensive apparaît comme le **produit**, et non la simple addition ou juxtaposition, de la sub-valence de *tempo* et de la sub-valence de tonicité⁶⁰. À défaut d'une telle supputation, les vécus extatiques, vertigineux de la valeur resteraient inconcevables.

Nous avancerons deux singularités du plan de l'expression en français indiquant la présence, tantôt manifeste, tantôt latente, de la démesure au titre de régissante, de pivot de la sphère de l'intensité. Le redoublement exprimé de telle grandeur la dénote comme **tonique** et polarise aussitôt la grandeur non redoublée comme **atone**. Dans *La terre et les rêveries de la volonté*, G. Bachelard cite une page divinatrice de Michaux **mesurant** l'intervalle tensif séparant l'**atone** colère de la **tonique** «colère-colère» :

«Pour faire du mal à une vieille fille, écrit Michaux, la moindre colère, pourvu qu'elle soit vraie, suffit, mais attraper une montagne devant soi dans les Alpes, oser l'attraper avec force pour la secouer, ne fût-ce qu'un instant ! La grandiose ennuyeuse qu'on avait depuis un mois devant soi. Voilà qui mesure ou plutôt qui démesure l'homme.

Mais pour cela il faut une colère-colère. Une qui ne laisse pas une cellule inoccupée (une distraction même infime étant catégoriquement impossible), une colère qui ne peut plus, qui ne saurait même plus reculer (et elles reculent presque toutes, quoi qu'on en dise, quand le morceau est démesurément gros).

Ce me sera donc tout de même arrivé une fois. Oh ! je n'avais pas à ce moment-là de griefs contre cette montagne, sauf sa sempiternelle présence qui m'obsédait depuis deux mois. Mais je profitai de l'immense puissance que mettait à ma disposition une colère venue d'une lance portée contre ma fierté. Ma colère en son plein épanouissement, en son climax, rencontra cette grosse gêneuse de montagne qui, irritant ma fureur, l'immensifiant, me jeta, transporté, impavide, sur la montagne comme une masse qui eût pu réellement en trembler. (...)»⁶¹.

La colère selon Greimas est narrative, motivée, programmatique ; au titre de la saisie, elle procède d'une offense grave ; au titre de la visée, elle accuse l'absence d'une réparation ajustée, proportionnée à l'offense. Mais la «colère-colère» selon

⁶⁰ L'adage reçu selon lequel *le tout est supérieur à la somme des parties* attend — toujours — un début d'explication. L'hypothèse que nous avançons conserve une part certaine d'obscurité, mais elle présente du moins le mérite de saisir la littéralité de l'énoncé.

⁶¹ G. Bachelard, *La terre et les rêveries de la volonté*, Paris, José Corti, 1988, pp. 377-378.

Michaux, maître ès-colères, n'a pas d'histoire ; elle est de l'ordre du survenir et non du provenir ; elle dénonce le scandale primordial de toute présence, au nom sans doute de cet «*esprit de mécontentement de tout ce qui existe*» dont parle Baudelaire à propos de Wagner. Si la colère narrative est raisonnée ou, comme l'on a coutume de dire, "compréhensible", la «*colère-colère*» est gratuite, sinon gracieuse, et si elle contracte quelque dépendance, c'est uniquement à l'égard de la **prosodie intime** qui la chiffre. Un "poème en prose" de Michaux s'efforce, si l'expression est tolérée, de démêler les arcanes de la «*colère-colère*»⁶².» :

Colère

La colère chez moi ne vient pas d'emblée. Si rapide qu'elle soit à naître, elle est précédée d'un grand bonheur, toujours, et qui arrive en frissonnant.

Il est soufflé d'un coup et la colère se met en boule.

Tout en moi prend son poste de combat, et mes muscles qui veulent intervenir me font mal.

Mais il n'y a aucun ennemi. Cela me soulagerait d'en avoir. Mais les ennemis que j'ai ne sont pas des corps à battre, car ils manquent totalement de corps.

Pendant, après un certain temps, ma colère cède... par fatigue peut-être, car la colère est un équilibre qu'il est pénible de garder... Il y a aussi la satisfaction indéniable d'avoir travaillé et l'illusion encore que les ennemis s'enfuirent renonçant à la lutte⁶³.

Si la colère narrative est dite doxale, la «*colère-colère*» est paradoxale, mais surtout la première est référentielle et réalisante, tandis que la seconde est donnée comme virtuelle : «*Mais il n'y a aucun ennemi. Cela me soulagerait d'en avoir.*»

La seconde singularité discursive consiste dans le fait que les valences tensives **en discours** — et apparemment elles seules ! — désignent tantôt l'excès, tantôt l'insuffisance, et pour ainsi dire jamais tel degré noté dans les dictionnaires. Pour G. Brelet dans son ouvrage *Le temps musical*, auquel nous avons fait déjà appel, le *tempo*, dès lors qu'il n'est plus référé à une «*unité naturelle*» de décompte, le rythme cardiaque, le rythme respiratoire, le rythme de la marche,... doit être appréhendé comme détermination méritoire de l'exacte durée de l'œuvre : «*Ce que l'interprète doit découvrir en l'œuvre musicale, c'est ce mouvement en un sens ni lent ni rapi-*

⁶² Dans une conférence intitulée, *L'Avenir de la poésie*, H. Michaux prend ainsi position : «*Sans en avoir l'air je répons de la sorte à la question. "Où va la Poésie ?" Elle va à nous rendre habitable l'inhabitable, respirable l'irrespirable.*» in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard/La Pléiade, 1998, p. 969.

⁶³ *Ibid.*, p.477.

de, car il est nécessaire en sa lenteur et en sa rapidité, qui en exprime la texture originale et ne fait qu'un avec elle, comme s'il en était l'âme. L'on ne saurait en effet parler de la lenteur ou de la rapidité du mouvement musical s'il est vrai qu'il soit strictement individualisé ; ce mouvement parfait qui nous apparaît comme le seul concevable, on ne peut le qualifier, semble-t-il, de lent ou de rapide que par une détermination extrinsèque, en le subordonnant à une quelconque unité extérieure⁶⁴.» La justesse, conçue comme tel “nombre d'or” entre *tempo* et durée, **virtualise** la différence constitutive des valences, et cette différence ne fait retour dans le champ discursif, ici évaluatif, que sous les modalités tensives du **trop** ou du **pas assez** : «N'est-il pas vrai d'une certaine manière que nous n'avons l'impression de lenteur ou de rapidité en entendant une œuvre que si son mouvement est **trop** lent ou **trop** rapide, c'est-à-dire lorsque le temps musical n'est qu'incomplètement présent⁶⁵.» De sorte que lent ou rapide, long ou bref, si et seulement s'ils valent comme directions stylistiques, appellent les catalyses canoniques :

- lent \approx **trop** lent \rightarrow alangui ;
- rapide \approx **trop** rapide \rightarrow précipité ;
- long \approx **trop** long \rightarrow longuet ;
- bref \approx **trop** bref \rightarrow écourté.

⁶⁴ G.Brelet, *Le temps musical*, op. cit., pp.386-387.

⁶⁵ *Ibid.*, p.387. Les conclusions de G.Brelet, auxquelles on pourrait joindre certaines remarques de V.Jankélévitch, dénoncent les limites d'un certain **usage**, malheureusement toujours en vigueur, du binarisme : «(...) la rapidité du flegmatique est languissante comme est impulsive et pleine d'élan la lenteur du sanguin. Or, que sont la vraie lenteur et la vraie rapidité sinon avant tout le respect du caractère, de l'essence de la rapidité et de la lenteur ? Certains compositeurs font preuve d'une vocation très accusée pour l'une ou pour l'autre, découvrent le temps musical à l'intérieur de l'**allegro** ou de l'**adagio**. Stravinsky par exemple construit la forme sonore avec plus d'aisance dans les mouvements vifs que dans les mouvements lents, sans doute parce que le développement est chez lui de nature rythmique plutôt que mélodique. Mozart au contraire n'épanouit vraiment ses dons mélodiques que dans l'**andante** ou l'**adagio** ; et s'il reste lui-même dans les mouvements vifs, c'est précisément qu'en eux aussi est préservée cette naturelle lenteur de la mélodie mozartienne. Nous dirions très volontiers qu'il est deux types de scherzos : le type **allegro** et le type **andante** ; (...)» (*ibid.*, p. 388). S'il faut en croire Nietzsche, chaque langue serait dirigée par un *tempo* préférentiel : ainsi il estimait que la langue allemande était — à l'exception, relative, de Lessing — incapable de vivacité : «L'Allemand, dans sa langue, est à peu près inapte au **presto** ; on en conclura avec justesse qu'il n'est pas moins inapte à nombre des **nuances** les plus exquises et les plus audacieuses de la pensée libre, de la pensée émancipée. (...) Mais comment, fût-ce dans la prose de Lessing, la langue allemande parviendrait-elle à imiter l'allure d'un Machiavel qui, dans son **Prince**, nous fait respirer l'air sec et subtil de Florence et ne peut se retenir d'exposer les questions les plus graves au rythme d'un indomptable **allegro**, non sans prendre un malin plaisir d'artiste à oser ce contraste : une pensée soutenue, difficile, dure, dangereuse et un rythme galopant, d'une bonne humeur endiablée.(...)», in *Par-delà bien et mal*, Paris, Gallimard, 1971, pp. 47-48.

Ouvertes ou dissimulées, la mélioration et la péjoration, lesquelles sont, selon une expression empruntée à Saussure, «*le[s] seul[s] fait[s] que [le discours] met en jeu du commencement à la fin*», doivent être rapportées à cette dialectique, sinon à cette poétique des intervalles, qui ici sublime, «*démésure*» dirait Michaux, pour le meilleur et pour le pire, les sous-contraires en contraires.

Sous ces conditions, certain paradoxe de la durée devient intelligible, et par décalque de la formule *qui perd gagne*, il arrive que tel qui pensait de bonne foi abrégé de fait allonge : «*Il est absurde d'amender les symphonies de Malher et de Bruckner par des coupures qui, selon l'expression de Klemperer, allongent leurs mouvements au lieu de les raccourcir.*»⁶⁶ En second lieu, le dynamisme structural en discours, loin de se fonder sur la morne, lassante opposition des sous-contraires [long vs bref] par exemple, en appelle à l'élan, au ressaut qui déporte, emporte, excède tel sous-contraire vers le contraire qui est son superlatif de droit ; d'un mot, à la logique sommaire de l'implication recommandant d'**abrégé le long** et d'**allonger le bref**, l'*energeia* structurale prend pour mots d'ordre tantôt d'**abrégé le bref**, tantôt d'**allonger le long** ! Cette syntaxe concessive **et** excessive est l'une des clefs permettant de comprendre en partie pourquoi la durée est devenue l'objet figural de l'écriture musicale contemporaine, pourquoi elle s'impose, selon Adorno, comme le «*rêve de la musique*». Pour ce dernier, l'écriture classique était d'une part sous le signe de la **concentration**, catégorie tensive par excellence : «*(...) même la période de Bach eut encore bien du mal à donner à la musique une réelle extension temporelle*⁶⁷.» ; d'autre part, pour ce qui regarde la direction tensive, c'est-à-dire l'alternance entre la **saisie**, dirigée par le **déjà**, et la **visée**, dirigée par le **pas encore**, l'écriture classique a opté pour la saisie : «*Les premiers mouvements de l'Héroïque, de la Pastorale, de la Neuvième ne sont au fond qu'un commentaire de ce qui se produit dans leurs premières mesures. (...) C'est d'elle [la logique inattaquable de cet art] qu'a découlé la loi organique fondamentale à laquelle Beethoven n'a pu se soustraire même dans la Neuvième, cette loi qui imposait la concentration des idées essentielles dans les premières mesures, dans le thème, et qui faisait surgir l'organisme entier, déjà tout achevé, de ces premières mesures*⁶⁸.» À l'inverse, «*[l]a symphonie épique, elle savoure le temps, s'abandonne à lui (...) elle*

⁶⁶ T.W. Adorno, *Malher, une physiologie musicale*, op. cit., p.113.

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ *Ibid.*, p.99. Adorno emprunte ces lignes à Paul Bekker, *Gustav Malhers Sinfonien*, Berlin, 1921, p. 16.

voit dans la durée elle-même l'image du sens, (...) »⁶⁹ Les “longueurs” de Schubert,⁷⁰ de Mahler pour la musique, celles de Proust pour la littérature deviennent infiniment problématiques pour des énonciateurs soumis par ailleurs à une accélération, apparemment sans terme, des performances : «(...) Mahler fait frémir ceux qui lui ont survécu de cinquante ans comme un voyage en bateau fait frémir les habitués de l'avion.»⁷¹ Toujours selon Adorno, le dilemme passionnel adressé à l'énonciateur ne concerne plus l'attente et la nostalgie, mais vient diviser l'attente en dégageant l'**impatience** au titre de corrélat thymique du «*temps accéléré des symphonies de Beethoven*» et une **patience** «*sans réserve*» au titre de corrélat thymique de la «*généreuse extension temporelle de la musique de Mahler*». Tandis que la patience accueille, reçoit la durée, comme si le temps à venir était **déjà** révolu, l'impatience, toute crispée, la rejette et littéralement la “vomit”.

On le voit : le point de vue structural consiste, autant que faire se peut, à résoudre les oppositions, ainsi que les incompréhensions et les détestations qui généralement les accompagnent et auxquelles même les plus grands parfois cèdent,⁷² en réciprocités. La centralité du superlatif est conséquente puisqu'elle apparaît dérivable de la prééminence des styles sémiotiques interdéfinis. Le réseau suivant regroupe ces données en s'attachant à la durée :

<i>catégories</i> / <i>styles</i>	style implicatif	style concessif
<i>objets</i>	la mesure	la démesure
<i>opérations</i>	substitution concentrante des sous-contraires aux contraires	substitution étendante des contraires aux sous-contraires
<i>catalyses</i>	le long ≈ trop long	le long ≈ trop court

⁶⁹ *Ibid.*, p.112.

⁷⁰ On connaît le mot de Stravinsky à propos de Schubert : «*Qu'on ne vienne pas me parler de longueurs quand je suis au paradis !*», cité par L.Rebatet, *Une histoire de la musique*, Paris, Bouquins-Robert Laffont, 1979, p.375.

⁷¹ *ibid.*, p.113. L'opposition «*dramatique*» vs «*épique*» développée à propos de la musique par Adorno équivaut *grosse modo* à l'opposition “classique” vs “moderne”.

⁷² À l'exemple de Goethe déclarant : «*J'appelle classique ce qui est sain et romantique ce qui est malade.*»

La sémantique intensive serait caractérisée : **(i)** du point de vue paradigmatique par la centralité affectante du superlatif ; **(ii)** du point de vue syntagmatique par les destins possibles de l'excès, tantôt expecté, tantôt récusé, destins qui se manifestent en discours comme des formes de vie. Comme tout ensemble paradigmatique, la sémantique extensive doit pour "exister", c'est-à-dire pour accéder au champ discursif, présenter une physionomie différente, se déployer dans une ambiance tout autre. C'est ce que nous proposons maintenant d'établir.

3.5.2 sémantique de l'extensité

Nous avons déjà indiqué que la dimension de l'extensité admettait pour intervalle de référence [concentré vs diffus] et pour sous-dimensions la temporalité et la spatialité. Si une seule grandeur est concernée, l'opposition [concentré vs diffus] semble amplement suffisante, mais dans la mesure où les grandeurs traitées par les discours sont compliquées, délicates, parfois retorses, nous distinguons entre une extensité **partitive** et une extensité **comptable**, ou encore numérique, relative aux grandeurs complexes. Pour la première, les opérations ordinaires et incessantes d'ajout ou de retrait permettent de rendre compte d'un déplacement vers le pôle diffus dans le cas de l'ajout, vers le pôle concentré dans le cas du retrait. Pour la seconde, les opérations requises sont les opérations basiques de **tri** et de **mélange**, la première **concentrante**, la seconde **diffusante**. L'extensité comptable se distingue de l'extensité partitive à un double titre : **(i)** elle porte sur des classes, des groupements, des paquets,... en fixant les critères d'appartenance ; **(ii)** elle procède au recensement des grandeurs en recourant aux écarts grammaticalisés ou lexicalisés du nombre : *aucun, un seul, plusieurs, la plupart, quasiment tous, tous* — dans la durée et/ou dans l'espace.

Pour le point de vue immanent, que l'on doit maintenir aussi longtemps qu'il fournit des éléments pertinents de réponse, mais pas plus, le choix de telle opération extensive pose l'autre comme objet discursif : en effet, quel est l'objet d'un tri en cours sinon quelque mélange antérieur ? quel est l'objet d'un mélange en cours sinon quelque tri antérieur ? Comme Greimas l'avait indiqué, la syntaxe est aussi réflexive et ses opérations sont de mémoire.

De même que nous avons reconnu dans le superlatif le pivot de la sémantique intensive, il nous incombe de rechercher la grandeur assumant la même fonction de centre organisateur dans le cas de la sémantique extensive. De l'ordre du nombre,

ainsi que nous l'avons laissé entendre, cette grandeur doit nécessairement s'intercaler **entre** l'élément singulier qui la défait **et** la série qui l'englobe. Elle est donc de l'ordre du *et ceci et cela*, c'est-à-dire que deux grandeurs mondaines sont saisies **ensemble**, nouées, scellées l'une avec l'autre, et s'imposent comme formant aussitôt une connexité, un couplage, un nexus,... Cette notion, nous aimerions la rapprocher du concept hjelmslevien de «*constellation*» tel qu'il est défini dans les *Prolégomènes* : «*Enfin, les dépendances plus lâches, où deux termes sont dans un rapport réciproque sans que l'un présuppose l'autre seront appelées **constellations***⁷³.» Nous avons le sentiment, mais sans plus, que la «*constellation*» prend en charge la survenue des tensions concessives puisqu'elle admet et affirme un lien : un «*rapport réciproque*», lequel échappe **cependant** à la rationalité structurale : «*sans que l'un présuppose l'autre* ». Tout semble se passer comme si, à l'insu même de Hjelmlev ! les «*interdépendances*» et les «*déterminations*» répondaient du style implicatif et les «*constellations*» du style concessif, pour autant que l'un des deux styles étant posé, l'autre se présente aussitôt comme son parfait "négatif".

Ce qui dès lors accède au champ discursif, ce n'est pas *quelque chose*, mais *quelque rapport entre deux choses*, une transitivité énigmatique et irrécusable : [x → y] affirmant solennellement que [x] ne saurait advenir **sans** [y] et réciproquement. Selon Valéry, ce lien serait d'**analogie** : «*Ce qui ne ressemble à rien est inconnaissable*⁷⁴», mais pour la pensée magique c'est l'omniprésent principe de **causalité** qui remplit cet office. De même, pour Mallarmé, la présence est atteinte, si elle est atteinte, aux dépens de la subsistance des objets mêmes, ainsi qu'il l'indique dans une lettre à Viélé-Griffin : «*Merci de ces hautes pensées, à mon propos ; et d'une grave justesse. Rien là que je ne me dise moi-même, moins bien, en l'éparse chuchoterie de ma solitude ; mais où vous êtes le divinateur, c'est, oui, relativement à ce mot même : **C'est**, titre d'une interminable étude et série de notes que j'ai là sous la main, et qui règne au dernier lieu de mon esprit. Tout le mystère est là : établir des identités secrètes par un deux à deux qui ronge et use les objets, au nom d'une centrale pureté*⁷⁵.»

Cette relativité figurale s'exprime volontiers en proximité, voire en contiguïté, figurative. L'individualité n'a pas pour assiette un ensemble de traits spécifiques,

⁷³ L.Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, op. cit., p. 38.

⁷⁴ P.Valéry, *Cahiers*, tome 1, op. cit., p.994.

⁷⁵ S. Mallarmé, *Correspondance* (1890-1891) Lettre en date du 7 août 1891, Paris, Gallimard, 1973, pp. 292-293.

mais d'abord, peut-être seulement, la **place** qui lui est dévolue : « “*Chaque chose sacrée doit être à sa place*”, notait avec profondeur un penseur indigène. On pourrait même dire que c'est cela qui la rend sacrée, puisqu'en la supprimant, fût-ce par la pensée, l'ordre entier de l'univers se trouverait détruit ; elle contribue donc à le maintenir en occupant la place qui lui revient⁷⁶. » Une sémosis contraignante prend corps en ce sens que la connexité dans le plan du contenu a pour répondant dans le plan de l'expression la proximité, le voisinage induit par la stabilité des places. Si deux “*choses* “vont bien ensemble” (Lévi-Strauss), alors on comprend qu'elles doivent demeurer l'une **à côté de** l'autre, ce qui leur interdit à l'une comme à l'autre toute velléité de divagation.

De même que nous avons reconnu l'improbable excès «*qui démesure l'homme*» au titre d'unité de base de la sémantique affective, de même nous reconnaissons dans le nexus $[x + y]$ l'unité de base de la sémantique effective. Il ne reste plus dès lors qu'à immerger cette unité de base, ce “dual” dans l'espace tensif et attendre pour “voir ce qui se passe”. “En principe”, même si cette locution convient encore peu aux incertaines sciences humaines, la grammaire propre à la dimension de l'extensité est dominée par l'alternance conditionnée du **ou** et du **et**, étant entendu que la conditionnalité serait aux sciences dites humaines ce que l'intraitable nécessité est aux sciences exactes, mais une conditionnalité traitable en vertu de laquelle l'affectivité des “états d'âme” administre l'effectivité des “états de choses”.

Il va de soi que les grandeurs $[x]$ et $[y]$ sont ici des **classes**, dont l'effectif peut se réduire le cas échéant à un seul individu. Si les opérateurs sémiotiques de référence, le **ou** disjonctif et le **et** conjonctif, sont appliqués au nexus de base $[x + y]$, trois cas de figure peuvent être prévus :

- le maintien de $[x + y]$, c'est-à-dire d'une classe **composée** ;
- l'intervention de **ou** qui vient défaire le nexus et projette deux classes **simples**, mutuellement exclusives : $[x]$ et $[y]$; sous ce préalable, la “simplicité” est possible, mais seulement comme seconde ; plus généralement, l'unité de base est définie en fonction des opérations incessantes de tri et de mélange, et non l'inverse ; d'une façon générale, le contenu d'une grandeur doit être tel qu'il permette la variabilité — et la surprise ;
- l'intervention de **et** qui étend le nexus par inclusion de $[z]$ et aboutit à une classe que nous dirons **surcomposée** : $[x + y + z]$;

⁷⁶ Cf. Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, p.17.

Comme les interventions des deux opérateurs sémiotiques de référence sont récursives, deux autres cas de figure peuvent être envisagés :

- l'intervention de **ou** sur une classe simple aboutit à une classe **vide**, c'est-à-dire **vidée** ;
- l'intervention de **et** sur une classe **surcomposée** aboutit à une classe **ouverte**, ou si l'on veut indéfinie, laquelle, après usage de la péjoration, sera désignée comme un "innommable fourre-tout".

Dans ces conditions, les classifications, les taxinomies sont certes paradigmatiques quant à leurs résultats, mais syntaxiques quant aux opérations que ces résultats présupposent. Pour les classifications établies en langue, selon Cassirer, trois directions semblent au principe de la diversité, de l'étrangeté, mieux sans doute : de la "non-universalité" des classes qu'on attendrait, notamment celle des genres qui ne l'est guère : la perception, l'affectivité et l'«*imagination linguistique*⁷⁷.» Comme en cette matière il n'y a pas un point de vue, mais seulement une réciprocity éphémère de points de vue, nous ne pouvons qu'enregistrer l'errance des grandeurs qui entrent ou sortent de telle classe du seul fait qu'un analyste a rapporté arbitrairement l'une à l'autre deux classifications étrangères : «*[dans les langues algonquines] [u]n suffixe particulier (-a) désigne un objet qui unit en lui les propriétés de la vie et du mouvement autonome ; un autre (-i) désigne les objets auxquels ces attributs font défaut. (...) mais la classification n'est pas alors seulement fonction des caractéristiques qui ressortent de l'observation purement empirique ; y contribuent également, de façon décisive, la direction de l'imagination mythique et de l'animation mythique de la nature. Ainsi dans ces langues un grand nombre de plantes — et parmi elles les espèces les plus importantes, comme le maïs et le tabac — font partie de la classe des objets animés*⁷⁸.»

Quand on a dit que, d'une classification à l'autre, le **et** et le **ou** se substituent l'un à l'autre à grands renforts de motivations, on a à peu près tout dit. Les êtres

⁷⁷ Selon Cassirer : «*Cette pénétration du monde du monde des impressions sensibles par les mesures internes du jugement et de l'évaluation fait que dans le langage les nuances théoriques de signification et les nuances affectives de valeur ne cessent tout d'abord de se mêler.*» in *La philosophie des formes symboliques*, tome 1, Paris, Les Editions de Minuit, 1985, pp. 273-274. De son côté, dans l'étude intitulée *Animé et inanimé*, Hjelmslev écrit : «*Donc, si pour le russe, on reconnaît la catégorie de l'«animé», il faut entendre par exemple que cette catégorie comprend, ou peut comprendre, des noms tels que pinók "coup de pied", raz "coup, trepák (nom d'une danse), tuz "as du jeu de cartes" (mais aussi il est vrai, "personne importante, poseur"), tumák "soufflet, gifle" (mais aussi il est vrai "thon") (...)*», in *Essais linguistiques, op. cit.*, p. 225.

⁷⁸ *Ibid.* p. 271.

dits “surnaturels” entrent-ils ou non dans la classe composée des êtres animés ? *«Humboldt voit dans le fait que par ailleurs les astres participent grammaticalement de la même classe que les hommes et les animaux la meilleure preuve qu'ils sont considérés dans la pensée des peuples qui font cette assimilation comme des êtres qui se meuvent par leur propre force et qui, sans doute doués d'une personnalité, dirigent d'en haut la destinée des hommes⁷⁹.»* Du point de vue tensif, l'**événementialité** réside dans l'«étonnement» cher à Baudelaire et du point de vue discursif *stricto sensu* dans la substitution inopinée de la concession à l'implication.

Quels que soient les éléments d'incertitude qui demeurent, il est clair que la sémantique intensive des affects, des variations affectives, et la sémantique extensive des «groupements⁸⁰.» des variations taxinomiques ont des ressorts bien différents, mais cette dualité est plutôt réconfortante. Elle confirme l'hypothèse selon laquelle l'intensité a pour pivot la démesure et ses destins, et l'intensité le nombre et ses destins. Mais cette dualité est au service de l'ajustement de ses composantes. Pour Saussure, la valeur n'appartient pas à un ordre, mais à un entre-deux grâce auquel la similarité “dialogue” avec la dissemblance :

1° par une chose **dissemblable** susceptible d'être **échangée** contre celle dont la valeur est à déterminer ;

2° par des choses **similaires** qu'on peut **comparer** avec celle dont la valeur est en cause.

Ces deux facteurs sont nécessaires pour l'existence d'une valeur. (...)»⁸¹.

Dans son analyse, Saussure se montre, nous semble-t-il, plus sensible au second point qu'au premier parce qu'il lui permet de soumettre la définition d'un terme au principe de l'interdéfinition : *«Dans l'intérieur d'une même langue, tous les mots qui expriment des idées voisines se limitent réciproquement : des synonymes comme **redouter**, **craindre**, **avoir peur** n'ont de valeur propre que par leur opposition ; si **redouter** n'existait pas, tout son contenu irait à ses concurrents⁸².»* Mais la vertu communicative, “centrifuge” de la valeur, rend possible le passage d'un ordre à un

⁷⁹ *ibid.* De même selon Lévi-Strauss citant lui-même un témoignage ethnologique : *«(...) en appelant ces êtres surnaturels, on fausse un peu la pensée des Indiens. Autant que l'homme même, ils appartiennent à l'ordre surnaturel de l'univers, car ils ressemblent à l'homme en ce qu'ils sont doués d'intelligence et d'émotion.(...)»*, in *La pensée sauvage*, op. cit., p. 50.

⁸⁰ Selon Saussure, *CLG*, Paris, Payot, 1962, p.177.

⁸¹ *Ibid.*, p.160.

⁸² *Ibid.*

autre⁸³, soutient, comme “à bout de bras”, l’édifice entier du symbolisme, permet, toujours sous condition[s], d’«*échanger*» telle chose **contre** telle autre, tel parfum **contre** le timbre de tel instrument comme dans le cas des «*correspondances*» baudelairiennes, telle couleur **contre** tel affect, par exemple le blanc ou le noir quand ils sont requis comme manifestantes du deuil, cette vertu, qui regarde plutôt le discours, l’invention prochaine du discours, permet, toujours sous condition[s], d’établir un “pont” **entre** telle valence intensive et telle valence extensive. La valeur apparaît dès lors comme ce *je-ne-sais-quoi* qui fait qu’une grandeur est certes elle-même, mais toujours aussi autre chose qu’elle-même, qu’elle est attachée à son identité de structure et en même temps “concessivement” solidaire de telle improbable survenue.

Ceci posé, il nous semble que le partage de la rhétorique en deux volets, une rhétorique argumentative et une rhétorique tropologique, recoupe le partage de la valeur en valences distinctes en ce sens que la rhétorique argumentative, surtout dans sa version aristotélicienne, s’attache plutôt à l’extensité, tandis que la rhétorique tropologique se préoccupe surtout de l’intensité. La sémiologie étant ininterrompue, la complexité s’inscrit comme plan du contenu, la gradualité comme plan de l’expression, de sorte que le partage suggéré ne dresse pas l’une en face de l’autre deux exclusivités crispées, mais seulement deux propensions.

Nous sommes maintenant en mesure de préciser notre propos. D’abord négativement. Il ne s’agit pas de refaire une fois de plus l’histoire de la rhétorique, à supposer qu’elle soit porteuse d’un sens clair... Il ne s’agit pas davantage d’établir une somme, un traité exhaustif et irréprochable. Nous préférons mettre en avant les notions de **pertinence** et de **point de vue**. Qu’on le conteste ou non, la rhétorique comprend bien deux volets, un volet tropologique et un volet argumentatif, et comme, par ailleurs, nous venons de scinder la sémantique, ou plutôt comme nous avons réintroduit le discours, les «*variétés*» (Hjelmslev) de discours, et reconnu le face-à-face de deux sémantiques, une sémantique intensive et une sémantique extensive, pourvues chacune de leur dynamique propre, nous sommes conduit à nous demander si entre ces deux données il existe une corrélation.

Positivement, nous proposons d’établir, en prenant pour modèle la démarche de Lévi-Strauss dans *Le totémisme aujourd’hui*⁸⁴, que la différence entre la rhétorique

83 Cf. J.F. Bordron, *Valeur et dualité*, tapuscrit, 1999.

84 «(...) *ce ne sont pas les ressemblances, mais les différences qui se ressemblent.*» in Cl. Lévi-Strauss, *Le totémisme aujourd’hui*, Paris, P.U.F., 1962, p.111.

argumentative et la rhétorique tropologique «*ressemble*» à la différence que nous avons supposée entre les deux sémantiques, si bien que, compte tenu de ce détour, nous aurons dégagé une corrélation, restant à apprécier, d'une part entre la rhétorique argumentative, telle qu'elle apparaît dans l'ouvrage d'Aristote, et la sémantique de l'extensité, d'autre part entre la rhétorique tropologique et la sémantique de l'intensité.

4. LA RHETORIQUE ARGUMENTATIVE

L'issue d'une comparaison ne dépend évidemment pas des contenus, mais des critères de comparaison retenus. En premier lieu, et en continuité avec l'affirmation d'un principe de complexité, ou de délicatesse, nous supposons que deux termes [A] et [B] étant donnés, l'opposition hypéronymique [A vs B] doit, en concordance avec la dynamique interne des paradigmes posée par Saussure dans le *CLG*, tenir compte de l'existence de deux oppositions hyponymiques, [a₁ vs a₂] et [b₁ vs b₂], ce qui revient à dire qu'une grandeur est située dans un espace où subsistent l'autre et le même, qu'elle est en proie à la contrariété et à la **déhiscence** qui l'oppose à elle-même. En second lieu, nous projetons les catégories sémiotiques sur les deux rhétoriques, mais sous une précision importante, à savoir que les catégories, pour entrer en concordance avec leur objet, le discours, dût-il se réduire à une interjection, doivent être conçues en priorité comme des **différentielles d'étendue** et des **différentielles d'éclat**. Ces deux demandes renvoient, de notre point de vue, à la bivalence de l'espace tensif selon l'**éclat** et l'**étendue**. Sous ces préalables, la comparaison-interprétation entre les deux rhétoriques envisagera successivement la déhiscence propre à chacune des deux rhétoriques, puis le contenu des opérateurs extensifs élémentaires.

4.1 déhiscence de la rhétorique argumentative

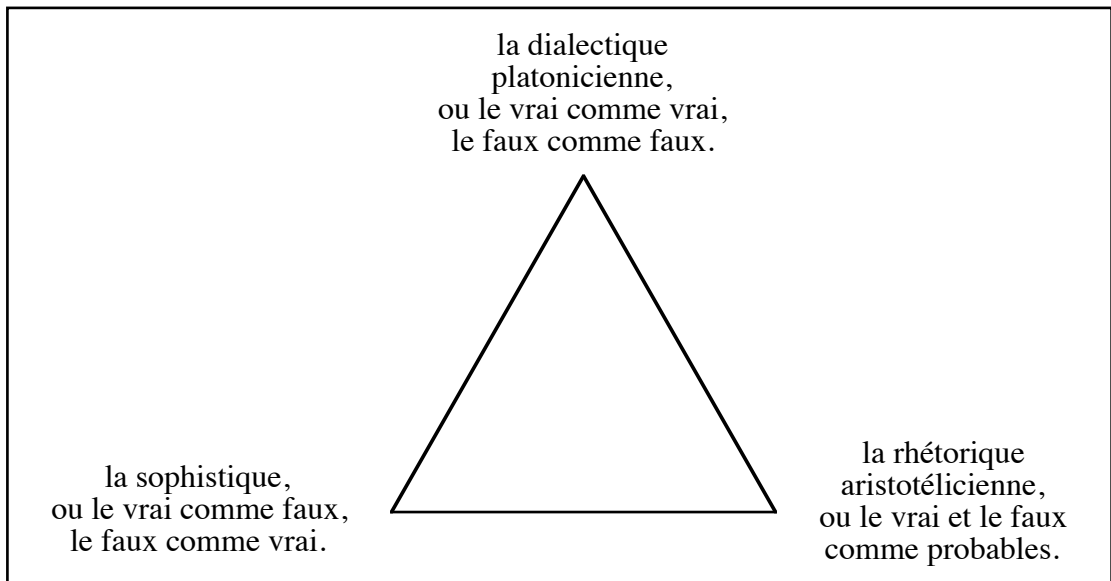
Il est plus que malaisé de toucher à ces questions, pour deux raisons. En premier lieu, parce que les dénominations ne sont toujours pas fixées et varient d'un auteur à l'autre ; en second lieu, et sans doute plus gravement, parce que les définitions restent impressionnistes et largement connotatives, ce qui s'explique sans doute par le fait que la dépendance de la définition à l'égard des catégories n'est pas soupçonnée. À la définition, il nous semble que deux demandes peuvent être adressées : (i) bien évidemment être **analytique**, c'est-à-dire être en mesure de saisir des degrés d'efficiences et des différences d'étendues; (ii) être **générale**, afin précisément

de produire les textes comme différant les uns des autres sous tel[s] rapport[s]. Les catégories tensives, dans la mesure où la schizie inaugurale est [**éclat** vs **étendue**], et pour autant que celle-ci est bien convertie dans les degrés ultérieurs de l'analyse, détiennent – de notre point de vue – cette capacité. Dans la mesure où les théories du discours que nous envisageons ici ont semblé “préférer” le **ou** au **et**, le **tri** au **mélange**, c'est-à-dire ici ont semblé produire au titre de normes les syntagmes exclusifs : l'**éclat sans étendue** et l'**étendue sans éclat**, nous sommes en mesure de recevoir la dichotomie vénérable :

persuasion vs conviction

en rattachant la persuasion à la préférence pour l'éclat et la conviction à la préférence pour l'étendue. Indiquons au passage que la distinction substantielle [a vs b] n'indique pas l'opposition, mais seulement sa **condition** : à savoir une complexité en instance de son orientation ; en effet, toutes les oppositions sont **complexes** puisque [a] et [b] peuvent occuper toutes les positions sur l'intervalle de référence $[1 \rightarrow 0 \rightarrow 1]$, de sorte que les oppositions possibles sont $[(a_1 + b_0) \text{ vs } (a_0 + b_1)]$ lorsque les termes sont extrêmes, et $[(a_{<1} + b_{>0}) \text{ vs } (a_{>0} + b_{<1})]$ lorsque [a] et [b] sont en devenir. Les positions $[a_0]$ et $[b_0]$, c'est-à-dire **nulles**, sont comme le négatif d'une complexité ininterrompue.

La déhiscence constitutive de la conviction mesure la “perte”, en l'acception géologique du terme, de crédibilité, le “manque à croire”, comme on parle ailleurs de *manque à gagner*, qui se découvre lors du passage de la science ou de la logique à la rhétorique. Du point de vue diachronique, mais d'une diachronie cavalière, les historiens nous apprennent qu'Aristote introduit *quelque part* sur l'intervalle que Platon posait entre “sa” dialectique” et la sophistique qu'il fustigeait un troisième terme en principe neutre puisqu'il est défini par une double négativité, mais que son génie va pourvoir d'une positivité appréciable. L'opposition ne met plus seulement en présence la **nécessité** au titre de catégorie directrice de la logique et la **facticité** insupportable de la sophistique, mais la **nécessité** et la **probabilité** au titre de catégorie directrice de la rhétorique.



La déhiscence propre à la rhétorique argumentative confronte dès lors la **démonstration** scientifique à l'**argumentation** rhétorique, celle-ci comme ouvrière de la probabilité, celle-là comme ouvrière de la certitude, à partir de l'échelle épistémologique élémentaire :

[exclu ↔ improbable ↔ probable ↔ certain]

Dans les termes de Sapir, le paradigme de la science ou de la logique intègre les contraires [exclu vs certain] et virtualise les sous-contraires [improbable vs probable], tandis que la rhétorique procède de manière inverse : elle retient les sous-contraires et virtualise les contraires, c'est-à-dire qu'elle actualise la sphère du *peut-être* et de l'appréciation statistique. Encore une fois, une opposition, quelle qu'elle soit, n'est pas de l'ordre de la réponse, comme on le pensait dans les années soixante, mais de celui du questionnement. Telle opposition, une fois repérée, attend sa sémiotisation : vaut-elle comme manifestée ou comme manifestante ? si elle intervient comme manifestée, quelle est sa manifestante ? et réciproquement. Nous admettrons que le paradigme épistémologique avancé relève de l'intensité, dans la mesure où il indique clairement des **degrés** croissants, ou décroissants, de certitude, mais la question sémiotique, sinon sémiosique, se laisse ainsi formuler : de *quoi* l'arrêt sur telle position est-il solidaire ? la réponse pointe telle caractéristique extensive. Nous connaissons déjà⁸⁵ le ressort de l'extensité, il concerne le **nombre** et sa poïé-

⁸⁵ Voir infra en 2.2.

tique spéciale : la fixation de la **densité** du champ discursif. Ce dernier a pour horizon la tension prioritaire [concentration vs diffusion] : selon la première direction, il tend – “autoritaire” – à restreindre le nombre des grandeurs accédant au champ discursif ; selon la seconde, il affiche son “libéralisme” en laissant les grandeurs l'envahir à leur initiative. Mais une seconde caractéristique doit être prise en considération : la forme de **solidarité** des grandeurs connexes selon qu'elle est de droit, c'est-à-dire principielle, ou de fait, c'est-à-dire événementielle et circonstancielle. La certitude entre ainsi dans la dépendance des caractéristiques extensives du champ discursif : (i) elle varie en raison inverse de la densité : moins le nombre des liaisons retenues dans le champ discursif sera élevé et plus la certitude intensive sera forte, et inversement ; le premier cas est celui de la démonstration, le second celui de l'argumentation (ii) la démonstration repose sur des solidarités principielles, l'argumentation sur des solidarités événementielles par définition affectantes : l'une comme l'autre varieront en raison de la nature de la concaténation.

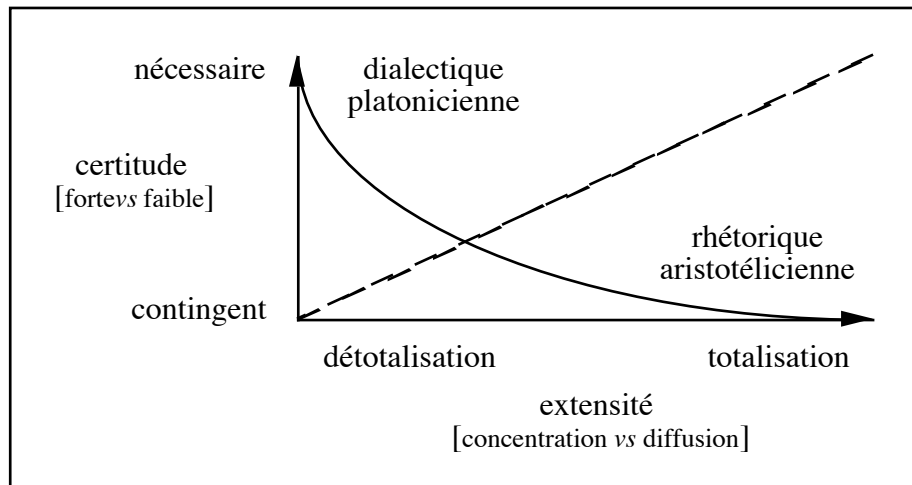
	intensité ↓	extensité ↓	
		densité	concaténation
démonstration →	la nécessité	diminuée	principielle
argumentation →	la probabilité	augmentée	événementielle

Ainsi l'intensité et l'extensité varient en raison tantôt directe, tantôt inverse l'une de l'autre : la concentration et le tri autorisent la certitude sans faille, tandis que l'incertitude fait retour si la diffusion et le mélange entament la concentration. Ainsi que Valéry le précise dans un texte supérieur, la confiance qu'il convient d'accorder à la valeur de telle connaissance tire sa solidité de l'“étanchéité” du *templum* que celle-ci projette et qu'elle parvient à maintenir :

«(...) *La Science est la constitution de la connaissance à l'abri des émotions, après séparation des émotions* –

or les émotions ont pour principe la **pluralité** des événements de l'être ; – le connaître étant au contraire l'**uniformité**, la non-ambiguïté, la différenciation des fonctions, et leur état séparatif ou séparé, EXPLICITE. (...)»⁸⁶.

Après emprunt à Lévi-Strauss du couple [totalisation vs détotalisation] tel qu'il est formulé dans *La pensée sauvage*, nous sommes en mesure de traduire graphiquement la corrélation inverse des valences déterminant la dérive des valeurs épistémiques pour les deux univers de discours que nous considérons :



Les morphologies idéales dans notre propre univers de discours sont bien évidemment le laboratoire du physicien contemporain et le tableau que le mathématicien couvre d'équations, ces enceintes protégées au cœur desquelles le "monde" et son désordre ne sauraient accéder⁸⁷. Mais dès lors qu'un discours se donne comme "scientifique", il tend, autant qu'il est en son pouvoir, à imposer une partition drastique entre la "portion" qu'il prélève et le "reste" qu'il décide de négliger. Ainsi, à titre d'illustration expédiente, la définition de la structure avancée par Hjelmslev : *entité autonome de dépendances internes*, comprend deux segments significatifs : l'affirmation d'une complexité, d'un nexus, mais également l'affirmation relative à l'«*état séparatif*» (Valéry) de cette complexité ; selon la terminologie propre à Hjelmslev, la connaissance «*détermine*» la séparation ; de même, le schéma hjelm-

⁸⁶ P.Valéry, *Cahiers*, tome 2, Paris, Gallimard/La Pléiade, 1974, p.842.

⁸⁷ Selon M. Merleau-Ponty : «*La science manipule les choses et renonce à les habiter. Elle s'en donne des modèles internes et, opérant sur des ces indices ou variables les transformations permises par leur définition, ne se confronte que de loin en loin avec le monde actuel.*», in *L'œil et l'esprit*, Paris, Folio-essais, 1989, p. 9.

slevien est conçu comme une «*forme pure définie indépendamment de sa réalisation sociale et de sa manifestation matérielle*⁸⁸.» Dans ces conditions, il paraît vain de débattre de l'immanence et de la transcendance **en soi**, sans prendre en compte leur dynamique sous-jacente : intensive pour le cas de l'immanence, extensive pour celui de la transcendance. L'opposition pertinente n'oppose pas des termes compacts, le *savoir* et le *croire*, mais, à la suite de Greimas, des termes complexes : le *croire-savoir* quand le domaine d'investigation est forclos, le *savoir-croire* quand il est ouvert.

Ainsi le degré de certitude qu'il convient d'accorder à un discours entre dans la dépendance du degré de son concentration, ou de raréfaction : la concentration l'élève tout en éloignant, la diffusion l'abaisse tout en rapprochant. Ce partage correspond sur notre graphique à la localisation dans l'espace tensif, aux "adresses" schématiques de la — superbe — dialectique platonicienne et de la — modeste — rhétorique aristotélicienne.

De façon complémentaire, toujours selon Valéry, l'affectivité et la connexité semblent varier en raison directe l'une de l'autre :

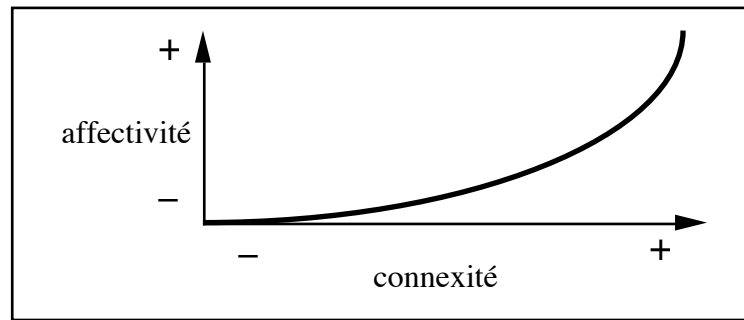
«(...) *L'émotion n'est qu'un lien entre choses qui n'ont pas de lien. Cette idée effondre ce corps ; ce vin dore, allège cette vie.*»

*L'être rend dépendantes des choses que le connaître laisserait indépendantes. (...)*⁸⁹.».

Soit graphiquement :

⁸⁸ L. Hjelmslev, *Essais linguistiques*, Paris, Les Editions de Minuit, 1971, p. 80.

⁸⁹ *Ibid.* Valéry et Cassirer, chacun sur sa "planète", sont *grosso modo* du même avis. Le mythe selon Cassirer est défini d'une part par une affectivité forte : «*Ce qui fait problème, c'est moins le contenu de la mythologie que l'intensité avec laquelle il est vécu, et la foi qu'on lui accorde au même titre que n'importe quel objet existant effectivement.*» (in *La philosophie des formes symboliques*, tome 2, *op. cit.*, p.20), d'autre part par ce que Cassirer appelle un «*principe de concrecence*» qui ressemble fort au principe de participation qui a fait couler tant d'encre ; la vertu de ce «*principe de concrecence*» semble surtout négative puisqu'elle affirme l'impossibilité de détacher une grandeur pour elle-même, comme l'indique une remarque de Preuss cité par Cassirer : «*Tout se passe comme si l'objet isolé ne pouvait plus être pris pour lui-même en considération dès qu'il éveille l'intérêt magique et comme s'il impliquait toujours l'appartenance à d'autres objets, avec laquelle il s'identifie, de telle sorte que le phénomène extérieur n'est qu'une sorte de voile et de masque.*» (*ibid.*, p.88). Cassirer insiste sur le fait que ni l'éloignement dans le temps ni l'éloignement dans l'espace ne sont en mesure de marquer cette «*concrecence*» de la moindre césure (*ibid.*, p.118). Cependant la corrélation entre la consistance actuelle et l'intensité vécue du champ discursif demeure difficile à penser : explicante, elle reste à expliquer...



La démonstration et l'argumentation seraient donc, à un moment t puisque toute généralisation est prématurée, des «*variétés*» : s'il y a répression et censure de l'affect, alors la démonstration est de droit ; si l'affect accède au champ discursif, alors l'argumentation se substitue à la démonstration. La prérogative de la **commutation**, gardienne sourcilleuse de la cohérence et de l'objectivité sémiotiques, est ainsi respectée. La situation de l'objet est délicate : d'un côté, il s'impose comme «*totalité fonctionnelle*», de l'autre il participe à une totalité qui le comprend **de fait** sans le comprendre **de droit**. Si bien que c'est moins un «être-là», voire un «ici-même», un «Dasein», qui est en cause qu'un «être-dans», sinon un «être-en»⁹⁰. L'hypothèse la plus simple consiste à poser entre la complexité englobée et la complexité englobante une «*constellation*», reconnue dans le seizième chapitre des *Prolégomènes* par leur auteur comme une «*absence de fonction*», c'est-à-dire, en dernière instance, comme une **concession**, ou encore comme un «fait» selon la définition — tacitement exclamative — qu'en donne Valéry : «Un «*Fait*» est ce qui se passe de *signification*⁹¹.» En forçant le trait, nous aimerions suggérer que les univers de discours où seule la démonstration est de droit ne connaissent que des certitudes effectives, tandis que les univers de discours usant de l'argumentation n'ont affaire qu'à des certitudes affectives, en ne perdant pas de vue que l'éclat des premières devient la faiblesse des secondes, et réciproquement. De sorte que le recours à la démonstration, entée sur la répression de l'affect, pour des discours concernant le «*phénomène d'expression*» (Cassirer), représente une faute de grammaire discursive, laquelle ne consiste pas tant dans une mauvaise application de la règle que dans une erreur concernant le choix de la règle à appliquer. Et c'est le mérite d'Aristote que

⁹⁰ Selon M.Merleau-Ponty : «Après tout, le monde est autour de moi, non devant moi.», *L'œil et l'esprit*, op. cit., p. 59.

⁹¹ P.Valéry, *Œuvres*, tome 2, Paris, Gallimard/La Pléiade, 1960, p. 523.

d'avoir renoncé, dans le cas de la rhétorique, à exiger le certain⁹² quand seul le probable était à portée.

4.2 déclinaison des opérateurs généraux de l'extensité

Ayant renoncé à la certitude apodictique, la rhétorique aristotélicienne a pour visée l'argumentation, c'est-à-dire qu'elle n'aspire qu'à départager deux probabilités divergentes ; elle est un art, *une technè*, appliquant des recettes, c'est-à-dire un *savoir-faire* éprouvé et attentif à la délicatesse des circonstances. Nous nous attachons ici surtout au Livre I dans la mesure où il traite d'une unité discursive, l'**enthymème**, conforme à la définition que Saussure dans le *CLG* donne de l'unité linguistique, à savoir qu'elle est connue quand elle est «*délimitée*». Par voie de conséquence, cet examen sera restreint aux opérateurs d'extensité mais il est clair que, de notre point de vue, entre les dimensions, à l'exception des valences extrêmes parfaitement exclusives, il n'y a que des **prévalences**, si bien que nous considérons que dans le cas de la persuasion l'affectivité est **dominante** et **récessive** dans le cas de la conviction. Et de fait le Livre II de la *Rhétorique* est bien consacré aux passions.

Aristote distingue trois types d'opérations discursives : (i) le **sylogisme** qu'il réserve à la science et à la logique ; (ii) l'**enthymème** qui va de telle totalité à l'un de ses constituants ; (iii) l'**exemplification** qui n'opère qu'avec une seule unité. L'enthymème et l'exemplification sont propres à la rhétorique. La sémiotique intensive, c'est-à-dire fondée sur l'hypothèse d'un commerce ininterrompu entre l'intensité et l'extensité, peut-elle dire *quelque chose* à ce sujet ?

Une fois formulée, une hypothèse se change en contrainte pour les grandeurs auxquelles elle est appliquée. La composition de la *Rhétorique* divise, sans doute par didactisme, ce qui converge, à savoir le traitement discursif de l'extensité, à quoi se consacre le Livre I, et celui de l'intensité, à quoi se consacrent le Livre II et, dans une moindre mesure, le Livre III. Si nous suspendons ce partage, nous sommes conduit à avancer les deux propositions suivantes : (i) la catégorisation extensive [concentré vs étendu] se réalise ici comme [étendu → **totalité** vs concentré → **partie**] ; (ii) la catégorisation intensive est, elle, **ambivalente** : du point de vue **cognitif**, si nous retenons à titre de critère le degré de cohésion de la pluralité, nous pouvons distinguer entre des totalités fortes que nous dirons, par commodité, **orga-**

⁹² Il est significatif qu'en français courant "certain" soit un terme défectif, appelant aussitôt la méfiance puisqu'il ne suffit pas, loin s'en faut, d'être certain, il convient d'être ou, du moins, de paraître "sûr et certain"...

niques, reposant sur des relations strictes de dépendance et d'interdépendance, et des totalités faibles, lâches, que nous dirons **circonstancielle**s, reposant sur des coïncidences, des métonymies, des «*constellations*» (Hjelmslev). Bien que les dénominations soient toujours discutables en raison des syncrétismes possibles, la différence entre une totalité organique et une totalité circonstancielle est du même ordre que celle qui existe entre un "corps" et un "ensemble" de hasard "à la Lautréamont" : «*beau comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie !*» ; en principe, une totalité organique se compose d'**éléments** et une totalité circonstancielle de **singularités**. Par contre, du point de vue de l'affect, la force et la faiblesse sont inversées : les totalités organiques sont faibles, menacées par l'indifférence "pure et simple", tandis que les totalités circonstancielle sont – déraisonnablement – fortes et par voie de conséquence obsédantes. Le point de vue cognitif n'est donc pas seul en cause : il lui faut composer avec le point de vue affectif, lequel est d'abord sensible à la frappe de l'**accent**, ici de l'«*accent de sens*» (Cassirer), et à son absence. Dans la mesure où la frappe accentuelle intervient aussi bien à propos de la totalité qu'à propos de la partie, nous admettrons les équivalences suivantes : [singularité ≈ partie accentuée] et [élément ≈ partie inaccentuée] ; une seconde différence structurale doit être mentionnée à propos des parties : les éléments sont **substituables** les uns aux autres puisque leurs caractéristiques dépendent de la classe à laquelle ils appartiennent ; en revanche, les singularités sont **additives**, si bien que leur admission et/ou leur expulsion du champ discursif sont au principe de l'effervescence discursive. La dominante semble paradigmatique dans le cas des éléments, syntagmatique dans celui des singularités. Le réseau s'établit ainsi :

<i>intensité</i> / <i>extensité</i>	force cognitive + faiblesse affective	faiblesse cognitive + force affective
totalité [mélange]	totalité organique [corps]	totalité circonstancielle [ensemble]
partie [tri]	élément	singularité

Les discours examinés dans la *Rhétorique* concernent les ensembles et leurs singularités. Sous ces conventions, on comprend que le traitement des totalités organiques et celui des totalités circonstancielles n'aient pas grand-chose à voir l'un avec l'autre, même si certains de ceux qui sont aux prises avec des totalités circonstancielles finissent par se persuader qu'ils sont en présence de totalités organiques. La logique s'occupe des totalités organiques stables ou stabilisées, pérennes ou pérennisées, à la limite achroniques, tandis que la rhétorique, une fois déclinée en ses trois genres, traite de totalités circonstancielles et de singularités situées à titre ou à un autre dans la durée. Dans la même perspective, le partage de la logique en logique scientifique et logique oratoire est identique au partage des valeurs sémiotiques en valeurs d'absolu et valeurs d'univers, les premières réservées à des "spécialistes" forcément peu nombreux, les secondes à la portée de «*tout le monde*», comme l'indique le premier paragraphe de la *Rhétorique*⁹³.

La rhétorique selon Aristote suppose deux décisions lourdes : (i) elle est d'emblée discursive, c'est-à-dire ici étendante : pas plus que les autres «*arts*», elle «*n'envisage un cas individuel*», mais seulement un individu placé dans telles conditions particulières ; (ii) en second lieu, le vraisemblable est aux totalités circonstancielles ce que la nécessité, qui soumet strictement le particulier au général, est aux totalités organiques : «*Le vraisemblable est ce qui se produit d'ordinaire, non pas absolument parlant, comme le définissent quelques-uns, mais ce qui est, vis-à-vis des choses contingentes, dans le même rapport que le général au particulier*⁹⁴.»

Aristote n'envisage ni la rhétorique ni la dialectique — «*La rhétorique, nous avons dit en commençant, est une partie de la dialectique et lui ressemble*⁹⁵ — pour elles-mêmes, mais par rapport à la "grande" logique, ce qui la fait apparaître inévitablement comme une logique incertaine, une "logique du pauvre". Il insiste sur le fait que l'une comme l'autre «*prouvent*», puisque la preuve est l'âme de la démonstration, mais la première recourt à des syllogismes contraignants, la seconde à des syllogismes oratoires, «*supposant [leurs] contraires*». D'où la question : est-il possible d'éviter cette présentation de biais ? ou pour le dire sans retard : est-il possible

⁹³ «*La rhétorique se rattache à la dialectique. L'une comme l'autre s'occupe de choses qui, communes par quelque point à tout le monde, peuvent être connues sans le secours d'aucune science déterminée. Aussi tout le monde, plus ou moins, les pratique l'une et l'autre ; tout le monde, dans une certaine mesure, essaie de combattre et de soutenir une raison, de défendre, d'accuser.*» (in Aristote, *op. cit.*, p.75.)

⁹⁴ *Ibid.*, pp. 88-89.

⁹⁵ *Ibid.*, p.84.

de préciser les ressorts proprement discursifs de la rhétorique sans la rapporter à une norme préposée ? Deux discours étant reconnus comme distincts, D_1 et D_2 , est-il possible de décrire D_2 pour lui-même sans le faire apparaître comme une variante péjorative, un avatar de D_1 ?

Ainsi que l'indique avec justesse M. Meyer dans sa présentation de l'ouvrage d'Aristote, la problématique de l'enthymème se laisse ramener à l'**ellipse** de la prémisse majeure du syllogisme contraignant, ellipse qui fait, de l'avis général, de l'enthymème un "syllogisme tronqué". Mais cette inflexion elle-même ne tient qu'en vertu d'une exclusivité accordée à la prédication propositionnelle. Cette dernière est sans doute commode «*en présence d'un auditoire composé de telle sorte que les idées d'ensemble lui échappent et qu'il ne peut suivre des raisonnements tirés de loin*», mais si la proposition attributive convient aux énoncés d'état, elle ne cadre pas avec les énoncés de *faire* dont la rhétorique est invitée à débattre contradictoirement. Les «*preuves*» inhérentes au discours lui-même, qu'Aristote distingue de celles qui concernent les unes le «*caractère moral de l'orateur*», les autres la «*disposition de l'auditoire*», ont trait, avons-nous déjà noté, à l'extensité.

Entreprendre de "sémiotiser" la réflexion d'Aristote dans la *Rhétorique* consiste d'abord à la qualifier sous les deux points de vue prioritaires de la linguistique et de la sémiotique, à savoir les points de vue paradigmatique et syntagmatique. Le point de vue paradigmatique, tel que nous le concevons, se donne pour tâche et raison de proposer pour telle pratique sémiotique localisée une **unité de base** ; ainsi, pour la poésie française, en raison de son attachement religieux à la rime, cette unité de base est au moins jusqu'à une date récente, non pas le vers, mais le distique ; pour le film comique antérieur au parlant, le gag, etc. Cette unité de base s'impose à un double titre : au titre de sa **permanence** bien évidemment, mais également au titre de sa **déformabilité**, laquelle prévient les effets, dévastateurs dans notre propre univers de discours, de l'uniformité, de la répétition, de la monotonie. Il nous semble que pour la *Rhétorique* cette unité de base est non pas telle occurrence survenue, c'est-à-dire installée durablement dans le champ discursif, mais la **ressemblance**, en un mot une dualité susceptible de trois "destins" distincts : (i) ou bien la réduction à la singularité, à l'individualité, à l'intransitivité ; dans la terminologie d'Aristote, cette position correspond au «*particulier*» ; (ii) ou bien l'extension de la ressemblance notée à un tiers puis, par récursivité, à un "autre" tiers ; cette position est celle du «*général*». Aristote, on le sait, appelle «*déduction*» le passage du «*général*» au «*particulier*» et du point de vue discursif, ici propositionnel, il confie au

sylogisme le protocole du passage lui-même ; la démarche inverse, laquelle, à partir d'un «*exemple*», s'élève du «*particulier*» vers le «*général*», reçoit le nom d'«*induction*». ; l'«*exemple*» intervient ici en qualité de grandeur discursive qui actualise sa propre réitération, ainsi que l'indique la définition du Micro-Robert : “Action, manière d'être qu'on peut imiter.”, la «*déduction*» et l'«*induction*» sont symétriques et inverses l'une de l'autre : la première en raison de l'«*universalité*» et de la «*généralité*», qu'elle potentialise, actualise l'épellation des cas qu'elle rassemble, cependant que la seconde actualise l'extension possible du cas qu'elle saisit ; (iii) ou bien enfin le *statu quo* qui resserrera cette analogie dans un *templum* inaccessible.

Cependant, du point de vue sémiotique *stricto sensu*, nous sommes bien sur la dimension de l'extensité, puisque c'est le **nombre** et son homogénéité latente, fût-elle partielle, qui sont en cause : la «*déduction*» regarde vers la concentration, puisqu'elle saisit le «*général*» et vise alors le «*particulier*» : «*Lorsque, certains faits existant réellement, quelque autre fait se produit dans un rapport quelconque avec ces faits, en raison de l'universalité ou de la généralité de ces faits, il y avait alors ce que nous avons appelé “sylogisme” et il y a ici ce que nous appelons “enthymème”*».⁹⁶ Pour sa part, l'«*induction*» se tourne vers la diffusion en permutant les contenus respectifs de la saisie et de la visée, puisque dans le même paragraphe il est indiqué que : «*(...) lorsqu'on appuyait la démonstration de tel fait sur des cas multiples et semblables, il y avait induction.*» La dimension de l'extensité ne connaissant que des opérations de **tri** et des opérations de **mélange**, se présupposant réciproquement puisqu'on ne peut que mélanger les effets d'un tri antérieur et que trier l'effet d'un mélange antérieur, on “sort” d'une ressemblance par une opération de tri, de même qu'on étend une ressemblance par une opération de mélange “nouvelle”. On sait que Saussure désigne comme «*associatifs*» les rapports paradigmatisques et les marque, à l'étonnement de plus d'un de ses lecteurs, d'un désordre certain : «*Un mot quelconque peut toujours évoquer tout ce qui est susceptible de lui être associé d'une manière ou d'une autre.*»⁹⁷ C'est en ce sens que l'on peut

⁹⁶ *ibid.*, p.84. De même un peu plus loin, il est indiqué à propos de l'induction : «*Ce n'est pas dans le rapport de la partie au tout, ni du tout à la partie, ni du tout au tout, mais du semblable au semblable.*» (*ibid.*, p.90)

⁹⁷ Saussure, *CLG, op. cit.*, p.174. Même dans le cas d'une totalité organique, comme un paradigme grammatical, l'ordre reste, selon Saussure circonstanciel : «*(...) le nombre des cas est déterminé ; par contre leur succession n'est pas ordonnée spatialement, et c'est par un acte purement arbitraire que le grammairien les groupe d'une façon plutôt que d'une autre ; pour la conscience*

comprendre l'affirmation d'Aristote selon laquelle ni la dialectique ni la rhétorique n'ont de contenu particulier puisque l'assertion d'une ressemblance n'est bien évidemment pas réservée à un domaine.

Un point mérite tout particulièrement de retenir l'attention. Si nous cédon un instant à la tentation de l'anachronisme, c'est-à-dire si nous interprétons Aristote à partir des concepts propres à la compréhension sémiotique, il apparaît aussitôt que la *Rhétorique* présente un double aspect : elle demeure certes un recueil de conseils judicieux permettant en principe à celui qui les applique avec intelligence de l'emporter dans un débat, mais "entre les lignes" elle se présente déjà comme une **grammaire discursive**, si l'on convient, avec Hjelmslev, que l'efficience d'une grammaire suppose une inégalité telle qu'elle permet à un inventaire **limité** de grandeurs régissantes de **contrôler** et par là-même de donner sens à un inventaire non limité de grandeurs régies : «*Il est donc nécessaire que l'on ait recours à l'enthymème et à l'exemple, dans les questions susceptibles de solutions multiples et diverses ; – à l'exemple comme induction, et à l'enthymème comme syllogisme, – composés de termes peu nombreux et souvent moins nombreux que ceux qui constituent le syllogisme.*»⁹⁸ Dans la même perspective, les propositions fournissant le contenu des syllogismes sont soit des «*vraisemblances*» relatives à des «*choses contingentes*», soit des «*signes*», les uns «*nécessaires*» et «*irréfutables*», les autres «*réfutables*», mais ce partage n'est-il pas celui-là même dont Hjelmslev fait état dans le neuvième chapitre des *Prolégomènes* lorsqu'il distingue des dépendances fortes, «*cohésives*», et des «*dépendances plus lâches où les deux termes ne se pré-supposent pas mutuellement, mais peuvent néanmoins figurer ensemble (...)*»⁹⁹. En dépit de la divergence certaine des préoccupations, l'un comme l'autre, en présence de la tension entre la «*cohésion*» et la «*réciprocité*», affirment la prévalence de la «*cohésion*», puisque celle-ci ne saurait advenir sans celle-là, ou, comme l'indique encore Aristote, le fait énoncé, c'est-à-dire l'assertion d'une relation, même réfuté, reste «*vrai*». Enfin, il est permis de penser que la «*réciprocité*» est plutôt paradigmatique et la «*cohésion*» plutôt syntagmatique. Si ce point est accepté, nous accédons à un paradigme qui permet de jeter un pont entre les discours des deux grands penseurs. Les grandeurs sémiotiques, qu'il s'agisse de propositions pour Aristote

des sujets parlants le nominatif n'est nullement le premier cas de la déclinaison, et les termes pourront surgir dans tel ou tel ordre selon l'occasion.» (ibid .)

⁹⁸ Aristote, *op. cit.*, 87. (C'est nous qui soulignons.)

⁹⁹ L. Hjelmslev, *Prolégomènes, op. cit.*, p. 38.

ou de fonctions pour Hjelmslev, en elles-mêmes ne sont que virtuelles : elles ne font sens que si elles entrent en **alternance** moyennant une exclusion réciproque selon le «*ou... ou...*», ou bien en **coexistence** selon le «*et... et...*». Le «*tableau schématique*» de la page 57 des *Prolégomènes* est à cet égard hautement significatif. La «*réciprocité*» et la «*cohésion*» entrent-elles dans une relation disjonctive produisant ici une «*cohésion sans réciprocity*», là une «*réciprocité sans cohésion*» ? ou bien dans une relation conjonctive ? Dans le «*tableau schématique*», l'interdépendance seule conjugue et la «*réciprocité*» et la «*cohésion*». A partir de ces compositions, la première complétive, la seconde défective, nous pensons être en mesure de formuler les deux catégories aristotéliennes retenues dans la *Rhétorique* à partir des fonctions hjelmsleviennes :

catégories aristotéliennes	fonctions hjelmsleviennes
le nécessaire	cohésion + réciprocity
le contingent	cohésion sans réciprocity

Cette mise en correspondance, à bien des égards inattendue, problématique à plus d'un titre, confirme la spécificité des tâches que l'hypothèse du schématisme tensif confie à l'extensité. Sous bénéfice d'inventaire, nous en discernons trois : (i) le déploiement d'une structure locale, comme si dans le cas du discours une localité était **étendue** à une globalité, accédait, après avoir traversé les niveaux prévus du parcours génératif, à l'isotopie dans la terminologie greimassienne ; (ii) si le syllogisme scientifique établit l'irréfutabilité des valeurs d'univers — tous les hommes ne sont-ils pas mortels ? —, la contingence, laquelle est au principe des syllogismes oratoires, conduit au dégagement d'au moins une valeur d'absolu, à un "fait" selon la définition scolaire qui en est proposée, à savoir qu'il ne saurait être répété, seul son simulacre pouvant l'être ; (iii) l'affirmation de la nécessité présuppose, moyennant un important recul, sinon même un dépaysement, une opération de mélange entre deux grandeurs, la "fièvre" et la "maladie" dans le texte d'Aristote, tandis que l'affirmation de la contingence est l'aboutissante d'une opération de tri, disjoignant en droit, mais non en fait, la "fièvre" et la "respiration précipitée" — lesquelles ainsi coexistent sans se présupposer.

Du point de vue syntagmatique plus précisément, nous admettrons à titre d'hypothèse directrice que la concession est à la causalité ce que la totalité circonstancielle est à la totalité organique :

axe paradigmatique →	totalité organique	totalité circonstancielle
axe syntagmatique →	causalité	concession

Ici, comme ailleurs, il est souhaitable de disposer d'une unité de base, d'un étalon conventionnel auquel on puisse rapporter, pour les évaluer, les séquences discursives. Nous proposons comme unité de référence le **survenu** en le définissant comme l'intervalle apprécié entre la visée, c'est-à-dire l'attendu, l'expecté, et la saisie, c'est-à-dire le constaté ; et par commodité, nous appellerons $[\Delta]$ cet intervalle défini par ses valeurs canoniques possibles : (i) si ce qui se laisse constater est conforme à ce qui est attendu, nous admettrons que $[\Delta = 0]$; (ii) par contre, si ce qui se laisse constater "n'a rien à voir" avec ce qui est attendu, nous admettrons que $[\Delta = 1]$ et que nous avons affaire, sans y avoir pris garde, à un **événement**. Le «*probable*» aristotélien vaut dès lors comme déni de la nécessité et affirmation, acceptation de la contingence : « *C'est sur des faits que l'on délibère et que l'on discute ; or les faits ont tous ce caractère, et aucun acte, pour ainsi dire, n'a lieu nécessairement.* »¹⁰⁰ Sous ces préalables, deux styles sémiotiques peuvent être placés l'un en regard de l'autre, d'une part, celui de la **survenue** de l'événement, d'autre part, celui de sa **prévention** puisque l'exacte connaissance de la nécessité vise pour soi la virtualisation de l'événement, et pour autrui son actualisation, si l'attitude de ce dernier appelle la défiance, soit :

<i>styles sémiotiques</i> →	prévenir	survenir
<i>catégories</i> →	nécessité	contingence
<i>sylogismes</i> →	scientifique	oratoire

¹⁰⁰ *ibid.*, p. 88. Remarquons au passage que la pertinence de la probabilité dans le cas du discours rhétorique repose sur un syllogisme scientifique...

<i>tensivité</i> →	saisie ≈ visée	saisie ≠ visée
<i>grammaticalité</i> →	causalité	concession
<i>discursivité</i> →	non-événement	événement

Les grammairiens, à juste titre, définissent comme “causalité inopérante” la concession, le *bien que* qui rapatrie dans le discours cela même qui le désavoue, si l’on veut bien voir dans le discours – indépendamment de ses «variétés», c’est-à-dire de ses genres – la clef de voûte de nos attentes¹⁰¹, mais ils négligent, ils méconnaissent la positivité de la concession, c’est-à-dire le fait qu’elle projette un événement non visé et de ce fait même **saisissant**, ainsi que les répliques de tous ordres qui nécessairement l’aspectualisent et le temporalisent. La dimension tantôt exclamative, jaculatoire, tantôt “aphasique” du discours, comme lorsque le sujet saisi fait savoir qu’il “en reste bouche bée” ou “sans voix”, a donc pour corrélat objectal les valences intensives de l’événement, c’est-à-dire le *tempo* précipité¹⁰² de son survenir et sa tonicité extatique.

Les oppositions que nous relevons ici sont en quelque sorte présentées à l’état brut. La ressource – inestimable ? – du discours réside, nous semble-t-il, dans la possibilité de se projeter dans le **paradoxe** et ainsi de se retourner contre lui-même, et ce pour les deux styles sémiotiques. La pensée mythique, selon l’analyse magistrale produite par Cassirer dans le second volume de *La philosophie des formes symboliques*, est particulièrement attentive à l’événement et redoute par-dessus tout la distraction, mais à l’égard du principe de causalité, obsession occidentale, elle le pratique moins par défaut, ainsi qu’on pourrait le croire, que par **excès** : «*On a du*

¹⁰¹ Selon Valéry : «*Ce que je suis*” est une attente permanente, générale... (c’est ici la fonction à déterminer, la forme).

Il y a des attentes de divers ordres – ou immédiates ou permanentes. Nous vivons dans une préparation ou disposition perpétuelle – dont les grands traits sont organes, mémoire. Je compte sur mes fonctionnements. Je compte sur ma mémoire, pour continuer d’être. Etre signifie continuer d’être et c’est ressentir cette possibilité. Cf. la Veille.

Ce qui est attendu est idée, sensation déterminée. L’inattendu est choc, sensation informe.

L’attendant est comme le sauteur qui se reçoit sur ses jambes comme s’il les eût envoyées au fond de la course par avance.» (in Cahiers, tome 1, op. cit., pp.1270-1271).

¹⁰² Ainsi que nous l’avons établi en 3.5.1, à propos de la sémantique de l’intensité, les termes exprimant les valences tensives manifestent fort souvent un **syncrétisme** de la supérativité et de la superlativité. C’est ainsi que le Micro-Robert définit, sans bien sûr trancher, la précipitation comme “grande hâte” et “hâte excessive”.

moins donné comme un des traits caractéristiques de la pensée mythique qu'elle ne peut absolument former la pensée d'un événement "contingent" en quelque sens que ce soit. (...) Il semble donc à l'intérieur de la pensée mythique pouvoir être si peu question d'un quelconque arbitraire aléatoire qu'on chercherait plutôt à parler, au contraire, d'une sorte d'hypertrophie de l'"instinct" de causalité et du besoin d'une explication causale¹⁰³.» Inversement : l'examen minutieux de telle relation causale peut conduire à sa suspension partielle, et même pour certains cas à sa dénégarion comme on peut l'entendre dans cette maxime "inouïe" de Valéry : «Toute chose qui est, si elle n'était, serait énormément improbable.¹⁰⁴.» maxime qui retrouve, mais par des voies toutes différentes, l'ambiance spéculative de la *Rhétorique* d'Aristote à propos de l'enthymème qui n'est que «probable».

L'efficience d'un style sémiotique, c'est-à-dire son déploiement en discours, a pour assiette les modes d'existence qu'il contrôle. En effet, chacun des deux styles sémiotiques avancés présente une paradigmatique et une syntagmatique propres : (i) le survenir suppose au titre d'antécédent absolu, intransitif, «non sérial» selon l'acception que V.Brøndal propose de ce terme dans son *Traité des prépositions*¹⁰⁵.» une **sommation**, appelant sa **potentialisation**, c'est-à-dire sa mémorisation, soit la séquence canonique :

[**survenir → souvenir**]

(ii) le prévenir opère d'abord une **actualisation**, une anticipation, c'est-à-dire selon le Micro-Robert un "mouvement de la pensée qui vit ou imagine d'avance un événement", ou encore une "valéryenne" attente¹⁰⁶, puis, par renversement, une **virtualisation**, c'est-à-dire une expulsion hors du champ discursif, comparable à l'usage de l'omniprésente fonction "Annuler" des ordinateurs ; soit maintenant la séquence canonique :

¹⁰³ E. Cassirer, *La philosophie des formes symboliques*, tome 2, *op. cit.*, p. 71.

¹⁰⁴ P. Valéry, *Cahiers*, tome 1, *op. cit.*, p. 533. Cette maxime saisissante, scandaleuse, est certainement l'une des clefs de la critique sévère de l'historicisme par Valéry.

¹⁰⁵ V. Brøndal, *Traité des prépositions*, Copenhague, E. Munksgaard, 1850, p.29.

¹⁰⁶ La complexité et la mutualité de la saisie et de la visée officiant dans les procès du survenir et du prévenir sont ainsi analysées par Valéry :

«Notion des retards.

Ce qui est (déjà) n'est pas (encore) — voici la Surprise.

Ce qui n'est pas (encore) est (déjà) — voilà l'attente.»

(in *Cahiers*, tome 1, *op. cit.*, p. 1290).

[anticipation → suppression]

La transition de chacun des styles sémiotiques vers sa spécificité discursive se présente ainsi :

survenir		prévenir	
sommation	potentialisation	actualisation	virtualisation

4.3 déclinaison des opérateurs restreints de l'extensité

L'espace tensif est défini par le recoupement – et c'est à ce titre qu'il est analysable – de deux dimensions, l'intensité et l'extensité, mais aussi longtemps que telle grandeur atteinte n'a pas manifesté une résistance définitive à l'analyse, il convient de poursuivre cette dernière. Dans l'état actuel de l'investigation, nous admettons que l'intensité a pour sous-dimensions le *tempo* et la tonicité et que l'extensité recouvre pour sa part la temporalité et la spatialité. Soit :

intensité		extensité	
célérité	tonicité	temporalité	spatialité

Quel que soit le rang qu'elles occupent dans la hiérarchie sémiotique, les grandeurs constitutives des couplages sémiotiques sont susceptibles de trois manifestations conditionnées : **(i)** elles sont **isolables**, mais à cette isolation une catalyse remédie aisément ; **(ii)** elles sont **composables** l'une avec l'autre, comme si leurs valences non seulement se multipliaient l'une par l'autre, mais comme si chacune – par des voies qui nous échappent – décuplait l'autre, et réciproquement ; dès lors, en vertu de cette sublimation arcane, elles accèdent à une sorte de “masse critique”, qui certes n'explique rien, puisqu'elle-même reste à expliquer, mais qui présente du moins, nous semble-t-il, quelque «*proportion*» (Pascal) avec le paroxysme, avec cette «*exorbitance*» (Valéry) que nous avons reconnue, en 3.5.1, comme la signature inimitable du sensible en tant que ressenti ; **(iii)** elles sont **opposables** l'une à l'autre, comme si, par exemple, les vécus du *tempo* entraînent, “concessivement” eu égard au point précédent, en conflit avec ceux de la tonicité. Dans la mesure où la rhétorique argumentative fait prévaloir dans le Livre I de la

Rhétorique l'extensité, nous sommes conduit à examiner le traitement appliqué au temps et à l'espace.

La dépression de la nécessité en simple probabilité est, du point de vue tensif, solidaire des catégorisations respectives du temps et de l'espace. Dans le cas du syllogisme logique ou scientifique, la nécessité se réfère explicitement à l'universalité : encore une fois : *tous les hommes ne sont-ils pas mortels* ? Nous accueillons l'universalité comme le produit de la plus grande extension temporelle, c'est-à-dire à échelle humaine : historique, et de la plus grande extension spatiale, c'est-à-dire à échelle humaine : géographique. Les discours particuliers s'efforcent, en fonction de leur visée propre, d'établir des séries temporelles, par exemple "les hommes du Moyen Age", ou bien géographiques : "les hommes des hauts plateaux", c'est-à-dire des «variétés», que Hjelmslev définit comme des «variantes conditionnées», lesquelles sont réductibles en «variations», c'est-à-dire des «variantes libres¹⁰⁷» ; en simplifiant, il est permis de considérer que les «variétés» exécutent la nécessité, tandis que les «variations» épousent la contingence des circonstances, de sorte que, une fois admis que les «variétés» précèdent les «variations», c'est la concession qui introduit les «variations» dans un champ discursif jusque-là administré par la nécessité ; c'est la concession qui découvre l'altérité dans l'identité et inversement ; c'est encore elle qui divise les «variétés» en «variations», puis les «variations» en «variétés», tellement que ce concours alterné de la nécessité et de la contingence nous donne bientôt le sentiment d'épuiser la fantaisie du monde. Et pour revenir à Aristote, c'est la contingence, et elle seule, qui fournit aux hommes les occasions de débattre les uns avec les autres en toute incertitude.

Pendant l'acception sémiotique de ces deux concepts reste à déterminer, ce qui revient à préciser comment la concentration et la diffusion sont converties en catégories spatiales et temporelles. Nous avons établi ailleurs que la concentration avait : (i) pour «variété» spatiale la tension entre le **fermé** et l'**ouvert**, que nous concevons moins comme des morphologies *sui generis* que comme les aboutissantes de directions fermante et ouvrante ; (i) pour «variété» temporelle la tension entre le **bref** et le **long** ; le réseau articulant ensemble la dimension de l'extensité et les sous-dimensions qu'elle contrôle, la spatialité et la temporalité, se présente ainsi :

¹⁰⁷ Sur ces notions, cf. le seizième chapitre des *Prolégomènes*, ainsi que *Le Langage*, *op. cit.*, pp.149-150.

<i>extensité</i>	concentré	étendu
<i>spatialité</i>	fermé	ouvert
<i>temporalité</i>	bref	long

Ainsi que l'indique avec force Cassirer, la temporalité et la spatialité propres à la loi et à l'événement sont symétriques et inverses l'une de l'autre. Sur ce point précis, le syllogisme scientifique tire sa validité, son potentiel de conviction de ce qu'il est indépendant de toute contrainte énonciative individuée : «*Lorsque la pensée scientifique se tourne vers le fait du changement, ce n'est pas le passage d'une chose singulière donnée aux sens à une autre qui attire son attention ; ce passage ne lui apparaît "possible" et admissible que dans la mesure où une loi universelle s'exprime en lui et où il se fonde sur certaines relations et certaines déterminations fonctionnelles, indépendamment de tout "ici et maintenant", comme de la constellation singulière de choses propre à cet ici-et-maintenant.*¹⁰⁸» À l'inverse, tout énoncé d'événement s'attache à ses traits individualisants, et d'abord à cet "ici" et à ce "maintenant" singuliers, voire uniques, en lesquels l'espace et le temps viennent respectivement se concentrer, mais que la visée scientifique range tantôt parmi les circonstances, tantôt parmi les conditions. Ainsi, d'un discours à l'autre, les principes et les circonstances échangent en somme leurs fonctions : ce qui est posé comme principe pour telle approche devient circonstance pour l'autre – et réciproquement¹⁰⁹.

Nous avons le sentiment de mieux, ou de moins mal, comprendre la centralité partagée de la causalité et de la concession, c'est-à-dire pour cette dernière une promotion aussi conséquente qu'inattendue. Et ce bien au-delà des formants syntaxiques de la concession, à savoir les adverbes concessifs et les conjonctions de subordination en usage : *bien que, quoique, quand bien même...* Deux arguments

¹⁰⁸ E. Cassirer, *La philosophie des formes symboliques*, tome 2, *op. cit.*, p.70.

¹⁰⁹ Selon Cassirer : «*Mais cette nécessité propre au cours naturel de la vie est précisément ce qui reste pour le mythe contingence pure, à supposer qu'il puisse s'élever à la pensée d'une telle nécessité, parce qu'elle n'explique pas ce qui captive tout l'intérêt du mythe et ce sur quoi il porte exclusivement son regard, la raison pour laquelle cet homme-ci meurt à cet instant : elle n'explique pas l'ici et le maintenant du cas individuel.*» (*ibid.*, p.73).

peuvent être mis en avant : (i) la causalité et la concession commutent en discours l'une ou avec l'autre dans les conditions suivantes : si la prémisse généralisante est acquise alors nous sommes en présence d'un syllogisme irrécusable, à la limite accablant ; par contre, si la prémisse généralisante est dénoncée, alors nous sommes en présence d'un enthymème récusable ; ce faisant, nous transformons la donnée descriptive consensuelle : *l'enthymème est un syllogisme tronqué ou abrégé* en donnée fonctionnelle ; (ii) l'importance critique de la concession s'explique sans doute en dernière instance par la pluralité et l'hégémonie que les styles sémiotiques exercent sur les catégories linguistiques et sémiotiques reçues. Un exemple le fera comprendre. Les catégories aspectuelles, que l'on considère la paire [perfectivité vs imperfectivité] ou la triade [inchoativité vs durativité vs terminativité], appartiennent **encore** au plan de l'expression : seule la mise en discours, associant la sélection et la maîtrise d'un style sémiotique, fait sens ; en adoptant l'illusion causaliste, on dira : *la perfectivité est de loin préférable à l'imperfectivité* ; on persuadera les enfants *qu'il faut toujours achever ce que l'on a entrepris* ; on fera valoir que *la finitude, sinon la finition même, et la perfection sont synonymes, que savoir signifie, moyennant une catalyse "profonde", savoir-finir*. Inversement : l'illusion concessive soutiendra, notamment avec Baudelaire qu'« (...) il y a une grande différence entre un morceau **fait** et un morceau **fini** — qu'en général ce qui est **fait** n'est pas **fini**, et qu'une chose **très-finie** peut n'être pas **faite** du tout — que la valeur d'une touche spirituelle, importante et bien placée est énorme...etc., etc.¹¹⁰», mais d'aucuns sont allés infiniment plus loin en posant — concessivement si on rapporte leur propos à l'illusion causaliste — la perfection et l'indispensabilité de l'imperfectivité, notamment sur l'isotopie de la connaissance scientifique : si le «*bout des choses*» (Voltaire) était atteint, que se passerait-il du point de vue tensif ? En supposant, faute de pouvoir le prouver, que la "somme" de la saisie et de la visée soit constante, la plénitude de la saisie signifierait alors la viduité de la visée, c'est-à-dire que l'objet à connaître serait privé de mystère ou de secret... Convient-il dès lors de donner raison à Valéry lorsqu'il écrit : «*Le monde continue ; et la vie et l'esprit à cause de la résistance que nous opposent les choses difficiles à connaître. À peine tout serait déchiffré, que tout s'évanouirait, et l'univers percé à jour ne serait pas plus possible qu'une escroquerie dévoilée ou un tour de prestidigitateur dont on connaîtrait le secret*¹¹¹.»

¹¹⁰ Ch. Baudelaire, *Œuvres complètes, op. cit.*, p. 586.

¹¹¹ *Œuvres*, tome 2, *op. cit.*, p.506.

Cette tension que nous observons entre la visée et la saisie, entre le *déjà* et le *pas encore*, est indépendante des contenus, ou si l'on préfère elle appartient à la grammaire discursive, dans la mesure où la saisie, du point de vue cognitif, apprécie la **capacité de prévision** des individus, de prophétie pour certaines cultures. Mais cette capacité de prévision, au titre de programme, doit affronter le survenir, lequel, s'il a bien lieu, sera prédiqué comme **imprévisible**, selon la maxime indulgente : *on a beau faire, on ne saurait tout prévoir...* Tant et si bien que la catégorie de l'imprévisible a été admise comme estampille de la beauté en littérature aussi bien que de la pénétration pour l'analyse historique. C'est ainsi que Proust affirme : «*Il en est ainsi pour tous les grands écrivains, la beauté de leurs phrases est imprévisible, comme est celle d'une femme qu'on ne connaît pas encore ; elle est création puisqu'elle s'applique à un objet extérieur auquel ils pensent – et non à soi – et qu'ils n'ont pas encore exprimé*¹¹².» Mais le fait remarquable est que le politologue P. Hassner use du même critère quand il traite, dans une interview accordée au journal "Le Monde", des relations internationales telles qu'elles se présentent à la suite de la chute du mur de Berlin en 1989 : «*(...) Mais ce n'est pas la fin de l'imprévisibilité, la fin des conflits. (...) La chute du mur de Berlin ouvre une ère d'imprévisibilité. (...) Moi, je suis plus sensible d'une part à la diversité et, d'autre part, à l'inconnu*¹¹³.»

Il nous reste à identifier les morphologies respectives de la loi et de l'événement, des corps et des ensembles : (i) les corps sont concentrés, contraints par les lois strictes auxquelles leurs parties obéissent ; dans leur cas, la visée est nulle, puisque le calcul et la prévision sont – à jamais – inefficaces ; leur spatialité est fermée, leur temporalité brève, puisque dans cet univers de discours l'allongement de la durée ne saurait intervenir¹¹⁴ ; ce faisant, nous ne définissons pas la durée en la référant

¹¹² M. Proust, *A la recherche du temps perdu*, tome 1, Paris, Gallimard/La Pléiade, 1954, p.551. Quelques lignes plus loin, Proust pose clairement que l'inattendu appartient spécifiquement aux totalités circonstanciées : «*La vraie variété est dans cette plénitude d'éléments réels et inattendus, dans le rameau chargé de fleurs bleues qui s'élance, contre toute attente, de la haie printanière qui semblait déjà comble, tandis que l'imitation purement formelle de la variété (et on pourrait raisonner de même pour toutes les autres qualités du style) n'est que vide et uniformité, c'est-à-dire ce qui est le plus opposé à la variété, et ne peut chez les imitateurs en donner l'illusion et en rappeler le souvenir que pour celui qui ne l'a pas comprise chez les maîtres.*» (*ibid.*)

¹¹³ Journal "Le Monde" en date du 8 novembre 1999. P. Hassner prend position contre l'essayiste Fukuyama lequel avait cru devoir annoncer la "fin de l'histoire", c'est-à-dire que le discours propre à cette isotopie serait désormais sous le signe de la seule saisie et que la visée aurait, si l'on peut dire, une valence nulle.

¹¹⁴ P. Valéry, *Œuvres*, tome 2, *op. cit.*, p.506.

explicitement ou non à une norme : *la longueur de temps nécessaire pour...*, nous écartons donc l'approche paradigmatique au profit de l'approche syntagmatique, plus strictement sans doute au profit de la possibilité même de l'approche syntagmatique : le statut sémiotique, sinon le vécu même de la durée réside dans le fait d'admettre ou non pour tel vécu la possibilité d'un ajout ou d'un "étirement" ; le contenu sémiotique d'une grandeur est sans doute mieux cerné par l'inventaire des opérations qu'elle accepte que par les caractéristiques prédicatives qu'on croit devoir lui attribuer; tout au plus pourrait-on dire que celles-ci sont la mémoire de celles-là ; (ii) les ensembles sont extensibles, étendus, en raison du relâchement fonctionnel qui les caractérise ; leur spatialité est ouverte, avide, accueillante à «*l'imprévu qui se montre, à l'inconnu qui passe*» que Baudelaire célèbre dans le poème en prose *Les Foules* ; la temporalité, celle-là même de la flânerie "inventée" par le dix-neuvième siècle, est longue, étirable, puisque toute «*circonstance*» peut, dans cet univers de discours, être suivie d'une autre, volontiers qualifiée de "nouvelle" : «*Le promeneur solitaire et pensif tire une singulière ivresse de cette universelle communion. Celui-là qui épouse facilement la foule connaît des jouissances fiévreuses, dont seront éternellement privés l'égoïste, fermé comme un coffre, et le paresseux, interné comme un mollusque. Il adopte comme siennes toutes les professions, toutes les joies et toutes les misères que la circonstance lui présente*¹¹⁵.»

La spatialité et la temporalité énonciatives présentent la distribution des valences extensives suivante :

	causalité légale	contingence évé- nementielle
<i>spatialité</i>	fermé	ouvert
<i>temporalité</i>	bref	long

Nous demanderons encore à Baudelaire de nous guider dans l'analyse de la sémiotique de l'événement. Le sonnet, *À une passante*, dont W. Benjamin a précisé les «*conditions [historiques] de réalisation*» peut être lu comme une analyse par le sujet lui-même des valences extrêmes qui l'affectent et le bouleversent. Pour ce qui regarde l'intensité, les valences de *tempo* sont confiées aux vers 9 et 10 :

¹¹⁵ Ch. Baudelaire, *Œuvres complètes, op. cit.*, p. 296. (C'est nous qui soulignons.)

*Un éclair... puis la nuit ! — Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,*

les valences de tonicité aux vers 6, 7 et 8 :

*Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.*

La rupture que le paroxysme de ces valences détermine est lisible dans le contraste entre l'allure «majestueuse» de la passante et l'«extravagance» éprouvée par le sujet énonçant. Mais c'est le traitement des valences extensives qui est ici notre propos. En principe, la rencontre est instantanée et localisée, mais comme le note W. Benjamin : «*Le ravissement du citadin est moins l'amour du premier regard que celui du dernier. Le "jamais" de la dernière strophe est le sommet de la rencontre, c'est le moment où la passion, désormais vaine en apparence, jaillit en réalité, comme une flamme, du poète. (...) Un abîme profond en vérité sépare les quatrains qui décrivent la rencontre et les tercets qui la transfigurent*¹¹⁶.» Le sujet vise à s'établir et se maintenir dans le **durable** et dans l'**ouvert** :

*Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?
Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! jamais peut-être !*

mais, dans la mesure où cette visée n'accède pas à la réalisation, le sujet demeure pour ce qui le regarde lui-même un sujet frustré, et à l'égard de la «*fugitive beauté*» un sujet plein de ressentiment :

O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

À titre de conclusion partielle, nous aimerions faire valoir les deux points suivants : (i) l'extensité ayant statut de variable et l'intensité celui de constante, nous sommes à chaque instant ramené, en vertu d'une catalyse qui nous oblige, vers l'intensité, vers l'affect, vers le sensible ; (ii) l'enthymème et la concession se pré-

¹¹⁶ W. Benjamin, *Charles Baudelaire, un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, op. cit., pp.69-70, ainsi qu'aux pages 169-170. Le flâneur de *À une passante* et le "flambeur" de Gourdon optent l'un comme l'autre pour la plus haute **concentration** dans le temps : pour le premier comme pour le second, tout se joue, **doit** se jouer en un seul instant incomparable-inoubliable. Le point de vue tensif n'est pas sans mérite : le dégagement des valences, puis celui des sub-valences permettent une bifurcation des points de vue, et cette dernière, à son tour, impose à l'observateur une **ambivalence** tout à fait heuristique : du point de vue extensif, ici celui de la durée, l'instant est certes l'unité **minimale**, mais du point de vue intensif, maintenant celui de la tonicité, ce même instant précipite en grandeur **maximale**.

supposent l'un l'autre, mais le premier comme la seconde font signe à une totalité circonstancielle ; si nous reprenons l'exemple avancé par Aristote, à l'écoute de l'enthymème suivant : *Denys est soupçonné d'aspirer au pouvoir tyrannique, parce qu'il demande, comme Pisistrate et quelques autres, une garde*, la partie adverse opposera l'énoncé concessif : *bien qu'il demande, comme Pisistrate et quelques autres, une garde, Denys n'aspire guère au pouvoir tyrannique*. La concession possède ainsi la double vertu, infiniment précieuse à certains égards, de subvertir la nécessité en «constellation» et de dégager, c'est-à-dire d'installer au centre du champ discursif, une singularité problématique, c'est-à-dire une sous-classe "d'effectif 1". La relation à poser entre le syllogisme logique et l'enthymème n'est donc pas une relation paradigmatique **directe** : ce sont deux «variétés dépendantes de leur entourage», dans le cas du syllogisme dépendant d'une totalité organique, dans le cas de l'enthymème dépendant d'une totalité circonstancielle. Soit :

totalité organique		totalité circonstancielle	
démonstration [syllogisme]	falsification [mise en contradiction]	enthymème [probabilité]	concession [singularité]

Tout bien considéré, les catégories sémantiques retenues par Aristote dans la *Rhétorique* et par Hjelmslev à propos du «principe d'empirisme», à savoir la trinité [«exhaustivité, non-contradiction, simplicité»] sont *grosso modo* homologables les unes avec les autres, mais leur discours respectif les distribue différemment. Sous une condition cependant : du point de vue discursif, la «simplicité» doit être attribuée à la probabilité, laquelle se fonde, fort imprudemment d'ailleurs, sur le «semblable», et la "subtilité" rendue à la singularité et bientôt au romanesque qu'elle actualise.

5. LA RHETORIQUE TROPOLOGIQUE

Après avoir examiné le rabattement des catégories propres à l'extensité sur la rhétorique argumentative, nous nous proposons de rechercher si les catégories pro-

pres à l'intensité peuvent s'appliquer aux "figures de sens" ou "tropes", c'est-à-dire que nous assumons la dérive diachronique analysée par G. Genette¹¹⁷.

Comme malgré elle, la rhétorique tropologique gravite autour de la notion d'**écart**. Elle ne peut l'éviter dans la mesure où, obligée, guidée par l'intensité, cette dernière s'efforce de prendre la mesure du survenu ou de l'advenu, c'est-à-dire de ce que G. Deleuze appelle dans *Différence et répétition* l'«Ecluse» : «*Tout ce qui passe et qui apparaît est corrélatif d'ordres de différences : différence de niveau, différence de température, de pression, de tension, de potentiel, **différence d'intensité**. Le principe de Carnot le dit d'une certaine façon, le principe de Curie le dit d'une autre façon. Partout l'Ecluse*¹¹⁸ » Bien entendu, l'importation de cette prémisse de l'ordre cosmologique vers l'ordre noologique demande quelques précautions. Nous accueillons l'affectivité comme omniprésente et nous lui demandons de nous procurer des **directions** et des **morphologies** élémentaires réagissant au progrès de ces directions. Dans ces conditions, la notion d'écart est rien moins que facultative, puisqu'elle est constitutive de l'objet. La différence deleuzienne n'est pas la différence saussurienne, mais la continuité l'emporte sur la discontinuité s'il est admis que le discours rhétorique est à l'écoute de sa **prosodie** intime. Selon Valéry, loin que la langue englobe la rhétorique, ce serait plutôt la rhétorique qui engloberait la langue ou, plus justement sans doute, la rhétorique serait au principe de la langue comme différant incessamment d'elle-même, comme possible convocable ou possible révocable : «*Or ces figures, si négligées par la critique des modernes, jouent un rôle de première importance, non seulement dans la poésie déclarée et organisée, mais encore dans cette poésie perpétuellement agissante qui tourmente le vocabulaire fixé, dilate ou restreint le sens des mots, opère sur eux par symétries ou par conversions, altère à chaque instant les valeurs de cette monnaie fiduciaire ; et tantôt par les bouches du peuple, tantôt pour les besoins imprévus de l'expression technique, tantôt sous la plume hésitante de l'écrivain, engendre cette variation de la langue qui la rend insensiblement tout autre*¹¹⁹ »

Si l'on donne raison à Valéry, la situation actuelle de la rhétorique ne laisse pas d'inquiéter pour la raison suivante, à savoir qu'aucun consensus n'existe à propos de son extension ; trois attitudes peuvent être reconnues : (i) pour Jakobson et

¹¹⁷ G. Genette, *La rhétorique restreinte*, in *Figures III*, Paris, Les Editions du Seuil, 1972, pp. 21-40.

¹¹⁸ G. Deleuze, *Différence et répétition*, Paris, P.U.F., 1989, p. 286.

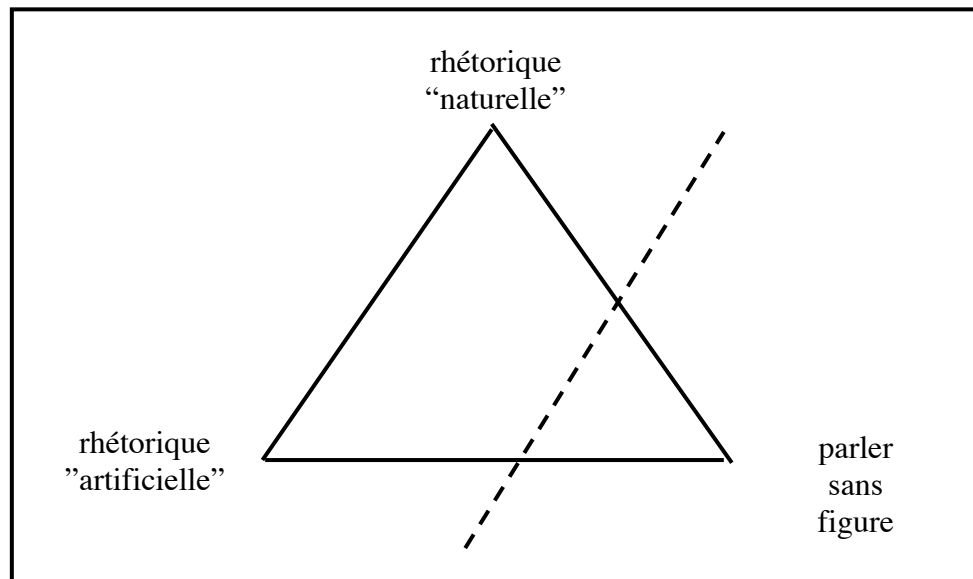
¹¹⁹ P. Valéry, *Œuvres*, tome 1, Paris, Gallimard/La Pléiade, 1968, pp. 1289-1290.

Lévi-Strauss, une rhétorique étroite, réduite au couple métaphore-métonymie, couple qui défait une trinité qui semblait pourtant bien établie : métaphore-métonymie-synecdoque ; (ii) une rhétorique moyenne dont le nombre est flottant : «*Quintilien distinguait quatorze tropes. Dumarsais, dans la première moitié du dix-huitième siècle, en alignait dix-neuf. Mais, vers la même époque, Gianbattista Vico réfléchissait, entre autres choses, sur des problèmes de langage, et, en particulier, sur la métaphore, suivant des perspectives nouvelles, ce qui l'amenait, au terme d'une démarche quelque peu révolutionnaire, à réduire à quatre le nombre des figures-types : métonymie, synecdoque, ironie, métaphore. (...)*¹²⁰» ; (iii) une rhétorique coextensive à la langue, qui correspond à l'élargissement souhaité par Valéry. L'embarras pointe dès que l'on remarque que les première et troisième options se rejoignent et tendent à identifier la rhétorique et la langue, la première parce qu'elles graviteraient autour de la même «*constance concentrique*», la troisième parce qu'elles occuperaient des espaces superposables ou parce qu'elles partageraient le même espace : celui du sens. Notre propre position dans cet essai peut être maintenant située : il existe entre la rhétorique et la sémiotique du discours une synergie à rechercher, dût cette connaissance aboutir parfois à une mécanisation regrettable, mais cet avatar n'est pas propre à la rhétorique : l'enseignement n'a-t-il pas fâcheusement mécanisé certains acquis de la sémiotique greimassienne ? En second lieu, nous nous limitons à l'œuvre de Dumarsais, qui apparaît sous le signe du «*ni... ni...*» : ni trop étroite, ni trop étendue. Ceci dit, nous prenons le *Traité des Tropes tel quel*, comme l'analyste reçoit un mythe singulier. Nous n'examinons pas si la présence ou l'absence de telle figure est fondée ou non, nous n'envisageons ni les divergences ni les désaccords entre les approches : ainsi, Dumarsais et Fontanier retiennent l'un et l'autre la métalepse, mais en des termes différents, alors que O. Reboul dans son *Que-sais-je ?* n'en fait pas mention. L'intelligibilité de ces divergences dans l'étendue et dans l'interprétation supposent que soit d'abord explicitée la relation entre la sémiotique et la rhétorique.

Ainsi que les premiers paragraphes du texte de Dumarsais le reconnaissent, l'approche de la rhétorique tropologique est compliquée, parce qu'elle compose une opposition existentielle selon [présence des figures vs absence des figures] et

¹²⁰ A. Henry, *Métonymie et métaphore*, Paris, Klincksieck, 1971, p. 10.

une opposition qualitative selon [rhétorique naturelle vs rhétorique artificielle]¹²¹.
Soit à peu près :



Le discours sans figures étant reconnu une chimère, l'opposition concerne une rhétorique immanente, que P. Ricœur désigne heureusement comme une «*démiurgie spontanée*¹²².», comparable pour son statut à celui de la prose pour Monsieur Jourdain avant sa rencontre avec le «maître de philosophie» dans *Le Bourgeois gentilhomme*, et une rhétorique transcendante, celle que codifient les traités à travers le temps. Mais la possibilité même de cette rhétorique immanente signifie que les catégories ne renvoient pas à un système distinct de celui de la langue, mais seulement que ces catégories ne sont pas dans ce cas prisonnières d'un genre ou d'une pratique particulière ; le judiciaire, le délibératif ou l'épidictique, mais qu'elles sont comme mises à disposition et confiées à la — fort relative — spontanéité des sujets.

5.1 Le point de vue

¹²¹ «J'ai pris souvent plaisir, dit-il [M. de Bretteville] à entendre les paysans s'entretenir avec des figures de discours si variées, si vives, si éloignées du vulgaire, que j'avais honte d'avoir pendant si longtemps étudié l'éloquence, puisque je voyais en eux une certaine rhétorique de nature beaucoup plus persuasive et plus éloquente que toutes nos rhétoriques artificielles.» in *Traité des tropes*, op. cit., p. 8.

¹²² P. Ricœur, *La métaphore vive*, Paris, Les Editions du Seuil, 1975, p. 14.

L'attitude actuelle à l'égard de la rhétorique est double : d'une part, il n'est plus question d'élaborer un **traité** raisonné des figures conforme aux distinctions léguées par les auteurs anciens, mais seulement un **dictionnaire** [Morier, Molinié] ; d'autre part, à la suite de Jakobson et de Lévi-Strauss, même si l'accent n'est pas exactement le même, la rhétorique n'est plus considérée comme ornementale, au service d'un *bien-dire*, ou d'un *mieux-dire*, mais pour Jakobson elle se dénonce comme une **grammaire discursive** "en prise directe" sur la structure même du langage pour tout continuateur de Saussure, dans la mesure où l'adoption de l'hypothèse inverse supposerait que le discours advienne dans l'éloignement de la langue ; pour Lévi-Strauss, la rhétorique, arbitrairement réduite à la tension entre métaphore et métonymie, est tantôt l'un des chapitres de la **grammaire mythique**, tantôt son pivot.

La signification du point de vue pour la sémiotique diffère de celle qu'elle reçoit pour d'autres disciplines. Pour ces dernières, l'objet préexiste, semble pré-exister au point de vue, tandis que pour la linguistique, c'est le point de vue qui fait être l'objet¹²³. Pour nous, le point de vue, ou encore l'hypothèse directrice, concerne l'union, peut-être mal assortie comme on parle d'un couple mal assorti qui néanmoins dure, de l'extensité et de l'intensité, du sensible et de l'intelligible, des états d'âme et des états de choses, union qui débouche sur deux "théorèmes" : (i) un théorème modal : l'intensité régit, dirige l'extensité ; (ii) un théorème "sémiotique" : l'intensité intervient comme manifestée, l'extensité comme manifestante.

Ce qui revient en force ici, c'est le mérite ou le démérite de la définition. Si la définition conceptuelle est, selon le terme qui a prévalu, compréhensive, la définition sémiotique hésite entre deux visées, d'une part l'**analyse** avec Hjelmslev, puisque pour l'auteur des *Prolégomènes* l'analyse est une «*division*» soit de l'expression, soit du contenu d'un signe, d'autre part la **recette** ; la première est d'ordre paradigmatique, la seconde d'ordre syntaxique. Rapporté au devenir de la linguistique, l'enjeu est de taille, puisque la définition-analyse a la préférence de Hjelmslev et la définition-recette celle de Saussure dans les – négligés – *Princi-*

¹²³ Selon Saussure : «(...) il n'y a pas la moindre trace de fait linguistique, pas la moindre possibilité d'apercevoir ou de déterminer un fait linguistique hors de l'adoption d'un point de vue.», in *Ecrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 2002, pp. 24-25. De même pour Hjelmslev dans le cinquième chapitre des *Prolégomènes* : «(...) il est certain que le rapport d'influence entre la théorie et son objet est unilatéral : c'est l'objet qui détermine et affecte la théorie, et non l'inverse.» in *Prolégomènes à une théorie du langage*, op. cit., p. 23. Il convient d'ajouter que «déterminer» signifie pour Hjelmslev "présupposer".

pes de phonologie et les manuscrits¹²⁴. Il faut peut-être surtout souligner la dissymétrie des deux points de vue : **(i)** le parti adopté par Hjelmslev est celui d'une définition-analyse **sans** recette ; **(ii)** celui retenu par Saussure — plus risqué et donc plus héroïque... — vise une définition-recette **émanant** une analyse formulant des caractéristiques strictement syllabiques : la «*frontière de syllabe*» et le «*point vocalique*¹²⁵». Autrement dit, si la réflexion de Hjelmslev est tournée vers le *combien ?*, celle de Saussure s'inquiète d'abord du *comment ?* Comme le paradigmatique et le syntagmatique se présupposent l'un l'autre¹²⁶, nous parlerons pour Saussure de **[[définition-recette] → [analyse]]** en accueillant la définition dans le plan de l'expression et l'analyse et la recette dans le plan du contenu. La différence entre les deux penseurs ressort ainsi :

Saussure ↓	Hjelmslev ↓
[[définition-recette] → [analyse]]	[définition-analyse]

L'un des fragments des *Cahiers* de Valéry relatifs au rythme précise que la perception est une question qui attend au titre de la réponse l'actualisation d'un procès : «*Il s'agit de trouver la construction (cachée) qui identifie un mécanisme de production avec une perception donnée*¹²⁷.» Sans doute le rythme fond-il supérieurement la quantité et la qualité, la mesure et l'identité, mais il vaut ici pour son exemplarité et non comme singularité : la perception est une instance de mesure, selon Cassirer une instance de conversion de la «*propriété*» en «*sensation*»: *tel gris est neutre ou clair*, mais cette mesure émeut, et pas seulement chez le peintre, la curiosité : *comment ce gris a-t-il été obtenu ? comment rendre* — en toutes les acceptions du terme — *ce gris qui m'est donné ?*

¹²⁴ Voir Cl. Zilberberg, Une continuité incertaine : Saussure, Hjelmslev, Greimas, in A. Zinna, *Hjelmslev aujourd'hui*, Brepols, Turnhout, 1997, pp. 170-177.

¹²⁵ F. de Saussure ; Principes de phonologie, in *CLG, op. cit.*, pp. 86-87.

¹²⁶ Selon Hjelmslev : «*La relation ou fonction syntagmatique et la corrélation ou fonction paradigmatique sont en fonction l'une de l'autre.*» in *Essais linguistiques*, Paris, Les Editions de Minuit, 1971, p. 159.

¹²⁷ P. Valéry, *Cahiers*, tome 1, *op. cit.*, p. 1283.

Qu'attendre au juste d'une définition ? Dans les limites de ce travail, trois "choses". En premier lieu et "localement" : une division dans le plan de l'expression, la saisie d'une «*fonction*¹²⁸» dans le plan du contenu ; "globalement" : la définition participe d'un «*système de définitions*», ou du moins ne s'en exclut pas. Enfin, et dans le dessein d'éviter une fâcheuse solution de continuité entre la localité et la globalité, il importe que les catégories s'avèrent les définissantes des grandeurs que le discours convoque. Nous pouvons formuler la question qui nous préoccupe : *comment* – à partir de la prévalence déclarée par nous de l'intensité sur l'extensité – produire en toute clarté des **valences**, c'est-à-dire des unités de sens repérables dans le discours ? L'intensité étant croissante ou décroissante, nous avons proposé d'analyser de façon tout élémentaire l'ascendance en deux séquences : soit un intervalle $[0 \rightarrow 1]$, le **relèvement** va de $[0]$ à un point α situé quelque part entre $[0]$ et $[1]$; si le point α est atteint, et que le processus continue, nous parlons alors de **redoublement** pour l'intervalle restant à discourir : $[\alpha \rightarrow 1]$; pour opposer la décadence à elle-même, il suffit que l'origine devienne la cible et la cible l'origine, soit très simplement :

ascendance $[0 \rightarrow 1]$	relèvement \longrightarrow redoublement $[0 \rightarrow \alpha]$ $[\alpha \rightarrow 1]$,
décadence $[\alpha \rightarrow 0]$	atténuation \longrightarrow amenuisement $[1 \rightarrow \alpha]$ $[\alpha \rightarrow 0]$

La déduction des analysants à partir des flux intensifs orientés se présente ainsi à condition d'ajouter la distinction entre sur-contraires $[s_1 \text{ et } s_4]$ et sous-contraires $[s_2 \text{ et } s_3]$:

¹²⁸ Selon le chapitre 11 des *Prolégomènes* : «*Une dépendance qui remplit les conditions d'une analyse sera appelée **fonction**.*» (*Prolégomènes à une théorie du langage, op. cit.*, p. 49).

s ₁	s ₂	s ₃	s ₄
sur-contraire	sous-contraire	sous-contraire	sur-contraire
atténuation		→	amenuisement
redoublement		←	relèvement

Un sème cesse d'être défini par sa relation équivoque à la perception : [blanc vs noir]. Du point de vue paradigmatique, un sème tire son sens de la **position** qu'il occupe dans le système : par exemple, [s₂] est **contigu** à [s₁] et [s₃], et **distant** de [s₄] ; du point de vue syntagmatique, telle substitution opérée dans la chaîne opère un **déplacement** qui a lui-même son paradigme : par exemple, le déplacement [s₂ → s₃] n'a pas la même signification que le déplacement [s₃ → s₄], puisque le premier **amorce** l'amenuisement, tandis que le second **accomplit** le procès engagé ; le déplacement [s₂ → s₃] ne demande-t-il pas "plus d'audace" et "plus de diligence" que le déplacement [s₁ → s₄] ? Dans cette perspective, le contenu d'un sème est défini par les possibilités discursives, c'est-à-dire syntaxiques, que lui vaut sa position dans un système intelligible.

Le cas de l'amplification

La partition de la rhétorique en [argumentative vs tropologique], comme celle des énoncés en [arguments vs tropes] sont commodes, c'est-à-dire non résistibles. Eu égard à la visée, au calcul de l'énonciateur, nous admettrons que la rhétorique argumentative vise d'abord des **conséquences**, et la rhétorique tropologique d'abord des **effets**. Les genres distingués par Aristote épousent ce partage qui n'est que tendanciel : (i) le délibératif et le judiciaire usent d'abord de l'argumentation ; (ii) l'épidictique a d'abord affaire non pas à une figure particulière, mais à l'invariant lové au cœur sinon de toutes les figures, du moins des principales, à savoir l'**amplification** : «*L'amplification, comme le dit Quintilien, est le pouvoir spécifique de l'orateur (VIII, 3, 89) ; elle n'est ni un argument, ni une figure ; elle*

est l'âme de la rhétorique.»¹²⁹ Avant lui, Aristote avait fait de l'amplification le ressort du discours épideictique : «*L'amplification a sa raison d'être dans les louanges ; car elle s'occupe essentiellement de la supériorité ; or la supériorité fait partie des choses belles.*»¹³⁰ Cette prééminence indiscutée, peut-être indiscutable, de l'amplification a assurément son sens. Dans les pages précédentes, si nous avons surtout abordé en 3.5.1 la sémiotique des **limites**, nous envisagerons maintenant celle des **degrés** reconvertis en sous-contraires. Du point de vue tensif, il n'y a pas de termes ou d'entités valides : il n'y a que des moments distincts d'un devenir ascendant ou décadent.

Cette partition minimale de chacune des directions tensives autorise une description raisonnée de l'amplification, que cette dernière s'en tienne à la simple répétition ou qu'elle cherche à se conformer à la définition de Longin : «*L'Amplification donc, pour en donner ici une idée plus générale, "est un accroissement de paroles, que l'on peut tirer de toutes les circonstances particulières des choses, et de tous les lieux de l'oraison, qui remplit le discours, et le fortifie, en appuyant sur ce qu'on a déjà dit"*¹³¹ .» Nous envisagerons d'abord le cas de la simple répétition à partir de l'exclamation d'un journaliste sportif s'écriant à la radio : «*C'est énorme, énorme !*» Dans le *CLG*, Saussure s'interroge sur l'identité des grandeurs en discours et remarque : «*Chaque fois que j'emploie le mot **Messieurs**, j'en renouvelle la matière ; c'est un nouvel acte phonique et un nouvel acte psychologique. Le lien entre les deux emplois du même mot ne repose ni sur l'identité matérielle, ni sur l'exacte similitude des sens, mais sur des éléments qu'il faudra rechercher et qui feront toucher de très près à la nature véritable des unités linguistiques.*»¹³² Nous avançons l'hypothèse que l'adjectif "énorme" change de contenu, c'est-à-dire pour Hjelmslev de catégorie¹³³, selon la place qu'il occupe dans la chaîne, et que, à la limite, nos deux adjectifs peuvent être reçus comme des homonymes. Reste alors à les opposer sous quelque rapport en concordance avec la sémiotique du discours : l'hypothèse retenue stipule que les valences de l'adjectif "énorme" dans l'un et

¹²⁹ Cité par O. Reboul, *La rhétorique*, Que-sais-je ? n° 2133, Paris, P.U.F., 1998, p. 25.

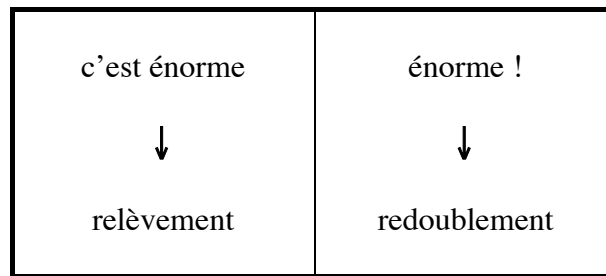
¹³⁰ Aristote, *Poétique*, 1368a, *op. cit.*, p. 138.

¹³¹ Longin, *Traité du sublime*, Paris, Le livre de poche, 1995, p. 93.

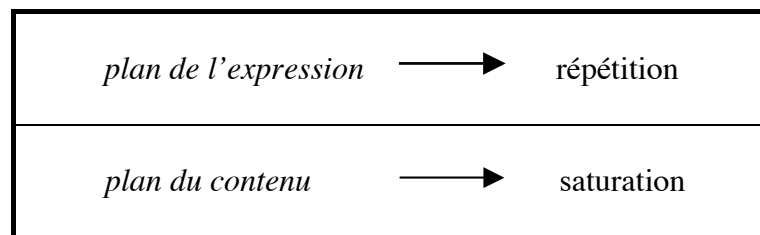
¹³² F. de Saussure ; *CLG*, *op. cit.*, p. 152.

¹³³ Selon la définition qui est donnée dans le *Petit lexique* à la fin du livre *Le langage* : «*Catégorie, paradigme dont les éléments ne peuvent être introduits qu'à certaines places de la chaîne et non pas à d'autres.*» (Paris, Les Editions de Minuit, 1971, p. 173).

l'autre cas diffèrent l'une de l'autre, la première opérant un relèvement, la seconde un redoublement :



Nous sommes en présence d'une scansion tonique dans le plan du contenu, aspectuelle dans le plan de l'expression. L'interprétation n'oppose pas l'unité simple [1] à sa duplication [1 + 1], mais une défektivité : [1 + 0] à sa résorption : [1 + 1] ; le progrès de la chaîne ferait appel à des grandeurs "invisibles" dans le plan de l'expression et ce dernier lui-même aurait son ordre ; la sémiotique se présenterait ainsi:



L'intervention de l'«*amplification*» appelle une généralisation : tout ajout détermine les grandeurs auxquelles il s'ajoute comme défectives, quel que soit leur nombre. Pour la répétition simple, le nombre de base est 1, mais pour la règle non écrite dite des trois adjectifs, que L. Spitzer évoque à propos de Proust, le nombre de base est 2, de sorte que la résorption que nous alléguons intervient avec le troisième adjectif : «*Bien qu'il raille (...) la règle des trois adjectifs, élégance de style surannée à son avis, Proust l'applique lui aussi pour équilibrer sa phrase : quiconque dit quelque chose deux fois trahit son manque d'assurance, qui dit quelque chose trois fois n'admet pas la contradiction.*»¹³⁴ Obsédée à juste titre par la soli-

134 L. Spitzer, *Etudes de style*, Paris, Tel-Gallimard, 1970, p. 409. Spitzer retient l'exemple suivant : «*(...) la petite phrase [musicale] venait d'apparaître, lointaine, gracieuse, protégée par le long déferlement du rideau transparent, incessant et sonore.*» (Du côté de chez Swann, in *A la recherche du temps perdu*, tome 2, Paris, Gallimard/La Pléiade, 1954, p. 264).

dité de la relation fiduciaire établie ou à établir, l'intersubjectivité est convertie dans les figures.

Dans *Les figures du discours*, Fontanier distingue entre les bonnes «*gradations*», celles dont chaque «*terme qui suit enchérit (...) sur celui qui le précède*», et celles «*où la progression n'est pas bien ménagée*», mais à propos des premières il ajoute curieusement que cette justesse est corrélative d'un *tempo* vif, comme si la vivacité du *tempo* mesurait l'irréprochabilité de la progression ; ainsi, à propos d'une fable de La Fontaine, *Le Charlatan*, il écrit : «*Quoi de plus charmant, en effet, que cette **Gradation** ! comme elle est vive et pressée, et comme elle arrive tout à coup à son dernier degré !*¹³⁵» La bonne progression pour Fontanier est celle qui conjugue et ajuste, parce qu'ils se présupposent, un *tempo* vif et l'accompli. Dans ces conditions, l'amplification compose les deux valences intensives : la tonalisation et une certaine vivacité du *tempo*.

La métaphore

La réflexion de Dumarsais sur la métaphore se situe en continuité avec les vues d'Aristote contenues dans la *Poétique*. Aristote distingue en principe quatre types de métaphores, mais les trois premiers sont plutôt des substitutions : «*(...) du genre à l'espèce, ou de l'espèce au genre, ou de l'espèce à l'espèce*¹³⁶.», et seul le quatrième reposant sur un «*rapport d'analogie*» est admis aujourd'hui comme métaphorique ; un peu plus loin dans le texte, Aristote fonde la métaphore sur la ressemblance : «*(...) car bien faire les métaphores c'est bien apercevoir les ressemblances.*»¹³⁷, mais la formule est ambiguë, car l'«*analogie*» ne porte pas sur la ressemblance entre deux choses, mais sur la ressemblance entre deux rapports, ou selon une terminologie qui a prévalu et qui excède la rhétorique : la métaphore met en discours une **homologie**. Selon Aristote : «*J'entends par "rapport d'analogie" tous les cas où le second terme est au premier comme le quatrième au troisième, car le poète emploiera le quatrième au lieu du second et le second au lieu du quatrième ; (...)*»¹³⁸ À quoi l'on peut rattacher la remarque de Lévi-Strauss dans *Le*

¹³⁵ P. Fontanier, *Les figures du discours*, op. cit., p. 334.

¹³⁶ Aristote, *Poétique*, 1457b, Paris, Les Belles-Lettres, 1961, p.61.

¹³⁷ Aristote, *Poétique*, 1459a, op. cit., p. 65.

¹³⁸ Ibid., p. 62. Le «rapport d'analogie» aristotélicien est l'aboutissant, pour Sémiotique 1, de la procédure d'**homologation** «*qui dépasse les limites de la sémantique (au sens restreint) : (...)*» (in A.J. Greimas & J. Courtés, *Sémiotique 1*, Paris, Hachette, 1979, p. 174) de même que, par bon procédé, la métaphore excède et de loin la rhétorique scolastique, à la mort de laquelle elle a, si l'on ose dire, survécu...

Totémisme aujourd'hui : « (...) ce ne sont pas les ressemblances, mais les différences, qui se ressemblent. »¹³⁹

Aristote fait ensuite état d'une métaphore que l'on peut dire avec Proust «éternelle» : «*De même : il y a le même rapport entre la vieillesse et la vie qu'entre le soir et le jour ; le poète dira donc du soir, avec Empédocle, que "c'est le soir de la vie", de la vieillesse que "c'est le soir de la vie" ou "le couchant de la vie".*» La délicatesse et le péril attachés à la métaphore ressortent avec force : d'une part, ne suffit-il pas de "bien peu de chose" pour rabattre la métaphore vers le syllogisme : « *le poète dira donc...* », d'autre part, la métaphore ne brouille-t-elle pas la frontière, la césure entre le non-animé et l'animé ? Ainsi que le note P. Ricœur : «*Le anti évoqué plus haut – n'indique pas seulement la substitution d'un mot à un autre, mais le brouillage de la classification dans les cas où il ne s'agit pas seulement de pallier la pauvreté du vocabulaire* »¹⁴⁰.

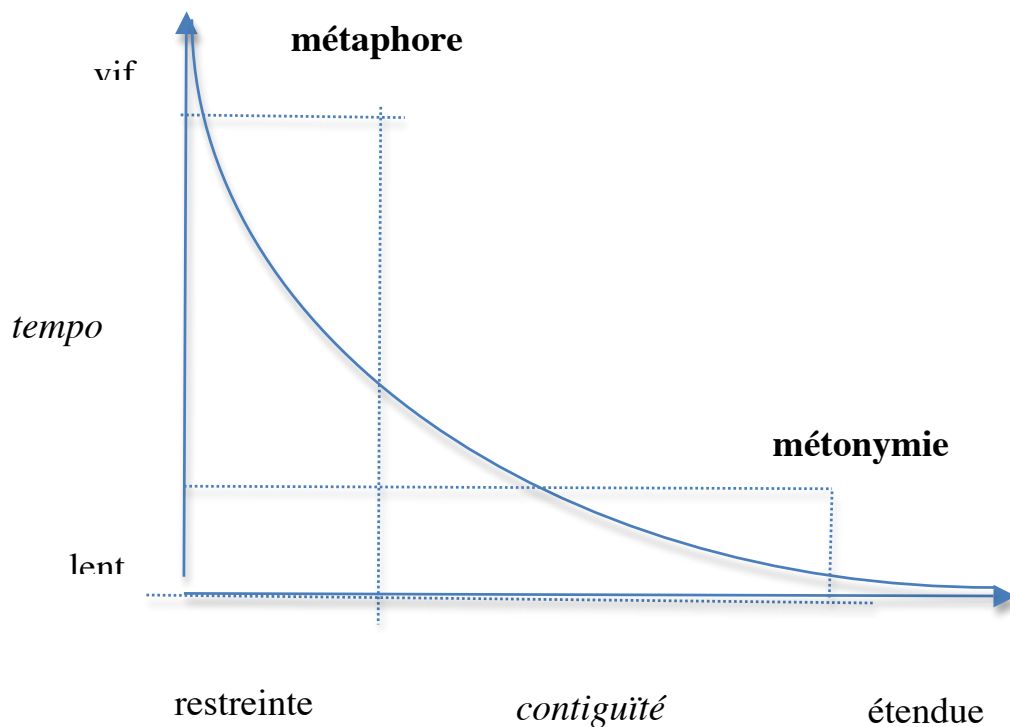
Que la métaphore ait rapport à la ressemblance, à la ressemblance dans la différence, sans doute, mais cette donnée laisse échapper la prosodie tensive de la métaphore. Nous aimerions insister sur le fait que les descriptions adéquates de l'écart entre la comparaison et la métaphore sont aussi ? d'abord ? des différences de **régime**, c'est-à-dire selon le dictionnaire, des différences dans "la manière dont se produisent certains mouvements, certains phénomènes". Selon l'hypothèse tensive, cette différence est une différence de tempo : ainsi que l'indique le titre retenu par Ricœur pour son étude : la métaphore est «*vive*», de l'ordre du survenir, tandis que la comparaison ressortit au parvenir. Si la métaphore est un **événement**, la comparaison est un **exercice**. Eu égard à l'espace tensif, la métaphore favorise l'intensité, alors que la comparaison intéresse l'extensité. Le réseau des tensions se présente ainsi :

L'autorité du mode d'efficience confrontant le survenir et le parvenir sur le mode d'existence confrontant la saisie et la visée est mentionnée par Ricœur qui

¹³⁹ Cf. Lévi-Strauss, *Le Totémisme aujourd'hui*, Paris, P.U.F., 1962, p. 111.

¹⁴⁰ P. Ricœur, *La métaphore vive*, op. cit., p. 31. P. Ricœur signale aussitôt que la métaphore engage la dimension extensive de la sémiosis pour autant que celle-ci est la dépositaire des classifications propres à une culture : « (...) la métaphore n'engendre un ordre nouveau qu'en produisant des écarts dans un ordre antérieur ; ne pouvons-nous néanmoins imaginer que l'ordre lui-même naît de la même manière qu'il change ? n'y a-t-il pas, selon l'expression de Gadamer, une "métaphorique" à l'œuvre à l'origine de la pensée logique, à la racine de toute classification ? » (ibid., p. 32) Cette interrogation était déjà celle de Pascal : « (...) La coutume est une seconde nature qui détruit la première. Mais qu'est-ce que nature ? Pourquoi la coutume n'est-elle pas naturelle ? J'ai grand peur que cette nature ne soit elle-même qu'une première coutume, comme la coutume est une seconde nature. » in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard/La Pléiade, 1954, p. 1121.

voit dans la surprise la «*caractéristique de la métaphore*» : «(...) *deux sphères de signification tout à fait étrangères se trouvent confondues en une unité, et c'est sur la distance entre ces sphères — distance qui ne peut pour ainsi dire être surmontée que par un bond (le “bond d'une sphère à l'autre”) que repose l'effet de surprise caractéristique de la métaphore*».¹⁴¹ De même, toujours selon Ricœur : «*La différence entre métaphore et comparaison est alors entre deux formes de prédication : être et être comme. C'est pourquoi la métaphore est plus puissante : l'attribution directe fait jaillir la surprise que la comparaison dissipe.*»¹⁴² Soit graphiquement :



Nous touchons en passant à la problématique récurrente de la définition. Selon l'hypothèse tensive la définition-description d'une grandeur est tributaire de sa position dans l'espace tensif. Sous ce préalable, la métaphore compose au titre de l'intensité un tempo vif et au titre de l'extensité une contiguïté restreinte que l'on

¹⁴¹ A.Henry, *Métonymie et métaphore*, Paris, Klincksieck, 1971, p.57. A propos des relations entre métaphore et métonymie, voir également dans P.Ricœur, *La métaphore vive*, la sixième étude intitulée «Le travail de la ressemblance», Paris, Les Editions du Seuil, 1975, pp.121-272,

vérifie dans le fait que le filage de la métaphore soit généralement blâmé. Ce qui est à comprendre, c'est l'**événementialité** foncière de la métaphore laquelle n'est pas une caractéristique, mais son principe même : «(...) *telle Minerve jaillissant de la tête de Jupiter, la métaphore sort toute prête d'un "acte d'aperception immédiate"*. *La diffusion sociale pourra être lente, l'innovation elle-même est toujours soudaine*¹⁴³.» Le tempo de la métaphore n'est pas un complément circonstanciel de manière, mais un principe structurant et poétique.

POUR FINIR

La signification a son propre paradigme. Pour Hjelmslev, la signification est pensée comme une hiérarchie, pour Greimas comme un parcours génératif. Dans la quête des unités, Hjelmslev insiste sur la notion de **dépendance** qu'il inscrit dans la définition de la structure et qu'il formule ainsi : «*entité autonome de dépendances internes*» ; Greimas met en avant plutôt la notion d'**opposition**. Il est permis de penser que dans le cas du système le concept de dépendance prévient le concept d'opposition. Traiter d'une dépendance consiste à déterminer si la catégorie examinée est présupposante ou présupposée. C'est sous ce préalable que nous produisons le réseau établissant l'interdépendance de catégories qui, par leur **intersection**, concourent à l'émergence de telle signification.

Les grandeurs placées entre parenthèses sont présupposées et les grandeurs portées en italiques sont présupposantes :

¹⁴² P. Ricœur, *La métaphore vive*, op. cit., p. 67.

¹⁴³ P. Ricœur, *La métaphore vive*, op. cit., p. 149.

<i>tonicité</i> →	<i>tonalisation</i> [affect]	<i>atonisation</i> [inanité]
<i>profondeur</i> →	<i>proximité</i> [actualisation]	<i>distance</i> [virtualisation]
<i>linguistique</i> → [Jakobson]	<i>similarité</i> [alternance]	<i>contiguïté</i> [coexistence]
<i>rhétorique</i> →	<i>métaphore</i> [nouveau]	<i>métonymie</i> [prosaïsme ¹⁴⁴]
<i>mode d'effcience</i> →	<i>image</i> [survenir]	<i>propos</i> [parvenir]

Les catégories présupposantes sont plutôt embrayées et figurales, tandis que les catégories présupposées sont plutôt débrayées et figuratives.

Nous avons tenté d'éclairer le partage de la rhétorique entre conviction et persuasion, entre "argumentologie" et tropologie (restreinte), en l'envisageant comme l'aboutissant discontinu de variables continues. S'il est aisé de penser les contraires comme contraires se repoussant et s'appuyant l'un l'autre, il est moins aisé de les concevoir comme des modulations. Enfin, nous indiquerons d'un mot que la pertinence de ces catégories n'est pas limitée aux sémiotiques verbales ; elles sont valides pour les sémiotiques visuelles et, semble-t-il, particulièrement pour la photographie : «*Reste l'œuvre. Dans sa philosophie, citons ce qui le rattache à la génération française de l'immédiat après-guerre : des instantanés providentiels, la vision et l'intuition plutôt que le cadrage et la réflexion, le refus de l'arrangement, la vie et la rue plutôt que le studio, la presse plutôt que les galeries,*

¹⁴⁴ «*La métonymie exploite des rapports qui existent réellement dans le monde extérieur et dans notre monde de concepts. La métaphore, elle, se fonde sur des relations qui surgissent dans l'intuition même qui lance la métaphore en question. (...) Dans une certaine mesure, la métaphore fait toujours violence au réel.*» in P. Ricœur, *La métaphore vive*, op. cit., p. 149.

le noir et blanc plutôt que la couleur, la beauté plutôt que la douleur, la douceur plutôt que le chaos. “Il faut que la plaque soit vierge et tout peut s’y inscrire instantanément au premier (et seul) déclic. Sinon cela donne un cliché, déjà vu, attendu.” Ou encore, citant un vieux Camerounais : “Il faut voir, non pas regarder. (...) Quand je prends une photo, je ne vois rien ; je suis plutôt saisi par l’instant, et les détails surgissent après sur l’épreuve¹⁴⁵.»

¹⁴⁵ Cité par le journal Le Monde du 2 juillet 1999.